

Annales De La Propagation De La Foi.

Vol. 8 1835 pp 56-

Récit de voyage de M. Bruguière suivi d'une lettre du Père Pacifique

### MISSION DE CORÉE

La lettre suivante de Mgr. de Capse (M. Bruguière) est celle que nous avons annoncée dans le dernier Numéro des Annales. Après bien des fatigues et des dangers, ce Prélat approche enfin du troupeau pour lequel il s'est dévoué. Des deux autres Missionnaires qui doivent l'aider dans cette difficile entreprise ; à l'époque du 9 janvier 1834, l'un, M. Maubant, était encore dans le Kiang-Si, province chinoise, attendant le retour du printemps pour continuer sa route ; l'autre, M. Chastan, était heureusement arrivé à Lootong, dans la Tartarie orientale. Il était donc sur les frontières de la Corée, prêt à y entrer dès que les chrétiens du pays pourraient l'introduire. Prions le Seigneur d'envoyer son Ange, pour ouvrir à ses apôtres la porte de cette périlleuse mission, pour les faire passer, comme autrefois S. Pierre, à travers les gardes nombreuses distribuées sur ses frontières, sans être aperçus d'aucune d'elles ; prions-le de bénir leurs efforts, de disposer les cœurs à recevoir la parole du salut. Quinze millions d'habitans peuplent cette contrée, où jamais voyageur européen n'a pénétré ; plus de dix mille chrétiens, quoique privés de Prêtres depuis trente ans, y conservent la Foi sous la hache des bourreaux ! Prions... qui sait ce que peut devenir un pays dont les habitans sont capables des plus généreux sacrifices ? Déjà son nom est célèbre dans les fastes de l'Eglise catholique, et, si une fois notre sainte Religion s'y établissait de nouveau, peut-être que sa lumière divine se refléterait jusque sur le Japon, et que cette île des Martyrs et des Saints donnerait encore de nouveaux habitans au ciel. Mais, sans chercher à prévoir l'avenir, rappelons-nous une pensée bien consolante : c'est que les grâces que nous tâchons d'attirer sur les héroïques entreprises des Missionnaires, retombent aussi sur nous en rosée de bénédictions

Lettre de Mgr. Bruguière, évêque de Capse, à ses parens. :  
Chan-Si,  
le 6 juin 1834.

Mes Très-Chers Parens,

Depuis près de deux ans je n'ai point reçu de vos nouvelles ; peut-être y a-t-il quelques-unes de vos lettres parmi celles qui ont été envoyées à Nankin. J'ai appris, ces jours derniers, qu'un paquet qui m'était adressé avait pris cette direction ; difficilement il pourra me parvenir : il y a peu de relations entre cette ville et la province où je suis. A l'avenir, les lettres qui me seront destinées prendront une autre voie, et j'y ai pourvu. Je croyais pouvoir terminer mes courses cette année ; la divine Providence ne l'a pas permis je dois encore errer dans ces régions absolument inconnues aux Européens, avant d'entrer dans ma mission ; que la volonté de Dieu s'accomplisse ! A la fin de l'année dernière, nous nous sommes trouvés quatre Missionnaires en route pour la Corée : un Prêtre chinois, M. Maubant, du diocèse de Bayeux en Normandie, M. Chastan, du diocèse de Digne en Provence, et moi. Il y en a encore quelques autres qui demandent à nous suivre ; mais je ne peux le leur permettre : nous sommes bien assez embarrassés pour le moment. Quand nous nous serons frayé un passage, alors nous les appellerons. Le Prêtre chinois est très-probablement entré en Corée depuis six mois ; M. Maubant est à Pékin ; M. Chastan, à Nankin ; et moi, je suis du côté de la Tartarie

occidentale : c'est à peu près comme si l'un de nous était à Paris, le second à Rome, le troisième à Moscou. Je suis continuellement occupé à imaginer des moyens pour continuer ma route ; malheureusement il se trouve entre nous et la Corée une province qui n'est pas d'un accès facile. Il y a des chrétiens, mais ils ont une peur étrange des Européens ; ils craignent que notre présence n'excite une persécution ; ils disent qu'ils courent risque d'être égorgés avec nous. Leurs craintes ne sont pas sans fondement ; s'il ne fallait que traverser cette province sans s'arrêter, nous n'aurions pas besoin de les consulter, nous n'irions pas loger chez eux ; mais il faut, bon gré malgré, séjourner dans ce pays. Tout aurait pu s'arranger, si les Coréens chrétiens étaient venus à Pékin en décembre dernier, selon leur coutume ; mais, chose tout-à-fait extraordinaire, ils n'ont point paru cette année : on croit qu'ils ont été tous occupés à introduire le Missionnaire chinois. Dieu veuille que ce soit l'unique cause de leur absence ! Il a donc fallu former un autre plan de campagne : j'ai envoyé mon élève chinois explorer une nouvelle route ; il doit traverser une bonne partie de la Tartarie par des montagnes et des déserts infestés de voleurs et de bêtes féroces ; c'est du moins l'opinion générale. Il prolongera sa course, s'il le peut, jusqu'aux frontières de la Corée, examinant les lieux ; il verra surtout s'il serait possible de louer ou d'acheter une maison : nous y resterions cachés sous la protection d'un chrétien qui ferait un petit commerce, afin de ne point éveiller de soupçons, jusqu'à ce qu'il plût à la Providence de nous ouvrir un passage. Le voyage que doit faire cet élève chinois est de quatre cent cinquante lieues ; j'aurais voulu lui donner des guides, mais tous les soins que j'ai pris pour lui en fournir ont été entièrement inutiles : personne n'a voulu le suivre ; il est parti seul, n'ayant pour conducteur et pour guide que celui pour l'amour duquel il entreprend ce trajet périlleux. Quelques Chinois m'ont promis de m'accompagner, à son retour ; mais à quelle époque reviendra-t-il ? pourra-t-il seulement revenir ? Dieu seul le sait. J'admire le zèle et le courage de ce jeune homme ; il se sacrifie pour nous et pour les Coréens ; depuis dix-huit mois il est toujours en voyage, tantôt à pied, tantôt sur une mauvaise monture : dans peu, il aura fait plus de chemin qu'il n'y en a de Pékin à Paris. Il ne craint ni la fatigue, ni les dangers, quoiqu'il soit habituellement malade, et attaqué même de pulmonie.

« Notre situation, comme vous voyez, est un peu embarrassante ; à chaque pas que nous faisons, il se présente un nouvel obstacle. Cependant, ne perdons pas courage ; j'ai la confiance que la Providence terminera l'œuvre qu'elle-même a commencée. Nous avons couru, il est vrai, bien des dangers ; mais jusqu'ici elle nous en a heureusement délivrés. Je ne puis revenir de mon étonnement, quand je pense qu'un Missionnaire européen, sans aucune connaissance de la langue et presque sans guides, a traversé toute la Chine, tantôt à pied, tantôt monté sur un âne ou sur un chariot découvert ; qu'il est entré dans la ville impériale, sans avoir été reconnu : c'est une chose inouïe dans les fastes de la Chine. Il est peut-être le premier Européen qui ait pénétré dans Pékin, sans un diplôme impérial. J'attribue cette protection particulière du Ciel aux prières des membres de la Propagation de la Foi. Nous serons sûrs de la victoire, tant qu'ils combattront avec nous. Je me trouve en ce moment dans une mission dont l'Evêque et les Missionnaires n'ont reçu aucun secours depuis trois ans, et c'est moi qui en suis cause, sans le vouloir, voient néanmoins, comme ils le peuvent, à mes besoins : Dieu a partout des serviteurs qui pratiquent, dans toute leur étendue, les devoirs de la charité.

« Je m'occupe à l'étude de la langue de ce pays, et j'ai pour précepteur, quelquefois pour valet de chambre, un prince tartare de la famille impériale. Il a perdu son rang, ses dignités et sa fortune pour conserver sa Religion. L'empereur, irrité de sa constance dans la profession du christianisme, l'a exilé dans le fond de la Tartarie, à mille lieues de sa patrie. Il a trouvé dans le lieu de son exil un Prêtre chinois, confesseur de la Foi comme lui, et condamné à la même peine. Ils ont passé dix-huit ans ensemble ; après ce terme, ils ont eu la liberté de retourner chez le Prêtre est mort peu de temps après son arrivée. Le prince n'a poin.

voulu revenir dans le sein de sa famille ; il a demandé, comme une grâce, à Mgr. l'Evêque de Chan-Si, d'être admis au nombre de ses catéchistes pour avoir la consolation d'entendre la Messe tous les jours et de fréquenter les sacrements : c'est un plaisir pour lui de servir un Prêtre. Je ne puis dire ce que j'éprouve quand je vois un prince, un petit-fils de l'empereur Kang-Hi, servir à table un pauvre Missionnaire tel que moi : toutefois je le laisse faire, pour ne point le priver du mérite d'une bonne œuvre ; je ne saurais obtenir qu'il s'assît en ma présence. C'est ainsi que celui qui aurait pu aspirer à l'un des premiers trônes du monde, s'il n'avait préféré l'humiliation de la croix au sceptre impérial, tient à honneur de servir de ses propres mains un pauvre Prêtre. La foi lui fait découvrir Jésus-Christ dans la personne de ses ministres. « Je suis, etc.. » B. Bruguière, év. de Capse, vic. apost. de la Corée. »

pp 166-168

Nous suspendons l'impression de ce cahier, pour y joindre l'extrait suivant d'une lettre de Mgr, de Capse, qu'on vient de nous communiquer. Le haut intérêt qui se rattache à la mission de Corée nous engage à ne point en différer la publication.

Chan-Si, 20 septembre 1834.

« La lettre que j'ai écrite à mes parents (le 6 juin) vous donnera quelque idée de notre situation présente ; elle n'est pas brillante. Nous sommes quatre Missionnaires pour la Corée : trois Européens, et un Chinois. Celui-ci est entré en Corée depuis neuf mois ; mais pour nous, nous sommes encore à frapper à la porte, et l'on ne se soucie guère de nous ouvrir. Les Coréens désirent maintenant avoir des Prêtres chinois, et non des Européens ; ils voudraient que leur roi nous permît d'entrer, ce qu'il ne fera certainement pas ; ils ont imaginé pour cela des moyens impraticables. Nous allons essayer de les faire revenir de leur étrange résolution ; réussissons-nous ? le bon Dieu le sait. Si nous ne réussissons pas, il ne nous restera plus d'autre moyen que d'entrer sans leur secours ; mais c'est une résolution désespérée, qui ne doit être mise à exécution qu'à la dernière extrémité. En attendant, nous tâcherons de nous réunir pour voir ce qu'il y a de mieux à faire. M. Chastan a été jusqu'aux frontières de la Corée ; mais n'ayant trouvé personne pour l'introduire, il est revenu en Chine, où il attend une meilleure occasion. M. Maubant a été obligé de quitter Pékin ; il est parti pour la Tartarie occidentale. Un Prêtre chinois, de la congrégation des Lazaristes français, l'a reçu chez lui : dans deux jours je me mettrai en route pour aller le rejoindre.

« Mon élève, Joseph Taou, que j'avais envoyé pour ouvrir une nouvelle route par la Tartarie orientale (pays des Tartares Mant-Cheoux), est arrivé ici le 8 septembre. C'est, pour aller et revenir, un voyage de plus de neuf cents lieues. Il a couru de grands dangers en traversant un désert de cent lieues de large ; mais le bon Dieu l'en a délivré : il a fait cette course presque toujours à pied.

« Selon le rapport des courriers coréens, il y a dans la Corée quarante mille chrétiens ; ils se sont convertis les uns les autres. Ils n'ont eu jusqu'à présent qu'un Prêtre qui fut martyrisé en 1800, et ils ont passé trente-quatre ans sans avoir de Missionnaires. L'année dernière on a emprisonné neuf chrétiens, six hommes et trois femmes ; ils ont tous confessé généreusement la Foi, demandant instamment au juge d'être mis à mort, pour avoir le bonheur de verser leur sang pour Jésus-Christ. Les femmes ont été mises en liberté, les hommes ont été retenus en prison. Je ne sais quel a été le résultat de cette affaire.

« Je reviens à ce qui nous concerne : nous sommes fort embarrassés, Avancerons-nous ? je n'en sais rien. Quoi qu'il en soit, nous sommes résolus à disputer le terrain ; nous ne battons en retraite que lorsqu'il n'y aura plus aucun espoir de tenir la campagne. Dieu veuille

qu'au bout de tant de courses et de travaux, nous trouvions le paradis ! Ce que je vous écris maintenant, et ce que j'ai écrit dans mes lettres précédentes, suffit pour vous prouver que nous avons grandement besoin du secours du Ciel. Daignez donc supplier le Dieu des miséricordes de nous soutenir au milieu de tant de tribulations, et de nous conduire enfin dans cette terre promise.

Anth Barthélemi Bruguière, évêq. de Capse, vic. ap. de la Corée. »

Annales De La Propagation De La Foi.

Vol 9 1836 pp 31-335

Mission de Corée.

En annonçant dernièrement à nos lecteurs la mort de Mgr. de Capse, nous ignorions que la Providence nous eût conservé un legs précieux de ce saint prélat : c'est le journal de son voyage à travers toute la Chine, et jusqu'aux frontières de la Corée. Le vif intérêt qui s'est attaché à cette courageuse entreprise, les détails curieux et les traits édifiants que renferme le mémoire dont il est question, tous ces motifs nous ont engagés à le porter à la connaissance des Associés de la Propagation de la Foi. La Religion, et, nous osons le dire aussi, les sciences, ont fait une grande perte par la mort prématurée de Mgr. de Capse ; mais la mission de Corée ne restera pas pour cela abandonnée : nous savons déjà que de nouvelles mesures sont prises, de nouveaux Apôtres sont prêts à s'élancer dans la périlleuse carrière qui leur est ouverte. Soutenons-les par nos prières : nous le devons à la mémoire d'un Evêque auquel notre Œuvre a été si chère pendant sa vie ; à une nation dont les néophytes reçoivent le baptême de sang ; à des chrétiens dont l'héroïque constance, depuis tant d'années et à travers tant de privations et d'épreuves, mérite bien aussi que nous nous intéressions en leur faveur.

Relation du voyage de Mgr. Bruguière, évêque de Capse.

A MM. les Directeurs du séminaire des Missions étrangères, à Paris.

« Messieurs J'étais encore en France et fort jeune lorsque j'entendis parler de la mission de Corée. L'état d'abandon où étaient ces pauvres néophytes m'inspirait un grand désir d'aller vers eux ; mais, sentant mon insuffisance, et ne voyant d'ailleurs aucun moyen d'exécuter un projet semblable, je me contentais de former des vœux pour le salut de ces infortunés. J'ai conservé ce désir pendant bien des années dans mon cœur, le regardant plutôt comme une velléité sans objet, que comme la marque d'une vocation véritable. J'en étais là lorsque nous reçûmes à Siam, en 1829, votre lettre commune de 1828, par laquelle vous nous appreniez que la sacrée Congrégation de la Propagande nous avait offert cette mission : nous n'entendîmes pas bien le sens de cette lettre. Dès-lors, je sentis mes désirs s'accroître ; je crus apercevoir l'occasion favorable, sans être séparé de mes confrères, d'aller porter secours à des malheureux qui imploraient depuis trente ans l'assistance de l'univers chrétien. J'en fis l'ouverture à mon Evêque Mgr. de Sozopolis ; il reçut cette proposition avec joie, me promit de m'aider de tout son pouvoir ; et il m'a tenu parole.

« L'Eglise est une, me dit-il, nous constituons tous la communion des Saints : l'Eglise n'est pas moins unie dans les objets spirituels que dans les objets temporels. Il faut savoir sacrifier l'intérêt particulier d'une mission qui perd peu, et peut-être même rien, à l'intérêt général. »

« Je ne me fis point illusion sur les difficultés innombrables que j'allais rencontrer, il me semble que je les prévis toutes ; mais mon sentiment était qu'il fallait se roidir contre les obstacles. La réussite, dit-on, est moralement impossible, il n'y a aucune route connue. Eh bien, il faut en faire une. Personne ne vous accompagnera. C'est ce que nous verrons, Dieu aurait-il donc formé, par miracle, des chrétiens dans ces régions lointaines, pour les abandonner et les laisser périr le jour même qui les a vus naître ? ce n'est pas là l'ordre de la Providence. Que l'on expose un seul Missionnaire : s'il réussit, il aura bientôt des confrères

qui marcheront sur ses traces ; s'il périt à l'attaque, il gagnera beaucoup et les Missionnaires ne perdront rien. Attendre que les Coréens indiquent les moyens à employer et tracent la route qu'il faut tenir, c'est exiger l'impossible. Un peuple pauvre, qui ne connaît que son pays, dont il ne sort jamais, à l'exception de ceux qui viennent à Péking en qualité d'ambassadeurs ; un peuple qui a une horreur naturelle de la mer, et qui ne peut voyager qu'entre les étroites limites de sa contrée, n'est guère propre à fournir des instructions pareilles. Si l'on ne va point au-devant des Coréens, les Coréens ne viendront point au devant de nous. Telles étaient mes réflexions ; c'est ce qui m'a déterminé à presser mon départ de Macao. Au-jour'd'hui, je vois plus que jamais qu'elles étaient justes. J'écrivis à Rome, Mgr. en fit autant de son côté ; je priai M. Umpières (Procureur des missions de la Propagande) et M. Lamiot (Ancien Missionnaire lazariste à Péking, mort à Macao. ) de me procurer des renseignements sur cette mission, et de me donner leur avis pour faire réussir l'entreprise.

M. Lamiot reçut mes communications avec enthousiasme. « Combien grande a été la joie, me répondit-il, que m'a procurée votre lettre ! avec quelle consolation baiserais-je les pieds du Missionnaire que la divine Providence enverrait en Corée ! Cette mission est toute française. C'est un Français qui a planté le premier la croix dans ce royaume. .... » Puis il ajoutait : « Parmi tous les plans que vous me proposez, je n'en vois aucun de praticable. Ce qu'il y aurait de mieux à faire, ce serait d'établir quelques familles pauvres sur les frontières de la Tartarie et de la Corée ; elles fourniraient un pied-à-terre et un asile au besoin. » Ce plan me plut, et je suis convaincu maintenant que c'était réellement le meilleur.

« Cependant j'eus quelque scrupule de m'être si fort avancé ; j'écrivis de nouveau au St. Père, ma lettre était à peu près en ces termes : « Je suis dans les mêmes dispositions, par rapport à la mission de Corée ; mais il est des désirs qui ne sont pas toujours inspirés par le St-Esprit ; il est une voie qui semble droite à l'homme, et qui néanmoins conduit à la mort. Constituée vicairie de celui qui a dit : Allez, enseignez toutes les nations, je conjure votre Sainteté d'examiner ma vocation ; si elle l'approuve, qu'elle me commande de partir. En attendant la déclaration de ses intentions, je m'efforcerai de remplir ma tâche dans la mission où je me trouve, comme si je devais y rester toujours ; et cependant je me tiendrai prêt, comme si je devais la quitter à l'instant même. » Nous convînmes avec Mgr. de Siam qu'au premier ordre je me mettrais en marche. Au commencement de juillet 1832, une lettre courte de M. Umpières me mandait : « Si vous voulez aller en Corée, partez, tout est disposé pour votre introduction. Si Mgr. le Vicaire apostolique de Siam est mort, nommez un Provicairie et venez. » Voici ce que m'écrivit Mgr. l'Evêque de Nanking : « J'ai annoncé aux Coréens qu'un Missionnaire européen avait le désir d'aller chez eux. A cette nouvelle, ces bons néophytes ont pleuré de joie ; ils se sont prosternés, et ont salué de loin ce Prêtre qui avait compassion de leur misère. Ils ont cependant avoué qu'il était difficile d'introduire un Européen dans leur royaume. »

« Le 25 du même mois, j'appris, par une lettre de M. Dubois, que j'étais nommé Vicaire apostolique de la Corée. Cette lettre mit fin à mes incertitudes, et je ne songeai plus qu'à un départ très-rapproché. « Cependant la saison était avancée ; un vaisseau sur lequel j'avais compté d'abord et qui devait me prendre gratis, ne paraissait pas ; tous les capitaines me demandaient mille et même douze cents francs pour mon passage de Syncapour à Macao seulement, encore fallait-il payer d'avance. Où prendre une somme aussi forte ? je ne possédais pas un centime, et ne trouvais personne pour me prêter. Cependant M. Dorat, un des chrétiens qui me servaient avec un grand zèle, se donna tant de soins, qu'il obtint d'un capitaine anglais de me prendre à son bord jusqu'à Manille pour cent piastres. M. Clémenceau, en se gênant beaucoup, me les avança. J'avais pour compagnon de voyage un jeune Chinois, élève du séminaire de Pinang. Comme ce jeune homme joue un grand rôle dans ma relation, il est bon que je le fasse connaître : son nom est Joseph. Avant qu'il fût question de la Corée, il était sorti du collège pour cause de maladie. M. Chastan me l'avait

proposé pour être catéchiste des Chinois de Pinang. Il était pieux, connaissait bien les caractères et pouvait m'être très-utile ; mais je n'aurais point osé penser qu'il se décidât à me suivre. Cependant, quand je partis de Syncapour, il voulut absolument m'accompagner. Etonné d'une pareille résolution : « Savez-vous où je vais, lui dis-je ? Oui, je le sais. » « Il paraît bien cependant que non : car je ne vais point en Chine, je suis envoyé dans une contrée plus éloignée et bien plus dangereuse encore. Si vous vous obstinez à venir, il est très-probable que dans peu de temps on vous mettra à mort ; faites là-dessus vos réflexions. » « Je suis instruit de tout, me répondit-il, vous allez en Corée ; et je suis disposé, avec la grâce de Dieu, à m'exposer aux périls qu'offre cette mission. Après tout, donner sa vie pour Dieu, est une destinée plutôt à désirer qu'à craindre. » Charmé d'une telle réponse, je voulus cependant l'éprouver ; je fis examiner sa vocation par différentes personnes, soit à Syncapour, soit à Macao ; il ne changea jamais de langage : dès-lors je lui permis de me suivre. Ce jeune homme m'a été très-utile ; il est d'une activité et d'une résolution peu ordinaires parmi ses compatriotes. A pied ou sur une mauvaise monture, il a déjà fait plus de chemin, pour m'être utile, qu'il n'y en a de Péking à Paris ; et cependant il est d'une santé très-frêle. Quand mes affaires furent terminées à Syncapour, je pris congé des chrétiens ; je les exhortai à conserver la paix et la concorde avec tout le monde ; je laissai à M. Clémenceau le soin de leur construire une église dont, peu de temps après, j'appris l'érection ; et je partis.

« Le 12 septembre, nous fîmes voile pour Manille ; mais à peine étions-nous en mer, que le vaisseau qui devait me porter gratuitement à Macao, arriva. Il m'en coûta donc près de mille francs, pour m'être un peu trop pressé.

« Notre capitaine était un homme simple et religieux ; il était toujours en prières, pour obtenir du bon Dieu qu'il lui conservât son vaisseau ; il avait une peur terrible des typhons. Comme j'avais éprouvé, quelques années auparavant, une affreuse tempête dans ces parages, il me consultait avec une confiance qui m'étonnait. « Que pensez-vous de ce temps-ci, me disait-il ? Quels sont les signes avant-coureurs des typhons ? Quelle manœuvre fait-on quand on en est menacé ? » Je lui disais ce dont je pouvais me souvenir. Toutes les fois que nous avions du gros temps, il était fidèle aux instructions que je lui avais données. Il n'avait jamais voyagé sur les mers de Chine. Le bon Dieu nous accorda une navigation heureuse. Le typhon nous avait devancés à Manille, où il avait fait du dégât ; nous en fûmes quittes pour la peur.

« Nous arrivâmes dans la baie de Manille un lundi 1er octobre ; mais quand nous fûmes à terre, nous nous trouvâmes encore au dimanche 30 septembre. Les Espagnols ont découvert les Philippines en faisant voile d'orient en occident, par l'Amérique et l'océan Pacifique. Aujourd'hui, l'on va dans ces îles en naviguant d'occident en orient, en doublant le cap de Bonne-Espérance et par la mer des Indes : c'est l'unique cause de ce phénomène singulier.

« Quand on eut jeté l'ancre, je ne savais comment faire pour descendre à terre et retirer mes effets ; je n'avais point d'argent pour payer le transport. Une heureuse circonstance me tira d'embarras. Le capitaine espagnol qui vint reconnaître le navire, ayant su que j'étais ecclésiastique, me pria de lui faire l'honneur d'accepter sa chaloupe ; je n'eus garde de refuser. Il me traita avec distinction, et me donna la première place. Pendant le trajet, qui ne fut pas long, on m'examina de la tête aux pieds. On trouva que j'étais habillé trop simplement. On me fit quelques questions, dont voici les principales : -Etes-vous religieux ? Non, je suis prêtre séculier. -Où allez-vous ? En mission. -Combien vous donne votre gouvernement ? Rien du tout. -Quelles rentes avez-vous donc ? Aucune—nous n'avons que ce que nous donnons volontairement nos pieux et charitables compatriotes. -Que venez vous faire à Manille ? Rien, mon dessein est d'aller aussitôt à Macao. -Mais n'était-il pas plus simple d'aller directement de Syncapour à Macao ? Sans doute, si j'avais eu de l'argent pour payer mon passage. -Mais n'avez-vous pas eu pour venir ici ? J'en ai eu, parce que l'on m'en a prêté ? -Pourquoi ne vous

en a-t-on pas prêté pour aller en droiture à Macao ? Parce qu'il aurait fallu une plus forte somme, et que je n'aurais pu la trouver. J'espère rencontrer à Manille quelque généreux Espagnol, qui me rendra le même service pour continuer ma route jusqu'à Macao.

« On me fit entendre que je ne serais pas trompé dans mon attente. Cependant on était un peu étonné de voir un ecclésiastique s'exposer à de si longues courses sans avoir des rentes fixes et assurées. Lorsque nous eûmes débarqué, un officier me donna sa voiture pour me conduire à l'archevêché, et retourna à pied chez lui : en aurait-on fait autant en France ? Mgr. Ségui (Mgr. Joseph Ségui, archevêque de Manille, est un religieux espagnol de l'ordre des Augustins déchaussés de la province de Manille. Il exerça pendant plusieurs années les fonctions de missionnaire dans la province de Canton, en Chine, dépendante du diocèse de Macao. En 1829, Sa Sainteté le nomma Evêque in partibus de Hiérocésarée et Coadjuteur de l'Archevêque de Manille. Il n'était pas encore sacré lorsque l'archevêché étant devenu vacant, il se trouva Archevêque en titre. C'est un prélat d'un mérite distingué, recommandable par ses vertus et sa science. Il témoigne en toute occasion une bienveillance particulière pour l'œuvre des Missions étrangères, et reçoit dans son propre palais les Missionnaires qui passent par Manille pour se rendre à leur destination.) me reçut comme il reçoit tous les Missionnaires français : il a été lui-même missionnaire.

Manille, capitale de l'île de Luçon, la plus grande et la plus fertile des îles Philippines, est une ville assez régulière ; elle n'est pas bien grande. Les maisons sont peu élevées, et construites de manière à résister aux tremblements de terre, qui sont très-fréquents dans ces îles. Manille m'a paru présenter un aspect sombre, silencieux et mélancolique. Les églises sont d'une richesse prodigieuse ; quand elles sont ornées, les jours de fêtes solennelles, on ne voit dans le sanctuaire qu'or et argent. Le maître-autel, ses pilastres, les statues, les lampes, les candélabres, les sièges même, tout est d'argent ; les ornements et les vases sacrés sont aussi fort riches. C'est l'Amérique qui a fourni le précieux métal dont ces temples sont décorés. Si les Espagnols ont possédé les trésors du Nouveau-Monde, ils ont su en faire un noble et religieux usage ; Dieu n'a point été oublié, il a eu la meilleure part.

(Tout respire à Manille grandeur et magnificence, disent les voyageurs modernes : le mouvement continu des embarcations, et la quantité innombrable de bâtiments de commerce mouillés dans la rade, annoncent la ville la plus importante de ces parages : un superbe pont en pierre, jeté sur la rivière qui coule au milieu de la cité, en réunit les deux parties, dont l'une est la ville de guerre et l'autre la ville marchande. Les maisons, dans l'intérieur, sont bâties en pierres de taille et toutes entourées, au premier étage, d'une galerie fermée avec des châssis en écaille de nacre, construits de manière à ce qu'en les ouvrant on puisse les glisser sur les côtés. Cette galerie est fermée extérieurement par des jalousies : c'est un lieu de promenade agréable quand le mauvais temps empêche de sortir. Les rues sont droites et fort larges ; le soir elles sont couvertes d'une multitude d'équipages, qui se rendent en dehors de la ville de guerre, lieu ordinaire des promenades : on sort rarement à pied. La cathédrale, le palais du capitaine-général et deux des principaux couvents, sont les édifices les plus remarquables. La population de cette grande cité est évaluée à 130 mille âmes, en y comprenant ses faubourgs, qui sont très-vastes ; car la ville proprement dite a peu d'étendue.)

« Manille renferme quatre couvents de Religieux européens ; ils exercent le saint ministère à Manille et dans l'intérieur de l'île. Le clergé séculier est tout composé de Prêtres indigènes, ainsi que le chapitre métropolitain, qui est le seul des Philippines. Il y a une université, où l'on enseigne la théologie, le droit canon et le droit civil. Toutes les communautés religieuses sont fort régulières, et jouissent d'une grande considération. Les Dominicains, que j'ai été à même de voir plusieurs fois, m'ont singulièrement édifié. Ils sont fort austères, ils font maigre toute l'année, jeûnent fréquemment, se lèvent à minuit, récitent deux ou trois offices, font plusieurs méditations etc. On voit reluire sur leurs personnes quelque chose de saint, qui force à les respecter et à les aimer, avant même de les connaître.

Ils sont, en général, bons théologiens. Ils sont pauvres, depuis que les révolutionnaires d'Amérique leur ont enlevé leurs revenus ; toute leur richesse est dans leur église.

« L'île de Luçon est divisée en quatre diocèses ; Manille est la métropole ; les autres sièges sont ses suffragants. Il y a trois millions de catholiques indiens dans l'île de Luçon ; le seul diocèse de Manille en contient un million. Il n'y a de païens que quelques peuplades sauvages et féroces retirées dans les montagnes : on travaille à leur conversion, mais ce n'est qu'avec beaucoup de peine et de patience que l'on obtient quelques faibles succès. On fonde successivement des missions nouvelles, soit dans l'île de Luçon, soit dans les îles voisines elles prospèrent ; mais ici, comme ailleurs, on se plaint de la pénurie des ouvriers évangéliques ; il n'en vient plus d'Europe un aussi grand nombre qu'autrefois. Le clergé indigène, quoique nombreux, n'est pas suffisant. Je tiens tous ces détails de Mgr. l'Archevêque.

« Les Manillois sont fort attachés au catholicisme, ils ont cette réputation dans l'Inde ; ceux de la capitale et des environs se ressentent un peu trop des scandales que leur donnent les Européens. L'influence de la Religion a conservé jusqu'ici cette colonie à l'Espagne. Ces insulaires sont heureux, ils sont traités avec beaucoup de bonté et de douceur : quelques-uns ne sentent point leur bonheur. Il me semble que l'amour de la nouveauté a pénétré jusque dans ces parages. Il en est qui soupirent après un nouveau mode de gouvernement : ce sont des aveugles, qui ne voient pas que leur malheur commencera du jour où ils ne seront plus soumis aux Espagnols.

« Je passai peu de jours à Manille. Le 12 octobre au soir, je montai à bord d'un navire américain qui faisait voile pour Canton. Mgr. l'Archevêque me donna l'argent nécessaire pour payer mon passage ; je ne l'acceptai qu'à titre de prêt : il lui fut exactement remboursé à Macao. Je lui demandai le secours de ses prières. « Dans quelque temps, me répondit-il, je pourrai aider les Missionnaires autrement que par des prières. » Il me dit pour dernier adieu : « Vous ne réussirez pas dans votre entreprise. » Je ne crus pas alors qu'il fût prophète ; car, pour moi, j'ai toujours pensé qu'il fallait espérer même contre toute espérance. Le 13 au matin, nous sortîmes de la baie de Manille ; et le 17, malgré le courant et les vents contraires, nous fûmes en vue de Macao. Le 18, je descendis à terre et j'allai directement chez M. Umpières.

« Le 21, je reçus mes bulles. On aurait dit qu'elles étaient tombées du ciel : qui les avait envoyées ? qui les avait apportées ? je n'en sais rien. J'écrivis à Mgr. de Sozopolis que je n'étais plus son coadjuteur, et qu'il était libre à Sa Grandeur d'en choisir un autre.

« Le 11 novembre, M. Langlois m'annonça que l'Œuvre pour la Propagation de la Foi m'avait alloué cinq mille six cents francs je fus très-sensible à une action si généreuse. Il est vrai que ce secours vint fort à propos : M. Umpières et moi en avions grand besoin. Que le Dieu de bonté, qui juge digne de ses récompenses un verre d'eau donné en son nom, daigne combler de bénédictions ces pieux fidèles qui n'oublent point, devant le Seigneur, un pauvre Missionnaire transporté à l'autre extrémité du monde. Dociles à l'invitation du divin Maître, ils obtiennent, par leurs prières, que le Père de famille envoie des ouvriers à sa moisson. Les ouvriers évangéliques plantent et arrosent ; mais Dieu, favorablement disposé par les humbles supplications de tant d'âmes saintes, donne l'accroissement à nos travaux. La reconnaissance, et en quelque sorte la justice, commandent la réciprocité ; je me fais un devoir de prier pour ces Associés, soit pendant leur vie, soit après leur mort, quand j'offre le saint Sacrifice. A Siam, nous célébrions pour eux une Messe toutes les semaines si le Ciel, favorable à nos vœux et à leurs prières, m'ouvre enfin les portes de la Corée, nous espérons, mes confrères et moi, faire quelque chose de plus.

« Le 18, la barque du Fokien, qui devait nous porter à Fougan, arriva. Mgr. du Fokien, qui réside dans ce district, avait expressément recommandé au capitaine de me réserver une place, dans le cas que je fusse arrivé à Maçao. Cette barque devait venir

quelques mois plus tôt. Le bon Dieu permit qu'elle fût attaquée par des pirates, à la hauteur de Canton ; elle fut obligée de gagner le large, et, à la faveur d'un bon vent, elle revint au Fokien. Elle ne put reprendre la mer que trois mois après ; sans ce contre-temps, j'aurais manqué une occasion si favorable. La Providence, qui dirige tout pour notre bien, permit peut-être exprès pour moi un accident qui me fut très-favorable, et qui ne fit tort à personne, pas même au capitaine de cette barque.

« Le 20, je fus prié par M. le Vicaire capitulaire de donner la Confirmation et les Ordres à quelques élèves du sanctuaire ; je fis encore une autre ordination quelques jours après.

« Le 23, j'envoyai Joseph à Peking porter des lettres à Mgr. de Nanking, qui réside dans cette ville ; au Prêtre chinois (le Père Pacifique), qui devait me précéder en Corée, et aux députés coréens eux-mêmes, qui vont à Péking tous les ans, à la 12 lune, saluer l'empereur au nom de leur roi. Il y a toujours quelques chrétiens parmi eux. Je disais à ces derniers en substance : « Le Ciel a exaucé vos prières, il vous envoie des Missionnaires et un Evêque ! C'est moi qui ai obtenu cette faveur. Je pars incessamment pour aller vivre et mourir au milieu de vous ; ne soyez pas effrayés par les difficultés que présente l'introduction d'un Européen dans votre royaume. Recommandez cette grande affaire à Dieu, priez ses Anges et ses Saints ; mettez-vous surtout sous la puissante protection de la Mère de Dieu le Seigneur, qui a commencé son œuvre, la terminera heureusement. » Je m'efforçai, tant que je pus, de ranimer leur zèle ; j'ai toujours été persuadé que le plus grand obstacle qui s'opposerait au succès de mon voyage serait la timidité des Coréens. Je redoutais aussi que l'entrée du Père Pacifique ne fût pour moi un nouvel obstacle ; il y avait lieu en effet de craindre que les Coréens, satisfaits d'avoir un Prêtre chinois, ne montrassent plus une aussi grande ardeur à introduire des Européens.

« Je recommandai à Joseph d'user d'une grande diligence pour pouvoir rencontrer les députés coréens. Il devait les encourager, convenir avec eux du lieu où je me rendrais, et des signes pour nous reconnaître mutuellement sans causer de soupçon. Il remplit sa commission aussi bien qu'il lui fut possible. Il partit en assez triste équipage, avec peu d'argent, au commencement d'un hiver rigoureux ; il était même malade. Son premier coup d'essai, en fait de voyages, fut de douze cents lieues ; car, dès qu'il fut arrivé à Péking, il dut accompagner le Père Pacifique en Tartarie ; de là il vint me joindre à Nanking. Depuis ce moment jusqu'à ce jour, il a été toujours en course. A quelques journées de Péking, il n'eut plus d'argent ; il fut obligé de vendre une de ses couvertures, qui lui était plus nécessaire que jamais (les Chinois en voyage portent toujours leur lit ; on n'en trouve point dans les auberges). A trente lieues de son terme, il se trouva encore sans ressource. Il était fort embarrassé de sa personne ; il promenait son inquiétude dans une petite ville, lorsqu'il fut accosté par un Chinois, qui lui demanda pour quelle cause il était si mélancolique : « Je suis triste, dit-il, parce qu'il faut que je me rende incessamment à Péking, et je n'ai plus d'argent pour continuer ma route. »

« N'ayez pas de chagrin, lui dit cet inconnu, moi aussi je veux aller à Péking, je cherche un compagnon ; nous ferons voyage ensemble, et je fournirai aux frais de la route. » Quand ils furent arrivés à Péking, cet homme entendit parler pour la première fois de la Religion chrétienne ; il voulut se faire instruire, et dès-lors il manifesta le désir de l'embrasser. Le bon Dieu lui rendit ainsi au centuple le prix de sa bonne action. route.

« Le 17 décembre, à dix heures du soir, nous montâmes sur une barque de Macao, pour aller joindre celle du Fokien, qui devait nous attendre à quelque distance de la rade : nous concertâmes fort mal nos mesures on eût dit que nous n'avions d'autre dessein que de nous faire prendre. Nous fumons deux jours à explorer et à louvoyer de côté et d'autre, sans pouvoir rencontrer notre barque ; nous étions déjà en route pour revenir à Macao, lorsqu'elle parut. Quelques matelots profitèrent de cette circonstance pour nous voler. On se plaignit, on fit des recherches, mais tout cela inutilement. Les matelots se plaignirent à leur tour. Ils

exigèrent réparation d'honneur ; ils voulaient qu'on leur donnât un billet en bonne forme, certifiant qu'ils étaient d'honnêtes gens et que l'on était content d'eux. Il fallut absolument en passer par là, de crainte qu'il ne nous arrivât pis encore par la suite. La difficulté était de les satisfaire, sans cependant blesser la vérité. Il fut convenu que l'un de nous, qui n'avait point été volé, témoignerait en son privé nom qu'il n'avait point à se plaindre de la probité de l'équipage ; l'affaire fut ainsi terminée.

« Le 19 ou le 20, nous montâmes à bord de notre frêle esquif. Nous étions six Missionnaires : deux Français, M. Maubant, du diocèse de Bayeux, destiné pour le Su-Tchuen ; M. Laribe, du diocèse de Cahors, Lazariste français, envoyé au Kiang-Si ; deux Lazaristes portugais, du diocèse d'Evora, qui allaient au Kiang-Nan ; un Franciscain italien, du diocèse de Naples, missionnaire de la Propagande, pour le Chang-Si ; et moi qui allais je ne sais où, car je n'étais guère sûr de mon fait. Il y avait un autre Ecclésiastique chinois de la province de Canton ; il prit sa route par terre jusqu'à Fougan.

« Notre barque était fort incommode ; mais l'équipage nous traita avec beaucoup d'égards et d'honnêteté : le capitaine, le subrécargue, le pilote et quelques matelots étaient chrétiens ; les autres païens. Notre voyage fut long, ennuyeux, pénible et quelque-fois dangereux. La distance de Macao à Fougan, résidence de l'Evêque du Fokien, n'est pas de deux cents lieues : On crut que l'on pourrait faire ce voyage en quatre semaines ; assurément ce n'était pas beaucoup promettre. Un navire européen aurait fait ce trajet en trois jours : pour nous, nous en employâmes soixante et quinze. Nos fournisseurs, trompés par la promesse du capitaine, ne nous donnèrent des vivres que pour un mois. Nos gens aussi quelquefois nous volaient nos petites provisions ; nous fûmes bientôt réduits à un jeûne très-rigoureux : de telle sorte qu'un d'entre nous devint si faible, qu'au sortir de la barque il ne pouvait plus marcher ; il tomba trois ou quatre fois, sans pouvoir ni parler, ni respirer ; mais, quand on eut de quoi manger, les forces revinrent. Nous restâmes à l'ancre du 19 au 26 : cela nous arriva fréquemment. Le capitaine disait que le vent était contraire ; on aurait voulu du vent du sud, et nous entrions dans la mousson du nord-est, qui dure plusieurs mois. Les Chinois ne peuvent ou ne savent naviguer par un vent contraire ; la mauvaise construction de leurs barques, la crainte qu'ils ont de s'égarer, ne leur permettent jamais de gagner le large ; ils ne perdent pas la terre de vue : c'est ce qui rend leur navigation longue et dangereuse. Ils ont, il est vrai, la boussole, mais ils n'en font pas grand usage ; je doute même qu'ils connaissent les différentes déclinaisons de l'aiguille aimantée, connaissance si nécessaire pour les voyages de long cours. Il me paraissait que nos pilotes ne savaient point distinguer les différents rumb du vent. Cependant on doit avouer, à l'honneur de la Chine, que la boussole y était connue bien des siècles avant qu'elle ne l'ait été en Europe (Ce n'est guère que vers la fin du 13<sup>e</sup> siècle qu'on commença à voir la boussole en Europe. Les uns attribuent l'honneur de cette invention à Flavio-Goya, napolitain ; les autres Paul, vénitien, qui, en ayant appris la construction en Chine l'apporta en Italie.).

« Le 24, le capitaine et le subrécargue vinrent me prier de leur dire la Messe, la nuit de Noël. Après avoir pris conseil de tous nos confrères, je consentis à leur désir. Quoique nous eussions pris toutes les précautions que les circonstances exigent en pareil cas, il arriva un léger accident, qui me dégoûta pour jamais de l'envie de célébrer sur un navire. Quand j'eus dit la Messe je me rappelai qu'il était défendu, par un décret de la sacrée Congrégation, de célébrer sur la mer de Chine : la réflexion vint trop tard.

« Le 25, jour de Noël, la barque du mandarin du poste vint nous visiter. Elle enleva deux caisses d'opium dans la jonque qui était à côté de nous, et passa outre, Le bon Dieu nous préserva d'un danger imminent ; on aurait trouvé chez nous autre chose que de l'opium.

« Le 26, on se mit en route ; mais après quatre heures de navigation on jeta l'ancre, parce qu'il faisait trop froid ; nous n'étions cependant qu'au 22<sup>e</sup> degré de latitude. C'est pour de pareilles raisons que nous fûmes deux mois et demi en route. Le vent, la pluie, la marée, la

crainte des pirates, tout interrompit notre navigation. Tous les soirs nous allions passer la nuit dans une anse, sous le canon d'un fort, si toutefois on peut donner un pareil nom à une vieilleasure qui n'avait pour toute défense qu'un-pauvre mandarin et ses domestiques. Au bas de la forteresse il y avait ordinairement une barque armée en guerre, pour protéger, dit-on, les jonques marchandes, des pirateries des forbans qui infestent ordinairement ces mers, dans la 11e et la 12e lune.

1833.

Le 24 janvier, un petit mandarin fut épris de la beauté de notre barque ; il lui prit envie de la mettre en réquisition pour transporter des troupes à Formose. Les Chinois étaient alors en guerre avec les insulaires, qui s'étaient révoltés et avaient égorgé le gouverneur. Heureusement notre mandarin n'avait point encore reçu l'ordre formel du vice-roi de la province. Nos gens lui donnèrent plusieurs raisons bonnes ou mauvaises ; il eut l'air de s'en contenter. Que serions-nous devenus s'il eût persisté ? Nous priâmes pour avoir un bon vent. Le bon Dieu nous l'accorda ; nous nous échappâmes à la faveur de la nuit.

« Le 25, nous arrivâmes à un poste où deux sommes (On sait que c'est le nom que l'on donne à certaines barques, en Chine et au Tong-King.) chinoises avaient été volées la nuit précédente. Les soldats du poste eurent la bonté de nous prévenir et de nous exhorter à faire bonne garde ; mais ils ne promirent pas de nous secourir, ils se contentèrent de faire payer l'ancrage, et se retirèrent.

« Le 28, plusieurs barques de pirates, bien armées, nous attaquèrent. Ils commencèrent par enlever deux petites jonques qui s'étaient trop avancées. Comme les gens de l'équipage ne firent point de résistance, ces forbans se contentèrent de leur enlever leurs habits, et les laissèrent dans un état de nudité complète, mais sans leur faire aucun mal. Ces pauvres malheureux, transis de froid, vinrent le lendemain implorer la charité de notre équipage ; pour nous, il nous fut défendu de contribuer à la bonne œuvre, crainte de trouver des ingrats qui nous auraient vendus au mandarin pour prix de notre assistance. Après ce coup de main, les pirates s'adressèrent à nous. Notre capitaine donna le signal de détresse, il héla toutes les barques voisines ; elles se réunirent au nombre de six, et marchèrent de front. Le capitaine et le subrécargue vouèrent plusieurs Messes : nos gens, quoique transis de peur, faisaient bonne contenance. Toutes nos barques réunies donnaient à peine un contingent de cent quarante hommes sans armes : je ne sais si ce nombre est exact ; c'est le rapport du subrécargue. Les pirates étaient au nombre de plus de trois cents, bien armés : car en Chine il est défendu d'avoir des armes à bord des navires, sous peine d'être déclaré voleur et puni comme tel ; les pirates seuls se dispensent de cette loi.

« Le bon Dieu eut pitié de nous ; ces forbans se retirèrent sans avoir jamais osé en venir à l'abordage. Nous récitâmes le Te Deum, mais à voix basse, crainte d'être entendus des matelots des barques voisines. A la nuit tombante, nous entrâmes dans une rade où se trouvaient réunies plusieurs centaines de barques. Les soldats vinrent, selon l'usage, faire la visite et payer l'ancrage ; on s'empressa de leur donner ce qui était dû et de leur raconter, fort au long, notre aventure. Ils parurent sensibles au rapport des dangers que nous avions courus. Cependant la nuit survint, ils se retirèrent sans avoir fait la visite : c'était précisément ce que nous voulions. Peu de temps après, les pirates reparurent à l'entrée de la rade ; mais ils n'osèrent rien entreprendre. Nous les revîmes encore pour la troisième fois, lorsque nous étions en route ; mais nous étions accompagnés alors d'environ cinquante barques qui marchaient de conserve, ils n'étaient pas les plus forts, ils prirent sagement le parti de se retirer. Depuis ce temps-là, ils ne nous molestèrent plus. Nous étions dans la 12<sup>e</sup> lune chinoise : à cette époque, les vols sont fréquents et la justice peu sévère ; les mandarins, par

crainte, par faiblesse, et peut-être par une espèce de superstition, ferment les yeux sur ces excès.

« Cependant le mauvais temps continuait ; nous faisons des vœux pour voir enfin le terme d'un si ennuyeux voyage, pendant que Mgr. du Fokien priait de son côté pour que nous n'arrivassions pas si tôt. Il craignait que notre barque ne fût arrêtée au port de Fougan et envoyée à Formose, par ordre du vice-roi. Enfin nous entrâmes au port, le 1er de mars, lorsqu'on annonça officiellement que les troubles de Formose étaient apaisés.

« Rien n'égale la charité que Mgr. du Fokien a montrée pour nous et pour moi en particulier. Nous nous sommes trouvés chez lui jusqu'à quatorze, en y comprenant les courriers ; quelques-uns y ont passé plusieurs mois. Il a pourvu généreusement à tous nos besoins, il s'est donné des soins pour nous faire continuer sûrement notre voyage. Du reste, ce n'est pas envers nous seulement qu'il s'est montré si généreux, il a rendu les mêmes services aux Missionnaires qui nous ont précédés et à ceux qui nous ont suivis ; il les invite même à passer par son vicariat. Une conduite si noble et si digne d'un Evêque catholique, lui a mérité les éloges et les remerciements de la Propagande. Il est cependant peu riche ; mais, malgré ses faibles ressources, il donne beaucoup aux pauvres. Quelquefois nous lui manifestions la peine que nous éprouvions en voyant les dépenses qu'il faisait, soit pour nous, soit pour les autres ; il nous répondait seulement : *Deus providebit* : Le Seigneur y pourvoira.

« Le 9 mars, M. Maubant vint m'annoncer qu'il renonçait au Su-Tchuen pour aller en Corée. « Il y a long-temps, me dit-il, que j'ai cette vocation ; mais j'ai voulu, avant de la déclarer, l'examiner sérieusement. » Surpris de cette démarche, mais ne voulant rien prendre sur moi, je convins avec lui que nous irions ensemble consulter Mgr. du Fokien. Ce prélat ayant entendu les raisons pour et contre, pensa que non-seulement il était bon, mais même nécessaire, en quelque manière, que M. Maubant allât en Corée. Nous écrivîmes à l'instant à Mgr. du Su-Tchuen ; nous confiâmes nos lettres à un courrier qui allait partir pour cette province ; et, le même jour, M. Maubant s'achemina pour Hing-Hoa. Quinze mois après je reçus une lettre de Mgr. de Sinite, vicaire apostolique du Su-Tchuen. Ce prélat me disait : « La Corée a encore plus besoin de Missionnaires que nous. Nous aurions bien désiré que M. Maubant fût venu exercer son zèle dans notre mission ; cependant nous ne voyons pas avec peine qu'il vous suive. Quant à Joseph Taon, je vous l'accorde bien volontiers. »

« Le district du Fougan, où résidait Mgr. du Fokien, est un pays hérissé de collines et de montagnes de médiocre hauteur ; quelques-unes sont couvertes de petits pins et d'arbres à thé. C'est principalement le Fokien qui produit ce précieux arbuste

(Puisque l'occasion se présente de parler de cette plante, dont nous faisons un si grand usage, quelques-uns de nos lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de trouver ici quelques notions sur sa nature et les préparations qu'on lui fait subir. Le thé, cultivé au Japon et à la Chine, est un arbuste rameux et toujours vert. Il s'élèverait à une assez grande hauteur si l'on n'avait soin, après quelques années de plantation, de le couper par le pied pour le rajeunir : de cette sorte on se procure des feuilles plus délicates et en plus grand nombre. Les plus petites sont en effet les plus estimées, aussi est-ce pour ce motif qu'on les recueille en trois fois : à la fin de l'hiver, au printemps et vers le milieu de l'été. La troisième récolte donne le thé le plus grossier, parce qu'à cette époque les feuilles sont parvenues à leur dernière croissance. La préparation des feuilles de thé consiste à les exposer sur des plateaux de fer brûlant, dont la chaleur seule les fait replier et rouler en les desséchant. Cependant des ouvriers ne cessent de les remuer jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus tenir la main sur le plateau ; alors on verse ces feuilles sur des nattes, où elles sont de nouveau roulées entre les mains d'une manière uniforme. Cette opération est répétée plusieurs fois avant de mettre le thé en magasin. Quelquefois on se contente de plonger dans l'eau bouillante les feuilles qui ont été cueillies fort jeunes : c'est sans doute ce qui a donné lieu à cette opinion assez

répandue, quoique d'ailleurs sans fondement, que le thé qui nous vient de Chine a déjà servi en infusion aux habitants de ce pays. L'usage du thé remonte, en Chine, à une haute antiquité ; mais il n'est connu des peuples occidentaux que depuis le milieu du 17<sup>e</sup> siècle ; à cette époque il fut apporté par des négociants hollandais, qui le reçurent des Chinois en échange de quelque autre marchandise. On a souvent tenté de transporter la culture de cet arbrisseau en Europe : il devrait, ce semble, y réussir, puisqu'on le trouve en plein champ dans les environs de Péking, où l'hiver est bien plus rigoureux qu'à Paris. La grande difficulté consiste à conserver un assez grand nombre de graines de thé assez fraîches, pour pouvoir les planter à leur arrivée. Cependant quelques essais ont réussi. La fin de la récolte du thé donne lieu à des fêtes publiques en Chine. Malgré la consommation immense qui en est faite en ce vaste empire, on estime que l'exportation annuelle s'élève à plus de 20 millions de livres pesant.).

En général, toutes les montagnes de la Chine et d'une bonne partie de la Tartarie sont nues et presque stériles. Ce n'est qu'à force de patience et de travail que les habitants parviennent, en certains endroits, à les rendre productives ; elles sont d'un aspect si triste, qu'elles inspirent la mélancolie. Quelle différence des montagnes de la partie méridionale de l'Asie, de la côte de Malaise et des îles de la Sonde ! Celles-là, du pied jusqu'au sommet, sont couvertes d'arbres de haute futaie, et tout y annonce une végétation vigoureuse qui flatte agréablement la vue et épanouit le cœur ; celles – ci ne présentent que des rochers rembrunis par le temps, ou une terre sèche et jaunâtre qui ne produit, de loin en loin, que quelques maigres arbustes dont la faible végétation semble se plaindre de la dureté du sol qui les a produits. Dans le Fokien, on commence à trouver du blé, et peut-être aussi dans le nord de la province de Canton ; mais les habitants ne savent pas en faire du pain ; le riz est leur nourriture ordinaire. Cette province produit peu de fruits, encore sont-ils de mauvaise qualité. J'en excepte toutefois le li-tchi, qui est très-estimé en Chine.

(On distingue plusieurs espèces de li-tchi, dont le fruit est plus ou moins savoureux : le plus estimé, celui dont on parle sans doute ici, est un arbre qui croît jusqu'à 15 à 18 pieds de hauteur. Ses baies, d'un beau rouge ponceau, d'une forme presque sphérique, contiennent sous une peau coriace une pulpe très-délicate, dont le goût peut être comparé à celui d'un excellent raisin muscat. Les Chinois, pour conserver ces fruits, les font sécher au four comme des pruneaux, et ainsi préparés, ils deviennent un objet de commerce. L'arbre du li-tchi a été introduit à l'Ile-de-France et aux Antilles ; il a prospéré partout.)

C'est dans les environs de Hing-Hoa que se trouvent les meilleurs ; il n'y en a point dans le nord de la Chine l'empereur en fait apporter jusqu'à Péking. Voici le moyen que l'on prend pour les conserver frais jusqu'à la ville capitale : lorsque l'arbre est en sève, on lie à une de ses branches une jointée de fumier, dans lequel le rameau pousse des racines ; on le coupe ensuite, et on le plante dans une caisse remplie de terre ; il se couvre de fleurs et de fruits. Quand le li-tchi est près de mûrir, on l'envoie en poste à Péking ; on mesure si bien la distance et le temps, que l'arbre chargé de ses fruits arrive au palais de l'empereur au moment même où ces fruits sont parvenus à une parfaite maturité.

« J'ai vu, dans le Fokien, un de ces arbres singuliers qui produisent la cire (L'arbre de cire a le port du myrte, sa hauteur est celle de nos petits cerisiers ; les baies de cet arbuste aquatique sont de la grosseur d'un grain de coriandre, et d'un gris cendré ; elles contiennent des noyaux recouverts d'une espèce de résine, qui a quelques rapports avec la cire. On retire de ces baies, en les faisant bouillir dans de l'eau, une sorte de cire verte qui surnage, et dont on peut faire des bougies. Une livre de grains produit deux onces de cire. On parvient ensuite à blanchir un peu ce résidu, qui a une odeur douce et aromatique, cependant, quelque soin que l'on puisse prendre, sa blancheur n'égale jamais celle de notre cire ordinaire. Ce sont sans doute des fruits de cet arbrisseau que les sauvages des îles Gambier, au rapport de nos

Missionnaires, appellent rama, et qu'ils brûlent pour s'éclairer, après les avoir enfilés à un petit bâton (Annales, n ° XLVIII). L'arbre de cire est assez commun à la Louisiane et dans les Carolines. On l'a transporté en Angleterre et en France, dans les jardins botaniques ; mais on ignorait jusqu'ici qu'il existât aussi en Chine.)

Quelqu'un a dit que les feuilles de cet arbre étaient rouges ; il paraît que cela n'est pas exact : celles que j'ai vues ne prennent cette couleur qu'en automne ; peut-être en est-il autrement dans d'autres provinces. On m'a assuré que dans certains endroits de la Chine on trouve de petits insectes qui déposent de la cire sur un arbre d'une espèce particulière ; quant à moi, je n'ai rien vu de semblable. (Cet arbre, qu'on nomme en Chine pe-la-cho, y est très-rare ; sur ses feuilles s'attachent, dit-on, de petits vers, qui y laissent des rayons de cire bien plus petits que ceux des abeilles ; cette cire est très-dure, très-luisante, mais écailleuse, et coûte beaucoup plus cher que la cire des abeilles. Suivant une lettre du Père d'Incarville, qui était Missionnaire en Chine, on retire la cire blanche des vers mêmes. « On trouve, dit-il, dans une province de cet empire, de petits vers qui se nourrissent sur un arbre : on les ramasse, on les fait bouillir dans l'eau, et ils rendent une espèce de graisse qui, étant figée, est la cire blanche de la Chine. » )

Le Fokien et la partie maritime des provinces voisines m'ont paru bien désagréables en hiver et dans le printemps ; depuis le mois de décembre jusqu'à la fin de mai, je n'ai pas joui de quinze jours absolument beaux : ce n'est presque toujours qu'un froid humide, chargé de brouillards ; il tombe souvent de la pluie. En général, il fait plus froid en Chine qu'en Europe, par le même degré de latitude. Fougan n'est qu'au 27 ° ou au 28 ° degré ; il y gèle cependant, et il y neige jusqu'au bord de la mer. Dans le Che-Kiang et dans le Kiang-Nan ( 33 degrés ), les canaux de communication se glacent, la navigation est quelquefois interrompue un mois entier. A Péking ( 39 de-grés 56 minutes ), il gèle pendant près de cinq mois sans interruption.

« Les Foquinois sont, dit-on, fiers, intrépides, commerçants, pêcheurs et marins ; ils sont répandus dans toutes les îles et sur toutes les côtes de l'Asie où les Chinois ont pu pénétrer. Près de la mer, ils n'ont guère d'autre nourriture que le poisson et le riz rouge. On prétend que les pêcheurs de cette province usent d'un singulier expédient pour se procurer des coquillages gros et gras : ils tracent des sillons sur le rivage, probablement dans les basses marées, et y sèment (si toutefois l'expression est admissible) tous les petits poissons à coquilles qu'ils ont pu ramasser. La marée montante donne assez d'eau à ces animaux pour ne pas mourir. Quelques mois après, les pêcheurs reviennent, et retrouvent dans le sable ces poissons assez gros pour être mangés. Je ne garantis pas la certitude du fait ; je ne suis point témoin oculaire, ni celui qui me l'a rapporté non plus.

« Dans la partie nord-est de cette province, il y a un bon nombre de chrétiens ; en quelques endroits, on professe même publiquement le Christianisme. Quand nous fûmes arrivés, nous voulions rester enfermés dans l'enceinte de notre domicile ; mais Monseigneur nous dit que cela n'était pas nécessaire. Nous sortions donc plusieurs ensemble ; tous ceux que nous rencontrions nous saluaient, les païens comme les chrétiens ; il est bien à croire cependant qu'ils nous reconnaissaient pour Européens. Les personnes du sexe sont très-pieuses, toutes sont fort attachées à notre sainte Religion et aux Missionnaires. Il y a quelque temps qu'un de ces chrétiens commit une faute grave, et ses propres parents en conçurent un tel chagrin qu'ils résolurent de le tuer ; heureusement ils allèrent prendre conseil de Mgr. l'Evêque, qui les en détourna, comme vous le pensez bien.

« Le nombre des vierges qui se consacrent à Dieu est considérable. Il y a parmi elles de vraies religieuses du tiers-ordre de St-Dominique. Quand elles ont atteint l'âge de trente ou quarante ans, on leur donne le voile ; mais elles ne portent l'habit religieux que le jour de leur profession et celui de leur sépulture. Le reste de leur vie elles ont pour costume une robe bleue ou noire, d'une étoffe ordinaire, assez semblable à celle des Prêtres missionnaires ; elles

n'ont aucun ornement de tête, c'est par là qu'on les distingue des personnes de leur sexe qui n'ont pas renoncé au monde. Leur règle est austère : elles doivent se lever à minuit, elles font de fréquentes prières et jeûnent plusieurs fois la semaine. Ces religieuses ne sont point cloîtrées, elles restent dans le sein de leurs familles ; elles ont cependant des prieures et des sous-prieures. Elles vivent du travail de leurs mains. Quelquefois leurs parents leur assignent une dot ; en cela, ils font violence aux lois chinoises, qui ne permettent pas de doter les filles. Les parents peuvent bien les vendre comme de vils animaux (la législation condamne ces horreurs, mais le gouvernement les tolère), ils peuvent même les faire mourir ; mais ils ne peuvent point les doter. Les garçons seuls héritent. S'il n'y a que des filles, le bien passe de plein droit au plus proche parent en ligne masculine, à moins que le père de famille n'ait adopté un enfant mâle, n'importe à quel degré de parenté il soit. Un préjugé barbare fait considérer le sexe comme une espèce dégénérée, inférieure à l'homme. C'est surtout dans la classe supérieure de la société que l'on aperçoit mieux cet état de servitude et d'humiliation. Il n'y a que la Religion chrétienne qui, en Chine comme dans le reste de l'Asie, adoucisse le sort des femmes, et leur donne une plus grande liberté. On peut dire que le Christianisme leur a rendu, en quelque sorte, l'état civil. La différence entre les chrétiennes et les païennes est si sensible, que les Chinois appellent la Religion chrétienne la Religion des femmes.

« Il y a quelque temps, un infidèle foquinois voulut forcer une de ses filles, qui était chrétienne, à épouser un gentil. Cette généreuse vierge, ne voyant aucun autre moyen d'éviter cette union abhorrée, s'enfuit de la maison paternelle. Pour donner le change à son père, elle laissa quelques-uns de ses vêtements au bord d'un fleuve, et se réfugia auprès d'une religieuse dominicaine. On crut qu'elle s'était noyée. Quelques années après, le père de cette fille tomba dangereusement malade ; celle-ci, l'ayant appris, courut aussitôt auprès de lui, pour tâcher de le convertir. Cet homme, qui croyait sa fille morte depuis long-temps, fut agréablement surpris de la revoir : elle lui raconta son histoire, et travailla si efficacement à sa conversion, qu'il demanda et reçut enfin le baptême. Après cet acte de piété filiale, cette sainte fille se réfugia dans son asile, auprès de sa bienfaitrice.

« Il est arrivé dans cette province un autre fait, qui prouve bien que la grâce d'élection est un pur effet de la miséricorde divine. Un infidèle marié, avec dispense, à une femme chrétienne, avait promis que tous les enfants qui naîtraient de ce mariage seraient élevés dans la Religion chrétienne, comme il est formellement prescrit par les décrets de la Propagande. Cet homme eut une nombreuse famille ; il permit que tous ses enfants fussent baptisés, à l'exception d'un seul, qu'il voulut absolument élever dans le paganisme : la raison qu'il en donnait était, qu'il fallait bien que quelqu'un prît soin de son âme après sa mort. « En effet, qui m'offrira des sacrifices, disait-il, qui me donnera à manger, qui m'habillera, quand je ne serai plus de ce monde ? Cependant cet homme tomba malade de la maladie dont il mourut. Il ne paraît pas que ses enfants aient beaucoup travaillé à sa conversion ; probablement ils désespéraient d'y réussir. Le seul de ses fils qui était païen tenta de le convertir, et il en vint à bout : Mon père, lui dit-il, je suis docteur lettré, j'ai beaucoup lu ; je connais bien des religions, et la nôtre surtout ; j'ai reconnu qu'il n'y a de vrai que la Religion chrétienne. Je vous conseille donc de l'embrasser, si vous voulez être heureux après votre mort. Mon conseil n'est pas intéressé, puisque je professe la même religion que vous. » Le mourant fut persuadé par ce discours, il reçut le baptême et mourut chrétien. Le fils, au contraire, qui avait travaillé à sa conversion, resta dans l'infidélité : *Unus assumetur ; et alter relinquetur* (« L'un sera pris, et l'autre laissé, » ( Luc. xvii, 34. ).

« La mission du Fokien est confiée aux révérends Pères dominicains de Manille. Le Vicaire apostolique, le Père Vicaire provincial, tous les Missionnaires et les Prêtres ' chinois, élèves du séminaire du Fokien, sont Dominicains.

« Le 3 avril j'allai voir le séminaire, d'après l'invitation du révérend Père Vicaire, qui en est le Supérieur. Il est placé dans un site charmant, sur le penchant d'une colline, en face

d'une agréable vallée ; au bas coule la rivière de Fougan, qui forme le port où nous débarquâmes. Il y a une chapelle intérieure, où l'on conserve le Saint-Sacrement ; un peu plus au-dessous, on a construit une église assez vaste. C'est là que se rendent les fidèles pour assister à l'Office divin : c'est la merveille de la mission du Fokien ; les chrétiens l'appellent la petite Rome. Nous célébrâmes les offices de la Semaine-Sainte avec autant de solennité qu'il nous fut possible. Il nous fallait une petite statue de la Ste. Vierge pour orner l'autel ; elle était dans une chapelle distante de deux lieues. Quatre docteurs, en grand uniforme, allèrent la prendre en procession, accompagnés d'une foule de chrétiens qui portaient des cierges. Ils traversèrent un village dont les habitants sont presque tous païens et grands ennemis des chrétiens. Pour cette fois, ils n'osèrent rien dire ; ils n'auraient pas été les plus forts. Il y a telle ville, en France, où une semblable cérémonie aurait peut-être donné lieu à bien des sacrilèges. Le jour de Pâques, les fidèles voulurent une Messe solennelle ; il fallut consentir à leurs désirs. La difficulté était de trouver des chantres qui sussent lire et qui connussent le chant : il s'en présenta deux qui se souvenaient d'avoir chanté autrefois une Messe de Beatâ. Il fut donc décidé que je dirais la Messe de Pâques, pendant que le chœur chanterait la Messe de la Sainte Vierge. Le lendemain on commença une neuvaine en l'honneur de saint Vincent-Ferrier. Il y eut sermon tous les jours (le Prédicateur était un élève du séminaire), et de plus musique à grand orchestre ; on aurait bien voulu que j'y assistasse : heureusement je fus incommodé, ce qui me procura un honnête prétexte pour m'en dispenser. Le moindre défaut de la musique chinoise est une fatigante monotonie. Les Chinois ont des instruments grossiers, et quelques-uns donnent un son si rauque, si bruyant, qu'ils pourraient, au besoin, figurer dans un véritable charivari. Plusieurs chrétiens nous prièrent de les honorer de notre présence. Le révérend Père Vicaire voulut bien les satisfaire. Ils paraissaient étonnés de la grandeur des nez européens et de la couleur de mes yeux ; ils croyaient que j'étais aveugle. En effet, je crois que l'on pourrait parcourir toute la Chine et une bonne partie de l'Asie, sans qu'il fût possible de trouver un homme qui eût les yeux bleus. Le Père dominicain avait la barbe blonde ; les Chinois étaient persuadés qu'il avait au moins soixante ans. « Il a, disaient-ils, la barbe entièrement blanche. » Vers la fin de nos visites, nous fûmes conduits chez un chrétien que l'on disait riche, et qui paraissait jouir d'une certaine considération. La dame voulut nous voir ; elle fit d'abord appeler son beau-père, et exigea de lui qu'il ferait évacuer la salle, à la réserve des ecclésiastiques. Quand elle fut à la porte, elle s'aperçut qu'il y avait parmi nous un Prêtre chinois, son propre parent ; elle envoya encore un message à son beau-père, pour le prier de le congédier. Après ce coup d'état, elle daigna nous honorer de sa présence : elle parut en grand costume ; elle portait une espèce de dalmatique, et par-dessus encore une pièce d'étoffe qui ressemblait à un pallium ; elle était soutenue par deux dames d'honneur, de crainte de quelque chute ; elle n'avait cependant que quatre pas à faire, et le pavé était fort uni. Elle vint droit à moi, me salua et se retira à l'instant même. Par hasard, un petit chien européen qui était au séminaire nous avait suivis ; elle voulut le voir sans être vue : on eut la complaisance de faire passer et repasser le chien devant la porte du cabinet. Elle aurait bien voulu avoir le joli épagneul mais le propriétaire ne fut pas d'avis de le lui donner ; c'est par là que fut terminée cette singulière visite. Je fus un peu scandalisé d'une pareille scène. Cette dame était cependant humble et fort pieuse ; mais en dame de qualité, elle voulut user de tous les privilèges que lui donnait sa condition or ces grands privilèges consistent à n'être vue de personne, et à ne savoir pas marcher.

« Le 12, on nous annonça qu'il fallait se préparer au départ pour le Kiang-Nan. Quand je voulus faire mes malles et compter mon argent, je me trouvai avoir juste deux cent soixante francs d'argent monnayé ; tout le reste ne passait pas. Avec cette modique somme, il me fallait entreprendre un voyage de sept à huit cents lieues. Je renvoyai mon courrier à Macao, pour changer les pièces qui n'avaient pas cours et m'en apporter de nouvelles. Depuis ce temps-là, je n'ai revu ni courrier ni argent (Je dois faire ici une observation nécessaire.

Dans le nord de la Chine on ne reçoit point les piastres ; dans certains endroits on ne les prend point au poids, même à vingt pour cent de perte. La forme, les figures, les fleurs, etc., de cette monnaie étonnent les Tartares et les Chinois du nord ; ils craignent qu'il n'y ait quelque supercherie cachée sous de si belles apparences ; de là il arrive souvent qu'au lieu de cent piastres que l'on est censé avoir reçues, on n'en reçoit réellement que quatre-vingts, et quelquefois moins encore. Il est un moyen fort simple d'éviter cet inconvénient, c'est de changer les piastres en petits lingots d'argent de forme ronde ou hémisphérique, avec un petit bouton au milieu. Les Chinois les appellent ventricule de brebis : les meilleurs au change sont ceux qui valent de cinq à sept piastres : ils ont cours dans toute la Chine, au lieu que les lingots de forme différente, ou qui sont marqués au coin de certaines provinces, ne passent pas partout, et l'on perd au change. Cette permutation de monnaies se fait facilement et sans perte à Canton.)

« Le 23, nous allâmes à bord de la barque qui devait nous conduire à Nanking, et nous levâmes l'ancre le 27. Notre navigation fut plus agréable que la précédente ; cependant nous eûmes souvent des brouillards si épais, qu'on ne distinguait rien à deux ou trois encâblures de distance. Les barques qui marchaient de conserve se hélèrent à l'aide d'un bambou, pour qu'on ne s'écartât pas trop, et qu'on ne tombât point au pouvoir des pirates. On était quelquefois obligé de jeter l'ancre, crainte d'aller se briser contre des rochers que l'on n'aurait point aperçus à temps dans l'obscurité. Depuis le mois de février jusqu'au mois de mai inclusivement, ces mers sont souvent couvertes d'une brume épaisse ; mais, lorsqu'elle se dissipe, l'air devient très-pur, et l'on distingue fort bien les objets à une grande distance : c'est l'observation de la Peyrouse. Il me semble que j'ai observé quelque chose de semblable.

« Le 6 mai, un peu avant le lever du soleil, nous fumes jetés sur un banc de sable. Heureusement le vent était faible, et les pirates n'étaient pas là pour s'apercevoir de notre embarras. Nous parvînmes enfin à sortir de ce mauvais pas ; on sonda, on ne découvrit aucune voie d'eau.

« Le 10 et le 11, nous fûmes vus et probablement reconnus comme Européens par trois individus qui vinrent à bord. L'un d'eux, pour nous voir plus à son aise, ouvrit la porte de la cabane dans laquelle un de mes confrères s'était caché. Celui-ci fut un peu offensé de cette curiosité intempestive ; mais notre subrécargue, homme intrépide, nous assura qu'il n'y avait rien à craindre. Comme nous continuâmes notre route, ils n'eurent point le temps d'exécuter leur mauvais dessein, s'il est vrai toutefois qu'ils en aient eu de mauvais.

« Le 12, nous arrivâmes au port d'Hiapou, dans la partie septentrionale de la province de Che-Kiang ; c'est en cet endroit que l'on trouve des sommes chinoises qui vont au Japon. Il paraît que ces barques partent en juin ; elles profitent de la mousson de sud-est pour aller, elles reviennent en Chine au changement de mousson. Peu après nous descendîmes à terre ; nous louâmes un bateau qui nous transporta à Chang-Nan-Fou, une des villes les plus méridionales du Kiang-Nan. Le patron de notre barque nous reconnut ; notre étrange figure, notre silence affecté, le soin que nous prenions de nous cacher, lui firent naître des soupçons. Quand nous fûmes près de la ville, il ne voulut plus ramer : « Vous avez introduit dans ma barque, disait-il au docteur Foquinois qui nous accompagnait, des Anglais marchands d'opium ; votre imprudence me fera prendre. » Le docteur soutenait le contraire, mais le patron persistait à croire que nous étions des contrebandiers européens. On lui fit glisser dans la main quelques centaines de sapèques (Monnaie chinoise de la valeur d'un demi-centime environ), moyennant quoi nous ne fûmes plus ni anglais, ni marchands d'opium. Nous descendîmes, en plein jour, dans la maison d'un pharmacien chrétien ; nous étions trois : un jeune Missionnaire portugais, un jeune Prêtre chinois qui avaient été ordonnés au Fokien, et moi. Comme mes yeux sont d'une couleur inconnue dans ces pays, je les couvris d'un bandeau de gaze noire, qui me masquait, en partie les sourcils et le nez : les voyageurs s'en servent pour préserver leurs yeux de la poussière. Les yeux bleus, les grands nez, les cheveux

blonds, les visages ovales, le teint fortement coloré, sont suspects en Chine. Un Missionnaire qui aurait la tête grosse et ronde, le visage aplati, des sourcils peu fourrés et peu saillants, de petits yeux noirs, durs et plats, pourrait voyager sûrement, surtout s'il parle passablement la langue mandarine. Cependant, comme la forme physique et les traits du visage ne donnent point la vocation, il vaut mieux consulter l'Esprit-Saint et avoir égard aux qualités morales du Missionnaire, que de s'en tenir à un pareil signalement. Il faut s'abandonner à la Providence, sans toutefois négliger les règles de la prudence. Le bon Dieu sait aussi, quand il le veut, jeter un bandeau sur les yeux des infidèles, afin qu'ayant des yeux, ils ne voient pas. Il peut même arriver que l'on soit reconnu, sans qu'il en résulte des suites fâcheuses, surtout si l'on a de l'argent pour fermer la bouche au délateur.

« A minuit, nous rentrâmes dans le canal, et le 15, à cinq heures du matin, nous arrivâmes à une ferme où il y avait une chapelle. Les chrétiens nous prièrent de rester pour célébrer la Messe le jour de l'Ascension, qui était le lendemain. Mes deux confrères voulurent continuer leur route ; je restai pour satisfaire aux vœux des chrétiens. Un catéchiste chinois observa que j'étais habillé trop simplement ; je l'étais mieux cependant qu'à Siam. Excellence, me dit-il (on donne ce titre aux Evêques portugais), vous ne pouvez pas célébrer la Messe avec une telle robe, les chrétiens en seraient scandalisés. Que faire ? je n'en ai pas d'autre. --Il faut en acheter. On vous fera crédit. --Plus tard.--Je n'ai pas d'argent.

« Et quand pourrai-je restituer ? Je crois que je ne le pourrai jamais ; je réserve le peu d'argent qui me reste encore, pour des besoins plus pressants. J'aime mieux être mal habillé que de mourir de faim. » On n'agréa pas mes excuses ; le catéchiste du lieu me prêta ses habits de cérémonie. Le Célébrant, ceux qui servent à l'autel, et tous les hommes qui assistent à l'Office divin, sont toujours couverts, même pendant l'élévation et la communion ; les personnes du sexe, jamais c'est-à-dire, que dans ces parages on fait tout le contraire de ce que saint Paul prescrit. Au Chang-Si, les femmes sont voilées lorsqu'elles vont à confesse, ou lorsqu'elles reçoivent la communion. Il me paraît que dans le commencement on a eu trop d'égard pour les coutumes chinoises. On est parvenu à détruire de plus grands préjugés ; on aurait pu et l'on peut encore détruire celui-ci. Au Chang-Si, je célébrais découvert, ceux qui servaient à l'autel étaient aussi découverts ; personne n'y faisait attention.

« Avant de partir, les chrétiens voulurent me donner un repas de cérémonie. On plaça sur la table deux flambeaux surmontés de deux chandelles de suif de couleur rouge (on eut la précaution de ne pas les allumer, c'était midi) ; on décora la table et les fauteuils d'une étoffe de soie rouge et damassée, on mit le couvert à l'européenne. Dans les repas de parade, quelques mandarins se servent de cuillères et de fourchettes : hors de ces cas, ils mangent avec de petits bâtons. La première place est, comme chez nous au milieu ; on observe seulement que les veines du bois soient en face du premier convive. Toutes les fois que l'on apportait un plat, on l'élevait, et l'on faisait la génuflexion devant moi ; je ne sais si c'était un privilège spécial ou une coutume générale en Chine. On commence par servir les fruits, ensuite la viande accompagnée de quelques mauvaises herbes : tout cela se mange sans pain et sans riz ; mais on boit du vin. A la fin du repas, on sert le riz. Après qu'on a desservi, on fume et l'on boit le thé ; quelque temps après, on apporte des fruits ou des confitures ; mais il faut être bien opulent pour avoir une table si splendidement servie. Les Chinois déjeunent ordinairement à neuf heures, et dînent à cinq ou six heures ; à midi, ils mangent des fruits et des douceurs, quand ils en ont : c'est là le régime des gens riches. Quant aux pauvres, ils mangent aussi deux fois le jour ; mais leurs repas, comme on le pense bien, sont mal réglés, et l'on peut dire d'eux qu'ils dînent fort tard et fort mal. J'ometts bien d'autres particularités qui n'ont point échappé à la perspicacité des Jésuites leurs relations sont complètes. Je n'oserais pas néanmoins assurer que les mêmes usages soient rigoureusement observés partout. Les Chinois, il est vrai, sont graves, uniformes et constants, cérémonieux et esclaves de l'étiquette ; ils n'ont pas l'imagination ardente et mobile des Français. Il y a cependant de

légères nuances qui distinguent les temps et les lieux : un Chinois d'aujourd'hui, par exemple, n'est pas habillé comme l'étaient ses ancêtres il y a trois siècles. De même, les Foquinois sont plus simples dans leurs vêtements et plus ronds dans leurs manières que les Nankinois ; ceux-ci ont plus d'urbanité et déploient un plus grand luxe, peut-être parce qu'ils sont plus riches. L'écriture et le génie de la langue sont les mêmes dans tout l'empire ; mais la prononciation et le ton diffèrent sensiblement selon les provinces. Le Tcly-Ly et le Chang-Si sont deux provinces limitrophes ; cependant les habitants ne s'entendent pas toujours, quoiqu'ils parlent la même langue. Le dialecte du Fokien, et même celui de Canton, sont ceux qui diffèrent le plus de tous les autres personne n'entend les Foquinois, à moins d'avoir vécu avec eux. « La partie est du Kiang-Nan, que les Européens appellent Nanking, est riche : elle abonde en riz, en légumes et en fruits. Cette province renferme de vastes plaines, qui sont coupées, dans tous les sens, par une infinité de canaux. Ces canaux sont toujours chargés de petits bateaux. Comme les chemins sont mauvais, et souvent fangeux, on voyage de préférence par eau. C'est le Kiang et le fleuve Jaune qui les alimentent. Les chrétiens sont nombreux dans le Kiang-Nan ; ils sont pieux, mais timides ; la majeure partie est dans la campagne. Les pêcheurs sont fervents chrétiens, ceux qui travaillent la terre le sont moins ; les riches et ceux qui habitent les villes sont les plus tièdes. On m'a dit qu'en général tous cependant, tant les hommes que les personnes du sexe, satisfont au devoir pascal. Les chapelles sont belles, quelquefois élégamment décorées : on y rencontre d'assez bonnes peintures ; mais les peintres chinois, qui ne trouvent rien de mieux que les coutumes de l'empire du milieu, représentent saint Michel en uniforme de mandarin militaire, sainte Agnès et sainte Catherine en costume de dame chinoise : ils ne peignent cependant que d'après des gravures européennes. Auprès de ces chapelles, il y a souvent une communauté de vierges sous la direction d'une supérieure ; mais elles ne font point de vœux : il y en a d'autres qui conservent la virginité dans le sein de leurs familles. Je dois observer, à l'honneur des Chinois, qu'ils font aussi grand cas, dans certaines occasions, de la continence parfaite que du mariage.

En Chine, on fiance souvent les enfants dans un âge peu avancé, et quelquefois dès leur naissance. La volonté des futurs époux est rarement consultée. Ces fiançailles sont difficiles à rompre, surtout à la réquisition des personnes du sexe. L'autorité civile force, bon gré malgré, les jeunes filles à contracter mariage avec ceux auxquels leurs parents les ont promises. Comme il s'écoule bien des années depuis le premier engagement jusqu'au mariage, il arrive parfois que le garçon meurt. Si la jeune fiancée déclare alors qu'elle s'en tient au premier engagement, et qu'elle n'en contractera pas d'autre, elle a droit, en faisant cette déclaration devant l'autorité compétente, à percevoir une certaine somme d'argent, qui est fixée par les lois. La jeune vierge peut employer cet argent à son usage, ou à faire élever un monument qui soit un témoignage perpétuel de sa résolution : c'est une espèce de mariage avec l'ombre du défunt. Dans le Kiang-Nan, on trouve fréquemment de ces monuments le long des grands canaux, des chemins publics, et quelquefois devant la porte des maisons. On choisit toujours les lieux les plus apparents, ou les plus fréquentés. Ces monuments ont la forme d'une porte cochère ils consistent en deux grandes pierres placées verticalement à une certaine distance l'une de l'autre, sur lesquelles on en renverse horizontalement une troisième ; on grave sur celle-ci le nom de la personne en l'honneur de laquelle le monument a été élevé. Toutes ces pierres sont plus ou moins sculptées, mais celle qui est placée en travers est surchargée d'ornements.

« Dans le Fokien, le Kiang-Nan, le Chang-Si, et probablement dans toutes les provinces de la Chine, on a grand soin de faire administrer les malades. Pendant mon séjour à Nanking, j'en ai vu que l'on apportait dans de petits bateaux d'une distance de trente et même de quarante lieues, pour qu'ils reçussent le saint Viatique et l'Extrême-Onction : aussi plus d'une fois l'onction sainte fait des miracles. Quelle différence entre la foi vive de ces bons néophytes et la cruelle compassion de certains Français pour leurs parents malades ! leur foi

chancelanté les fait reculer avec horreur à la seule idée de recevoir dans leurs maisons leur Sauveur et leur Dieu. C'est le plus sûr moyen qu'ait trouvé le démon pour faire périr dans le crime ces vieux pécheurs qui s'étaient promis de se reconnaître à la mort, ou plutôt c'est le dernier trait de la justice divine contre ces téméraires présomptueux. : « C'était le temps des maladies périodiques qui affligent cette province. Il meurt plus de femmes que d'hommes ; sur sept à huit administrations que j'ai faites, il n'y avait qu'un homme cela vient probablement du genre de travail auquel les femmes de la campagne sont occupées pendant cette saison. Les hommes sèment et plantent le riz ; c'est aux personnes du sexe à le cultiver et à le sarcler. Les exhalaisons des rizières toujours submergées d'eau croupissante, l'ardeur d'un soleil brûlant, la délicatesse de leur sexe, tout contribue à rendre la mortalité plus grande parmi les femmes que parmi les hommes.

« Le 1er juin, je reçus la visite d'un Prêtre ; il venait pour me prier, au nom d'une dame chinoise, de ressusciter la fille de celle-ci, morte depuis deux mois, ou du moins de prier pour le repos de son âme. Je répondis que je promettais bien de prier pour la défunte, mais que je ne pouvais point promettre de la ressusciter. Dieu seul fait les miracles ; les hommes, quelque saints qu'ils soient, ne sont que ses instruments.

« Le 26, Joseph arriva du Kiang-Nan ; il avait vu à Péking le seul Coréen chrétien qui se trouvât à la suite de l'ambassadeur ; il lui remit ma lettre, qui apprenait aux Coréens qu'ils avaient des Missionnaires, un Evêque, et que j'étais déjà en route pour aller à eux. Ce chrétien fut frappé d'une nouvelle si peu attendue, il dit quelques mots qui montraient sa satisfaction particulière ; mais, dans le fond, il témoigna moins de contentement que de surprise. Il ajouta, en terminant la conférence, que, pour lui, il favoriserait mon entrée ; mais qu'étant seul, il ne pouvait rien promettre avant d'avoir pris conseil de ses compatriotes. Il partit quelque temps après.

« Mgr. de Nanking voulut que Joseph accompagnât le Père Pacifique en Tartarie. « Tu connaîtras, lui dit-il, le chemin ; tu prendras des arrangements avec les chrétiens du Leao-Tong, afin que l'Evêque de Capse puisse loger chez eux en sûreté jusqu'à son entrée en Corée. Ensuite tu iras le prendre au Fokien ; et tu le conduiras, par le même chemin, jusqu'au lieu destiné. » « Le Père Pacifique et Joseph s'acheminèrent donc, après Pâques, vers la Tartarie. Quand ils furent arrivés à la grande muraille, ils n'osèrent point passer par la porte ; ce pas est, en effet, difficile à franchir : ils escaladèrent le mur par une des brèches que le temps a faites. Celles qui sont le plus près de la porte sont gardées par des patrouilles, qui font la ronde à certaines heures du jour : ils furent assez heureux pour ne pas rencontrer la garde. Mais ce n'était pas tout que d'entrer soi-même, il fallait encore faire entrer les malles ; elles contenaient plusieurs objets de religion, qui auraient pu grandement compromettre les porteurs. Ils engagèrent trois femmes chrétiennes à monter sur un chariot avec les effets, et à tenter le périlleux passage : ils étaient convenus d'avance du lieu où ils devaient se rencontrer. La tentative réussit heureusement. Arrivés en Tartarie, le Père Pacifique devait commencer la mission dans le Leao-Tong, et Joseph me chercher un asile parmi les chrétiens. Les premiers auxquels il s'adressa parurent désirer de me recevoir ; ils dirent quelques paroles flatteuses à ce jeune homme celui-ci prit ces compliments pour des témoignages sincères de dévouement. Sur cela, il vint en toute hâte à Nanking. Chemin faisant, il rencontra un Chinois qui allait à Macao. Il pensa qu'il devait profiter d'une si belle occasion, pour mettre M. Umpières au courant de nos affaires. Il dit tout ce qu'il crut vrai ; ce sont ses lettres qui induisirent bien des personnes en erreur. Ce n'est pas sa faute, il a été trompé le premier.

« Quand il arriva à Nanking, il était porteur de quelques lettres de l'Evêque de cette ville. Ce prélat donnait ordre à ses Missionnaires de me fournir toutes les choses dont j'aurais besoin, et de me procurer des courriers pour passer en Tartarie. On jugea nécessaire que j'en eusse trois ; j'en avais déjà deux. Joseph s'adressa à un homme d'une quarantaine d'années, qui savait parler latin ; il le harangua avec tant d'éloquence, et d'une manière si pathétique,

qu'il eut le malheur de le persuader. Ce troisième courrier s'appelait Jean ; le chef et le principal guide était un vieillard appelé Paulo.

« J'avais peu d'argent, et le peu que j'avais ne passait pas dans la province de Nanking ; je perdais vingt pour cent au change. Dans le Kiang-Nan, il n'y a guère que les piastres frappées au coin de Charles IV qui aient cours, encore faut-il qu'elles soient bien gravées. Les particuliers ne veulent point recevoir celles qui sont au coin de Ferdinand : « C'est, disent-ils, la figure d'une femme. Il a les cheveux courts, et partant nous n'en voulons pas. » Pour ne pas faire une si grande perte, je donnai une partie de ces piastres à un marchand chinois. Il s'obligea à nous rendre la même valeur en lingots, quand nous serions parvenus à Péking. Cet argent nous a été fidèlement rendu.

« Quand il fallut partir, on Tartarie par mer ou par terre. J'aurais désiré voyager par mer ; mais un Prêtre chinois, qui se mêlait de cette affaire, me dit qu'il n'avait aucune confiance aux matelots et au capitaine qui devaient me prendre à leur bord. Joseph, par une affection mal entendue, m'en détournait aussi : « Nous ferons naufrage, disait-il ; et quand l'Evêque sera noyé, c'en sera fait de la Corée. » Il fut donc résolu que nous irions par terre.

« Nous nous mîmes en marche le 20 juillet : c'était précisément au commencement des grandes chaleurs. Elles sont insupportables dans le Kiang-Nan pendant les mois de juillet et d'août ; il n'y a que les pauvres qui voyagent dans cette saison, on court risque quelquefois d'être asphyxié ; je doute qu'il fasse jamais plus chaud entre les tropiques. Dans les appartements où le soleil n'entre jamais, le bois des tables et des chaises est aussi chaud que si on l'avait approché du feu. Heureusement ces chaleurs ne durent pas ; après trois, quatre ou cinq jours, les orages surviennent ; les vents ou d'autres causes en diminuent l'intensité, mais elles reprennent bientôt après avec la même violence. Ces variations durent jusqu'en septembre exclusivement. Dans ces jours de crise, il m'a paru qu'il faisait aussi chaud à minuit qu'à midi à l'ombre : ce n'est que vers les deux ou trois heures après minuit que l'on commence à respirer. Les chrétiens, qui craignaient pour ma vie, me détournait de me mettre en route par un temps si chaud. Je ne pus consentir à leur désir plus tard, je n'aurais pas eu mon principal guide ; il devait aller à Macao, dans la huitième lune. Joseph réfutait ces objections à sa manière : « Quand on a passé plusieurs années sous le soleil de la ligne, et quand on est disposé à souffrir le martyre, on peut bien braver les chaleurs de la Chine. »

« Nous partimes donc le 20 juillet. Mes trois guides étaient tous d'une timidité et d'une incapacité à peine concevables ; j'ai bien souffert pendant tout le temps que j'ai été sous leur tutelle. J'ai cru plusieurs fois que j'expirerais en route de fatigue et de misère ; le bon Dieu ne l'a pas permis. Nous voyageâmes quelques jours en barque, sur les petits canaux qui aboutissent au Kiang.

« Le 26, nous rencontrâmes une douane. Les préposés dormaient, et ceux qu'ils avaient constitués à leur place ne nous dirent rien, ni nous non plus. Je regardai ce petit événement comme un bon augure pour le reste de mon voyage.

« Le 27, nous étions dans le canal Impérial : j'y avais déjà navigué, dans le Che-Kiang. Il paraît que ce canal commence dans le Fokien ; il est tracé dans de vastes plaines, traverse les provinces de Che Kiang, Kiang-Nan, Chang-Tong, Tchy-Ly, et se termine à la mer Jaune, à une légère distance de Péking ; il s'éloigne peu de la mer et par cela même il n'est pas aussi utile qu'il pourrait l'être. Il me semble qu'il a près de quatre-cents lieues en longueur ; peut-être en a-t-il davantage, en y comprenant ses sinuosités : il m'a paru que sa moyenne largeur était deux fois et demie plus grande que celle du canal du Languedoc. J'ignore quelle en est la profondeur ; il est alimenté par le Kiang, le fleuve Jaune et les autres rivières qu'il rencontre dans son cours. On peut distinguer ce canal en deux parties, qui sont l'ancien et le nouveau canal. L'ancien canal commence au Fokien, et finit à Nanking ; le nouveau s'étend depuis le fleuve Jaune jusqu'à la mer, près de Péking. Je ne sais qui a fait construire l'ancien canal (Ce canal fut creusé sous le règne de Chi-Tsong, premier empereur

de la vingtième dynastie dite Yuen, qui est la dynastie des Tartares occidentaux, lesquels s'emparèrent de la Chine vers l'an 1280. Get empereur mourut en 1295.) ; le nouveau a été creusé par les ordres de l'empereur Ku-Hu, de la dynastie Minh. C'est le premier empereur de Chine qui ait transporté le siège de son empire à Péking : il a voulu s'approcher de la grande muraille, pour être à même de réprimer plus facilement les irruptions des Tartares mandchoux. Jusqu'à son règne, Nanking avait été la capitale de l'empire. Ce n'est point l'utilité publique qui a fait creuser ces canaux mais seulement celle du gouvernement ; c'est-à-dire qu'on a voulu faciliter le transport, d'abord à Nanking, ensuite à Péking, du riz que certaines provinces fournissent à titre de tribut. Ce canal n'est pas, à mon avis, aussi magnifique que l'ont prétendu certains voyageurs ; il a un défaut essentiel, il suit le cours des rivières auxquelles il communique en certains endroits, et il est sujet de plus au flux et au reflux de la mer. Il n'a véritablement de remarquable que sa longueur ; sous tous les autres rapports, il est bien inférieur au canal du Languedoc.

« Le 28, nous entrâmes dans le Kiang : c'est sans contredit le plus grand et le plus magnifique fleuve de la Chine, dont il reçoit presque toutes les eaux ; il coule majestueusement dans de vastes provinces, enrichit les unes, et ruine les autres : c'est principalement la province du Hou-Qouang qui souffre le plus de ses inondations. Ce fleuve peut avoir sept à huit cents lieues de cours ; j'en juge du moins par approximation ; il prend sa source dans la Tartarie occidentale, probablement dans le Thibet ou dans ses appendices (C'est, dans le fait, dans le Thibet qu'il prend sa source.) ; il entre en Chine par le Su-Tchuen, de là il remonte un peu au nord-est, traverse la province du Hou-Qouang qu'il divise en deux, le Hou-Pé et le Ho-Nan, descend ensuite à l'est, entre dans le Kiang-Si, traverse la plus grande partie du Kiang-Nan, et va décharger ses eaux dans la mer de Chine, dans la partie la plus orientale de cet empire. Il paraît que du centre de la Chine jusqu'à la mer, sa moyenne largeur est de trois lieues à trois lieues et demie. Nous naviguâmes trois jours sur ce fleuve ; jamais je n'ai pu voir les deux rives à la fois je pense qu'en cet endroit-là il pouvait avoir cinq lieues de large. Ce fleuve, ainsi que le Gange et d'autres rivières d'Asie, prend différents noms dans son cours : dans le Su-Tchuen, on l'appelle différemment ; il ne prend le nom de Kiang que lorsque ses eaux couvrent une vaste étendue de terrain. Je dois observer, en passant, que le mot Kiang n'est pas un nom propre c'est un nom commun qui signifie fleuve par excellence, ou plutôt grand réservoir d'eau : c'est comme le Mée-Nam des Siamois et le Mée des Cambogiens, c'est-à-dire la mère des eaux. Les Chinois donnent le nom de Kiang à plusieurs fleuves ; les principaux sont celui-ci et le fleuve qui sépare la Tartarie chinoise de la Corée : c'est ce dernier que les Missionnaires doivent traverser sur la glace, pour entrer dans ce royaume. « Le 29, nous passâmes près de Nanking, mais nous n'y entrâmes pas ; notre curiosité n'y perdit rien. Nanking, Péking et toutes les autres villes de la Chine ne possèdent aucun monument qui mérite l'attention d'un voyageur. Nanking est une ville d'une vaste enceinte, mais mal peuplée depuis que l'empereur Ku-Hu (dynastie Ming) a transféré le siège de l'empire à Péking.

(La population de Nanking peut aujourd'hui néanmoins encore être, sans exagération, évaluée à 500 mille âmes. Cette ville, plus vaste que Péking, est d'une étendue immense ; mais plus d'un tiers de son enceinte n'offre que des ruines, des jardins et même des terres labourées. Le plus remarquable bâtiment qu'on y trouve est la fameuse tour si souvent décrite : c'est un édifice isolé octogone de 40 pieds de diamètre à sa base, et de 200 de hauteur ; elle à neuf étages séparés par des toits aussi octogones, aux angles desquels pendent des sonnettes en cuivre. Au sommet s'élève un mât haut de 30 pieds, environné d'un cercle de fer en spirale et couronné par une sorte de pomme de pin en cuivre doré ; l'intérieur de la tour est revêtu de briques et d'une espèce de faïence vernissée bleue, verte et jaune ; les tuiles de chaque toit sont de ces couleurs et vernies aussi.)

On dit qu'elle forme un carré parfait ; toutes ses rues sont tirées au cordeau et coupées mutuellement à angles droits. Un de mes courriers me parla avec tant d'emphase de son étendue et de sa magnificence, qu'on eût dit faisait la description de Ninive ou de l'ancienne Babylone ; mais les orientaux sont sujets aux hyperboles. Pour trouver la vérité dans leurs rapports, il faut réunir la somme des faits et des circonstances, diviser par dix, et prendre le quotient.

« Le 31, nous descendîmes à terre. Paulo, mon premier courrier, voulait s'en retourner ; il avait observé que je montais trop souvent sur le pont de notre barque. « Les rameurs des barques voisines et les gens de la campagne auront pu le voir, disait-il, et le reconnaître pour un Européen ; ce qui nous suscitera de mauvaises affaires. Pour moi, je ne suis point d'humeur à m'exposer à un danger évident, par l'imprudence des autres. » Joseph lui fit un petit discours, il lui promit que je serais plus réservé à l'avenir ; enfin, il fit si bien que le vieillard resta. Quand cette bourrasque fut apaisée, on délibéra sur la manière de voyager tout le monde convenait qu'il fallait économiser ; la traite était longue et nous avions bien peu d'argent. Joseph pensait qu'il fallait aller à pied et en train de mendiant. Je réclamai contre ce projet : « Il m'est impossible, leur dis-je, de faire cinq cents lieues à pied par un temps si chaud, surtout si nous devons faire dix à douze lieues par jour, selon notre premier plan. » Jean déclara qu'il avait des vertiges, que de plus il était menacé d'apoplexie : par conséquent il lui fallait une monture. La conclusion fut, que nous ferions notre route comme nous pourrions. Paulo, comme premier courrier, se chargea d'organiser la caravane. On m'apprit cependant à boire, à manger, à tousser, à me moucher, à marcher, à m'asseoir, etc., à la chinoise ; car les Chinois ne font rien comme nous. Peu après Paulo nous amena deux brouettes, l'une pour porter nos effets, l'autre pour traîner un ou deux voyageurs. Je montai sur ma brouette avec un courrier ; les deux autres, assis sur deux ânes, faisaient l'office d'écuyers. Comme on craignait toujours que je ne fusse reconnu, on m'habilla en pauvre chinois, on me donna seulement un pantalon et une chemise sales, un vieux chapeau de paille à grands bords ; on me couvrit les yeux d'un large bandeau noir : on aurait pu me prendre pour un masque. Un costume si bizarre, au lieu d'écarter les curieux, attirait davantage leur attention ; les enfants et d'autres aussi venaient s'agenouiller devant moi pour contempler cette si étrange figure.

« Nous commençâmes donc notre voyage en ce triste équipage ; heureux si nous avons pu le conserver, longtemps ! Mais le bonheur de ce monde est de courte durée, et bientôt il fallut renoncer à tout ce train. Les pluies, les mauvais chemins, les bourniers que nous rencontrions à chaque pas, nous forcèrent à mettre pied à terre. Au lieu d'être portés par nos brouettes, ce fut nous qui dûmes alors les porter : restait, il est vrai, la poste aux ânes mais notre guide, par une trop grande économie, ne voulait pas en louer ; et quand, harassé de fatigue, il en cherchait, souvent il n'en trouvait pas. Je demandai que l'on me procurât une monture, à quelque prix que ce fût ; on me loua un âne pour une demi-journée, ce fut la première et la dernière fois. J'eus le malheur de donner une fois mon avis, il fut mal reçu ; l'on me condamna au plus rigoureux silence. Quelqu'un me fit observer que c'était faire injure au chef de la caravane c'est à lui de tout prévoir et de tout régler dans sa sagesse. Une réflexion intempestive pouvait l'offenser, et lui faire rebrousser chemin.

« Il fallut donc marcher comme les autres. Les patins chinois et leurs bottes en guise de bas me blessèrent bientôt les pieds : j'enlevai cette singulière chaussure, et j'allai nu-pieds. Mes courriers virent cela avec peine : « Pour haou kan, me disaient-ils ; cela n'est pas beau à voir. » Il est rare, en effet, de rencontrer un Chinois sans souliers ; un mendiant peut mourir de faim, mais il ne peut point mourir déchaussé. Mon vieux guide tenait si fortement à sa chaussure, qu'il passait les rivières avec ses souliers.

« J'étais parti de Nanking mal guéri de la fièvre ; dès le premier jour de marche, je me trouvai plus mal. La fatigue, la chaleur, la privation de nourriture et de boisson, les

vexations de tout genre que j'eus à essayer, me causèrent de violentes douleurs d'entrailles, accompagnées d'une maladie qui avait tous les symptômes de la dyssenterie. La fièvre, qui se déclara aussitôt, me réduisit dans un tel état de faiblesse, que j'étais obligé de me coucher ou de m'asseoir à chaque moment. J'aurais eu besoin de quelque repos, mais il ne fut pas possible de m'en procurer. Séjourner dans une auberge, c'était, disait-on, dangereux ; faire venir un médecin, c'était s'exposer encore davantage. On aurait pu aller chez les chrétiens, mais personne ne les connaissait ; prendre des informations auprès des gentils, c'était commettre une grande imprudence. Tout cela était vrai. Il n'y avait d'autre moyen que de se rendre au plus tôt dans le Tchy-Ly, se remettant pour tout le reste entre les mains de la divine Providence. Une nourriture abondante et saine aurait pu nous rendre nos forces, mais nous ne trouvions que de la pâte cuite à la vapeur l'eau. Quelquefois encore le boulanger avait farci ses petits pains de feuilles d'une espèce de porreau fétide, qui les rendait immangeables pour moi. Mes gens, au contraire, étaient fort friands de ces pains. Quelquefois on nous donnait une écuellée de pâte coupée en petits morceaux et nageant dans de l'eau bouillante ; pour la rendre plus agréable au goût, on y jetait à poignées de l'ail, du pois vert d'Espagne, de la courge crue, etc. ; puis on assaisonnait cet étrange ragoût d'une huile si rance, que le gosier en était écorché pendant vingt-quatre heures. Quoique je sentisse le besoin de manger, je n'ai pu m'accoutumer à cette bouillie. Après trois ou quatre bouchées, j'étais obligé de m'arrêter, quelques efforts que je fisse pour continuer. L'ail et les autres herbes chaudes m'incendiaient l'estomac et me causaient une soif ardente, que je ne pouvais point satisfaire. Il fallut donc y renoncer ; je me contentai de ces petits pains ; je prenais garde seulement qu'ils ne fussent point assaisonnés au porreau. J'aurais mangé des fruits et des melons, que l'on nous donnait pour un demi-sou la pièce ; mais la maladie dont j'étais menacé ne me le permettait pas. Le soir était le moment le plus favorable pour manger et pour me reposer, mais c'était alors que la fièvre était plus forte. Mes gens m'apportaient ma portion sur le lit où j'étais couché. J'avais beau leur dire « Dans ce moment il m'est impossible de manger, mettez quelque chose dans un coin de mon lit ; lorsque la fièvre sera sur son déclin, je mangerai » Ce n'est pas l'usage en Chine de manger pendant la nuit me répondait-on. » Sur cela, ils se retiraient avec l'écuellée. Il n'y avait que le thé chaud et pris en quantité qui me fit du bien, mais on n'en trouvait pas toujours dans ces misérables hôtelleries. Je faisais signe à quelqu'un de mes courriers de venir auprès de moi (il m'était défendu de parler) ; quand il venait ( car, il ne venait pas toujours ), je le priais de me donner du thé : « Il n'y en a pas. --Eh bien, donnez-moi de l'eau. — L'eau fraîche est contraire à votre maladie ; quelque grande que soit votre soif, vous devez vous abstenir de boire de l'eau fraîche. --Donnez-moi donc de l'eau chaude. --En Chine on ne demande jamais d'eau chaude, à moins qu'on n'ait du thé. Dites au maître d'hôtel que c'est pour un malade. L'urbanité chinoise ne permet pas de fatiguer l'hôte de tant de demandes importunes. » Le résultat de ce dialogue était que je devais me passer de boire. Quelquefois je cachais, à leur insu, une tasse de thé pour boire pendant la nuit ; la fatigue et la fièvre m'altéraient singulièrement ; quand ils s'en apercevaient, ils me l'enlevaient impitoyablement, et pourquoi ? parce que ce n'est pas l'usage en Chine de boire pendant la nuit. Cette singularité, aperçue dans l'obscurité par des gens qui couchaient ailleurs, aurait pu me faire reconnaître pour Européen. Pourrait-on croire que la peur troublât ainsi le jugement ? C'était cependant la peur qui les faisait agir de la sorte. On craignait, disait-on, que je ne fusse reconnu et pris, et dès-lors la mission de Corée serait restée abandonnée. Leur intention était bonne sans doute, et je dois leur en savoir gré ; mais ils auraient pu, ce me semble, user de moyens moins durs pour parvenir à leur but. Ils étaient d'une timidité qui est à peine concevable. Quand nous entrions dans une auberge, je devais me coucher le visage tourné vers la muraille. Si je m'asseyais en face d'une table, ceux qui étaient assis à l'autre table pouvaient m'apercevoir, disait-on ; si je me tournais en diagonale, c'était inouï en Chine ; si je me tournais vers le mur, c'était une singularité qui aurait pu faire naître des soupçons ; si

j'étais placé du côté de la porte, les passants auraient pu connaître que j'étais Européen ; enfin, à leur avis, il n'y avait d'autre position favorable que d'être couché. Une fois ils me refusèrent du thé, parce que je ne portais pas mes lunettes ; or il était onze heures de la nuit. Mais en voilà assez sur cet article, et je reviens à notre voyage.

« Depuis le Tche-Kiang jusqu'aux frontières du Chang-Si, c'est-à-dire l'espace d'environ trois cents lieues, nous marchâmes toujours dans des plaines vastes et fertiles : on trouve rarement quelques collines isolées. Pendant cinquante lieues, nous ne rencontrâmes pas même une butte ; c'était partout un plan uniforme qui s'étendait à perte de Vue seulement cette monotonie était interrompue de loin en loin par des monceaux de terre de six à dix pieds d'élévation ; c'étaient des tombeaux. A l'horizon, quelques bosquets de saules étaient pour nous un indice certain de quelque ville ou village : ce sont comme des jalons qui servent à guider le voyageur, quelquefois aussi à l'égarer. On se tromperait cependant, si l'on jugeait du reste de la Chine par le tableau que je viens de tracer. On trouve ailleurs, et même dans les provinces dont il est question, bien des collines et des montagnes ; mais je parle seulement de la route que nous avons tous parcourue. Dans ces belles plaines, nous ne vîmes que des villes et des villages mal bâtis ; partout des huttes de terre n'ayant que le rez-de-chaussée ; des toits et des murailles couvertes d'herbe : de telle sorte, qu'on aurait pris ces misérables habitations pour de simples tertres, si l'on n'avait aperçu les portes et les fenêtres. Les rues n'ont point de pavé, même dans les villes ; seulement, dans les endroits considérables, on trouve quelques maisons bâties en briques.

« Notre voyage concourait avec le temps de la seconde moisson. Les Chinois ne laissent jamais les terres en jachère, souvent ils les ensemencent deux fois dans un an ; ils ne donnent du reste qu'une seule façon à leurs champs ils ne sèment point le froment à la volée, mais sillon par sillon, de la même manière que l'on plante des herbes potagères dans les jardins. Ils ont plusieurs espèces de millet, qui leur servent en quelque sorte de pain. L'une d'entre elles ressemble à celui dont on fait les balais en France : ils mangent le grain ou en font du vin ; les feuilles nourrissent les bestiaux ; la tige leur sert de bois de chauffage, et quelquefois pour leurs constructions. On trouve partout de grands champs semés de haricots, de courges, de melons, de pastèques (On sait que la courge pastèque est une espèce de melon d'eau). Dans le nord de la Chine, on a presque toutes les plantes céréales et tous les fruits que l'on trouve en France. Ceux qui sont particuliers à la Chine sont tous inférieurs aux nôtres ; ils ont de plus un goût sauvage qui décèle le peu de soin que prennent les Chinois d'améliorer les espèces. En Europe, chaque famille d'arbres fruitiers a un nombre considérable d'espèces ; en Chine, elles sont fort peu nombreuses. Ils ont quelques fruits que nous n'avons pas, mais nous en avons un bon nombre aussi qu'ils n'auront jamais. On trouve quelques ceps de vigne en forme de treilles ou de berceaux, et quelques qualités de raisins qui sont passablement bonnes quoique en général le raisin ne parvienne jamais à une parfaite maturité. Les Missionnaires européens sont les premiers qui aient tenté d'apprendre aux Chinois à faire le vin ; mais ils n'ont pas complètement réussi. Dans le Tchy-Ly, on le fait fermenter avec du sucre ; au Chang-Si, médiocrement cuire ; l'on m'a dit que, dans le Su-Tchuen, on le mêle avec le vin d'Europe. L'arbre fruitier le plus commun dans les provinces du nord, est le jujubier ; on le trouve sur tous les chemins. On dit que la Chine est le pays des vers à soie cela peut-être ; cependant j'ai rencontré un bien petit nombre de mûriers. Le cotonnier est la plante que l'on cultive de préférence : il diffère de celui qui se trouve dans la partie méridionale de l'Asie ; celui-ci est un arbuste qui ressemble assez au lilas par la forme de ses branches ou de ses feuilles. Celui que j'ai vu en Chine est une plante herbacée qui se sème et ne s'élève guère qu'à la hauteur de trois ou quatre pieds ; ses feuilles sont d'un vert pâle, et découpées comme celles de la vigne ; la fleur est blanche ou jaune. Dans le nord, on le sème à la fin du printemps, et on le cueille à la fin de l'été ou au commencement de l'automne. Cette plante prospérerait dans les provinces méridionales de la France. Dans la province de Nanking, on

trouve une espèce de cotonnier jaune qui sert à fabriquer les étoffes connues sous le nom de nankin (On ne connaît rien jusqu'à ce jour sur les procédés que suivent les Chinois pour cultiver les cotonniers, ni sur la préparation qu'ils donnent au produit de cet arbre : ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils mettent beaucoup de choix dans l'emploi qu'ils font des diverses espèces, comme on en peut juger par les étoffes qui viennent de ce pays. Nous sommes à peu près dans la même ignorance relativement aux autres parties de l'Asie méridionale et des Grandes-Indes, dans lesquelles le cotonnier est cultivé partout.). .

D'après tout ce que j'ai été à même de voir ou d'apprendre de témoins dignes de foi, il paraît que généralement les montagnes sont stériles ou bien peu fertiles en Chine ; les plaines sont très-productives, beaucoup plus que celles de France, lorsqu'il pleut suffisamment. La sécheresse est le plus grand fléau de l'empire et le retour de ce fléau est fréquent ; alors la misère est grande, et plusieurs millions de Chinois meurent de faim. Il n'est pas rare du reste de voir, dans la même année, une partie de la Chine affligée de la sécheresse, tandis que l'autre partie est dévastée par les inondations, sur, tout celle qui avoisine le Kiang et le fleuve Jaune. En somme, toutes les productions de ces pays en céréales, en légumes et en fruits, sont d'une qualité bien inférieure à celles de France. Ils n'ont véritablement de bon que le riz, les oranges, le li-tchi, les pêches, les melons et les pastèques. « L'agriculture est réputée le premier des arts mécaniques ; un laboureur lettré a droit à toutes les places de l'état. Le commerce n'est guère estimé, mais on honore les riches commerçants on fait peu de cas de l'état militaire ; un mandarin militaire est toujours au-dessous d'un mandarin lettré. L'état de barbare rend infâme jusqu'à la seconde génération.

Voilà quelques-uns des traits que j'ai cru observer dans mon voyage ; je reviens maintenant aux détails. Le 2 août, je fus reconnu par un Foquinois ; il dit à qui voulut l'entendre, que j'étais un ta si iang jen (Européen ou vieux homme de la mer occidentale) ; il disputa longtemps avec son compagnon de voyage. « Cela n'est pas possible, disait celui-ci, tu es un téméraire ; un Européen aurait-il osé s'avancer jusqu'ici ? — Je ne suis point un téméraire, reprenait l'autre, je dis la vérité ; c'est un Européen, je l'ai reconnu à ses yeux bleus, je suis prêt à parier avec qui que ce soit. » Heureusement il fut obligé de partir par un chemin bien différent du nôtre ; cela mit fin à une dispute qui aurait pu devenir tout autrement sérieuse. Cette petite aventure rendit mes courriers plus intraitables, et ma situation plus pénible.

« Le 4, nous rencontrâmes une douane placée au milieu d'un lac ; nous la passâmes sans difficulté et sans danger. Notre premier guide commença à trembler de nouveau ; il dit aux deux autres : « Vous pouvez seuls accompagner l'Evêque ; pour moi, je ne suis plus de la partie. Une si triste annonce les affligea. Joseph fut encore obligé de se mettre en frais, pour l'exhorter à la patience et pour ranimer son courage ; enfin il fit si bien, qu'il le persuada ; pour la troisième fois, il consentit à m'accompagner. « Le 5, nous voyageâmes sur la route impériale et centrale de Péking. Rien n'est plus pitoyable que ce chic-min : sur les montagnes, c'est une échelle ou un escalier ; dans les plaines, pendant les pluies, ce n'est qu'une couche de boue de quelques pieds de profondeur ; quelquefois on rencontre des bourbiers sans fond, dans lesquels le char s'enfonce jusqu'à l'essieu, et les chevaux jusqu'aux oreilles ; il n'est pavé ni entretenu nulle part on n'y fait des réparations que lorsqu'il est entièrement impraticable. Les voyageurs marchent de préférence dans les champs voisins, soit pour abrégé (car le chemin fait de très-nombreuses sinuosités), soit pour n'être pas obligés de battre continuellement la boue ou la poussière, selon que le temps est sec ou humide. Ces routes royales n'ont de remarquable que leur largeur. On y trouve quelques ponts en pierre. « Le 6, je fus reconnu pour la troisième ou quatrième fois. Mes gens s'étaient arrêtés dans une échoppe placée-sur la grande route, pour prendre le thé. Un mandarin survint ; ses porteurs voulurent boire avec nous ; ils placèrent la chaise et le mandarin qui était dedans précisément devant moi, pour que son Excellence pût contempler tout à son aise un si étrange personnage.

Pendant que tout le monde était à se rafraîchir, il passa un groupe de Chinois qui allaient, disait-on, à l'audience du mandarin de la province. Un d'eux s'écria : « Voilà un Européen ! » A ces mots terribles, mes gens consternés donnent le signal de détresse et prennent la fuite. Je les suivis, ignorant quelle était la cause de cette terreur subite. Cet accident nous valut un surcroît de marche et de fatigue, pour mettre entre nous et nos accusateurs un espace considérable ; nous avons cependant marché pendant quarante heures sans interruption. Le bon Dieu ne permit pas que les païens qui étaient à notre suite s'aperçussent de rien ; du moins ils n'eurent point l'air de s'en apercevoir. Cette dernière reconnaissance mit le comble à mes maux. Mes conducteurs ne savaient plus que faire de moi ; et toutes les mesures qu'ils prenaient pour diminuer le danger n'étaient, dans le fond, qu'un surcroît de vexations.

« Le 10, nous nous égarâmes, il y eut un malentendu dès le commencement de la journée ; les uns prirent une route, les autres une autre ; je me trouvai seul au milieu de la campagne, fort embarrassé de ma personne. Heureusement je fus joint par un de mes courriers, qui n'était guère plus à son aise ; il craignait, à chaque moment, d'être attaqué d'apoplexie. Il mourait de faim, et moi de soif : il y avait près de vingt-quatre heures que nous n'avions ni bu ni mangé. Nous nous amusions à sucer les tiges d'une espèce de millet que les Chinois appellent kiang-liang. A quatre heures du soir, nous rencontrâmes un laboureur qui nous donna de l'eau et un bouillon à l'ail. « Allons, courage ! dis-je à mon compagnon ; si nous avons faim, du moins nous n'avons plus soif. » Nous avons pris nos arrangements pour trouver à souper : il avait sur lui un petit manteau, nous convînmes que nous le vendrions pour avoir de quoi manger ; nous abandonnâmes le soin du lendemain à la Providence, mais nous ne fumes pas réduits à une telle extrémité. Les habitants d'un hameau voisin nous donnèrent des nouvelles de nos confrères. Nous étions harassés de fatigue ; nous louâmes sans argent un tombereau, auquel on attela un cheval et un bœuf. On nous traîna ainsi jusqu'à l'endroit où nous supposions que se trouvaient nos compagnons : nous promîmes au conducteur de le payer au terme de notre course. Nous entrâmes ainsi dans une petite ville, où nous rencontrâmes nos gens. Personne ne fut étonné de notre équipage : il n'est pas rare en Chine de voir un cheval, un âne, un bœuf et une mule attelés tous ensemble à un même char. Nous déjeunâmes à la hâte (le soleil allait se coucher) ; je croyais que nous allions nous reposer, mais mon premier guide ne fut pas de cet avis : il fallut se remettre en marche. Après une heure de chemin, nous nous égarâmes encore enfin nous nous trouvâmes tous réunis, onze heures du soir, dans la même auberge ; alors on m'apporta à manger ; je demandai à boire : « A cette heure, me dit-on, il n'y a point de thé. Eh bien je ne mange pas. » Je savais par expérience qu'un potage pareil à celui qu'on me servait ne faisait qu'irriter ma ' soif sans me nourrir, et je me couchai sans souper : ce n'était point la première fois, et ce ne fut pas la dernière. Cette journée me fatigua beaucoup, mon mal ne fit qu'empirer depuis.

« Le 13, nous traversâmes le fleuve Jaune. Ce fleuve prend sa source dans la Tartarie, entre en Chine par le Kiang-Sien, pénètre dans le Chang-Si, passe au nord du Hou-Pé, puis dans le Ho-Nan, traverse le Chang-Tong et une partie du Kiang-Nan, et va se décharger dans la mer de Chine, au nord du Kiang ; ses eaux sont toujours de la couleur du cuivre jaune, ce qui lui a fait donner, à juste titre, le nom de fleuve Jaune ; son cours est très-rapide, quoiqu'il coule au milieu de vastes plaines ce qui m'a fait croire que le sol de la Chine s'élevait de l'est à l'ouest. En effet le Thibet, qui se trouve à l'ouest et au sud-ouest de la Chine, est très-élevé au-dessus du niveau de la mer ; on y trouve des pics plus hauts que le Chim-boraço des Andes ou Cordilières. Dans l'endroit où nous passâmes ce fleuve, il avait à peine quinze cents mètres de large ; quoique ce fût dans le temps des pluies, ses eaux étaient de niveau avec ses bords ; dans les grandes, crues, il couvre un espace considérable et désole tous les riverains. On lui oppose des digues en quelques endroits ; mais souvent il renverse ou franchit ces digues, submerge les villages qu'il rencontre et leurs habitants, et cause de grands ravages. La barque ou espèce de bac dans laquelle nous traversâmes était tellement pleine de

monde, que personne ne pouvait s'asseoir, et qu'on avait bien de la peine à se tenir debout. Je me trouvai placé devant un Chinois qui voulait absolument savoir qui j'étais, mais je ne voulus pas le lui dire ; il s'accroupissait comme il pouvait pour me regarder tout à son aise, il était comme en extase devant moi : par bonheur, le timonier qui gouvernait la barque sauta sur mes épaules et sur celles de mes voisins ; ce brusque mouvement, qui dura autant que le trajet, fit cesser cette espèce d'enchantement. Quand nous fûmes près de terre, nous trouvâmes le rivage couvert de barques ; il n'y avait de libre qu'un petit espace, il fallait gouverner bien juste pour aborder heureusement. Le courant, qui était très-fort, nous portait contre l'éperon d'une somme chinoise qui était à l'ancre. Nous courions risque d'être brisés et de périr ; à force cependant de se héler, de crier : « Gouverne à droite, vire à gauche, » nous ne fîmes que frôler notre ennemie ; et puis, d'un seul saut, nous nous trouvâmes à terre, dans la province du Chang-Tong. Le 17, après avoir marché toute la matinée dans l'eau et dans la boue, comme de coutume, nous rencontrâmes une rivière qui n'était pas guéable ; il fallut s'embarquer. Mes gens dînèrent, et moi je dus jeûner, parce qu'il n'y avait rien de sain dans le bazar : c'est du moins l'excuse qu'ils me donnèrent lorsque je leur demandai à manger. Quand nous fûmes dans la rivière, j'éprouvai un redoublement de fièvre beaucoup plus considérable qu'à l'ordinaire ; j'étais dévoré d'une soif ardente ; mes lèvres étaient tellement collées l'une à l'autre, que j'étais obligé de porter ma main à la bouche pour les desserrer. Je demandai à boire, personne ne put ou ne voulut me rendre ce service ; nous étions cependant au milieu d'un fleuve. Je m'aperçus, en coulant ma main par-dessous la planche sur laquelle j'étais couché, que l'eau filtrait dans la cale ; je fus ravi d'avoir fait une telle découverte. Je trempai souvent mes doigts dans cette eau et j'en humectai ma langue et mes lèvres. Je pensai alors au mauvais riche, et je trouvai que ma situation était bien préférable à la sienne. Je n'étais point couché sur un brasier, et j'avais plusieurs gouttes d'eau pour me rafraîchir, au lieu que ce léger soulagement lui sera éternellement refusé. Quand il fallut débarquer, on fut obligé de me porter à bras sur le rivage je haletais comme un asthmatique à l'agonie. Je fus attaqué d'une si grande suffocation que je crus, pendant vingt minutes, que j'allais expirer : je me roulais dans la poussière, comme un homme en proie à des convulsions. Un spectacle si singulier et un costume si bizarre attirèrent autour de moi une multitude de Chinois mes courriers épouvantés me firent déménager au plus vite. J'étais à l'ombre d'une cabane ; ils m'envoyèrent respirer, en bel air, dans un champ exposé à toutes les ardeurs du soleil. Pour compléter la scène, un d'eux plaça sur mon visage un chapeau chinois, qui fermait si hermétiquement toutes les avenues à l'air extérieur, que peu s'en fallut que je ne perdisse entièrement le peu de respiration qui me restait encore. Enfin le bon Dieu voulut que l'on trouvât du thé ; j'en bus quelques tasses presque bouillantes. Cette boisson me rendit la respiration, mais elle ne me rendit pas les forces : « Allons, me dis-je à moi-même, je ne mourrai point aujourd'hui. » Cependant il fallait partir ; le poste était dangereux. Comme le chemin était sec et uni, je fus dispensé de marcher ; on me jeta sur la brouette. Je pus ainsi jouir de quelque repos jusqu'au gîte. Pendant le trajet, j'étais à rêver sur les moyens que je devais employer pour continuer notre route le jour suivant, je me voyais dans impossibilité de faire un pas. Mais j'aurais dû me rappeler l'instruction que Notre-Seigneur avait faite à ses disciples : « Ne vous mettez pas en peine du lendemain, à chaque jour suffit son mal. » En effet, il plut tant et si longtemps qu'il fallut séjourner. Cet accès de fièvre fut suivi d'une abondante sueur ; quoique je n'eusse pris dans l'espace de quarante-huit heures, qu'une once de nourriture, il me parut que cette forte transpiration avait un peu rétabli mes forces. Mes courriers, toujours transis de peur, me condamnèrent à passer ces trente-six heures de relâche, couché sur une planche, le visage tourné contre la muraille. Cette position n'était pas commode : je crus qu'en prenant quelques précautions, je pourrais me tourner de l'autre côté ; je me trompai ; ce léger mouvement consterna mes guides, il me procura une forte réprimande. L'un d'eux me dit : « Je parlerai moi-même aux Coréens, je t'empêcherai bien

d'entrer ; j'écrirai même à Rome, pour que l'on rappelle un homme dont l'imprudence est capable de causer la perte de toutes les missions de la Chine, etc. » Mais enfin pourquoi un si grand vacarme ? parce qu'après être resté couché sur le côté droit pendant plusieurs heures, j'avais eu la témérité de me tourner un moment sur le côté gauche. Je ne répondis rien à une correction si charitable ; je me contentais, quand je voulais changer de position, de virer de bord de la tête aux pieds : en faisant ainsi, j'avais toujours le mur en face. Ces singulières évolutions les scandalisèrent un peu, mais elles ne leur causèrent point de crainte ; ils se contentèrent de dire que cela sentait l'originalité. Un jour j'entendis que l'un d'entre eux disait à l'autre en ma présence : « Il faut le contredire en tout, et faire le contraire de tout ce qu'il désire, afin de dompter son caractère et de le rendre digne d'entrer en Corée. » Il paraît qu'ils n'en ont point fait assez, puisque je suis encore en route. Cet homme était persuadé que tous les Français avaient une tête de fer (c'était son expression) et un caractère indomptable, et moi j'étais victime de ce singulier préjugé.

« Le 19, il fallut me remettre en route à jeun et tout trempé de sueur. Les chemins étaient inondés. Après une heure de marche, pendant que j'étais à sonder avec mon bâton l'endroit où il y avait moins d'eau, je me jetai dans un ravin. Je restai enseveli dans ce gouffre, jusqu'à ce qu'au moyen des plantes que je trouvais sous la main, je me hissai à bord : dès-lors je fus trempé tout autrement que de ma sueur. Je descendis dans un autre fossé moins profond, pour laver ma courte veste ; car je n'avais rien pour changer. Dans un quart-d'heure le soleil sécha tout. Je m'attendais à un redoublement terrible de fièvre ; mais le contraire arriva, l'accès fut moindre que les autres jours. En France, cela eût suffi pour me donner la mort ; ici je me trouvai mieux. « Le 23, tout le monde tomba malade ; il fallut encore faire séjour.

« Le 24, Joseph m'apporta une grappe de raisin aussi acide que du verjus, et un pot de vin chinois qui ne valait certainement pas de l'eau : je pense qu'il voulut me faire célébrer splendidement la fête de mon saint Patron. Depuis mon départ de France, je n'avais jamais eu une grappe de raisin en mon pouvoir ; je la mangeai avec un morceau de pâte mal cuite. Ce repas de mandarin me valut une forte indisposition.

« Ce jour on renvoya une partie de nos gens bientôt après on congédia le reste. Ils auraient bien voulu me saluer avant de se retirer ; mais Joseph leur fit entendre que j'étais couché, comme à mon ordinaire, et incapable de recevoir leurs compliments. Il ne paraît pas que ces hommes simples et rustiques se soient jamais doutés de rien : ils croyaient que j'étais sourd, presque aveugle et même un peu fou. On leur laissait croire ce qu'ils voulaient, pourvu qu'il ne leur prît point envie de croire que j'étais Européen. Ils disaient quelquefois à mon élève : « Quel homme est celui-là ? il n'entend rien, il ne parle jamais, il ne sait point marcher, il s'assied partout, comme quelqu'un qui n'est plus dans son sens. Vraiment vous avez là un grand embarras. -Vous avez bien raison, répondait l'autre ; il a voulu venir avec nous visiter nos amis communs ; il faut bien, bon gré, mal gré, que nous ayons soin de lui ; si nous avons pu prévoir combien il nous est à charge, nous n'aurions point consenti à le prendre. » Les uns et les autres disaient vrai, mais dans un autre sens que ces bonnes gens l'entendaient.

« Le 26, j'éprouvai une fatigue et une faiblesse extrême ; il fallait cependant marcher ; nous n'avions plus ni âne ni brouette, tout avait été congédié. Mon guide me conduisit dans un cabaret pour prendre le thé : à peine fus-je assis que je m'endormis. Mon guide épouvanté me fit sortir au plus vite, pour aller me reposer en rase campagne ; il craignait, disait-il, qu'une telle incongruité, inouïe en Chine, ne fît naître des soupçons aux autres commensaux. « Peu après, nous nous remîmes en marche. Je considérais de temps en temps, à mon ordinaire, la hauteur du soleil et la longueur de mon ombre, pour voir s'il serait bientôt nuit ; c'était le seul moment où je pouvais jouir de quelque repos. J'en étais là, lorsque nous entrâmes dans un village. Je suivais à pas lents mon vieux guide : tout-à-coup je me sens

saisi par deux hommes qui m'entraînent dans une maison. Je fus un peu surpris d'une si brusque attaque ; cependant je n'eus pas peur, je ne sais pas pourquoi, peut-être n'en eus-je pas le temps. En effet, je m'aperçus, lorsque je les eus un peu considérés, que ce n'étaient point des archers : tout en me faisant violence, ils avaient l'air de s'excuser, ils me disaient en leur langage : « Ne craignez rien, entrez chez nous. » Bon, me dis-je à moi-même ; ce sont des chrétiens, nous voilà arrivés ! Ce qui m'étonnait un peu, c'est qu'ils m'eussent si facilement distingué de la foule. Mais Joseph, qui m'avait précédé, leur avait donné mon signalement. J'avais, en effet, des traits si distinctifs, qu'il était facile de me reconnaître.

« La première chose que je demandai en arrivant chez mes hôtes, ce fut un lit ; mais à peine fus-je couché, que la fièvre me reprit. Je devins si faible, que je ne pus, pendant trois semaines, ni marcher ni rester assis ; j'étais obligé de passer les journées entières sur mon lit. Enfin, après un mois de repos, je n'eus plus de fièvre, et les forces me revinrent ; mais un singulier accident, survenu la nuit qui précéda mon arrivée, me procura une autre maladie. « Le courrier qui m'accompagnait voulut me louer une couverture, malheureusement il en trouva une. Dès que je mis cette courte-pointe sur mon corps, je fus couvert, de la tête aux pieds, d'une vermine fort commune en Chine ; car il n'est aucun habitant du grand empire du milieu, qui n'en soit abondamment pourvu. J'avais su m'en préserver jusqu'alors, à compter du moment que j'étais sorti de la barque du Fokien ; mais enfin j'en fus bientôt délivré. Cette légère incommodité fut aussitôt suivie d'une autre ; j'éprouvai une terrible démangeaison qui dura six mois, j'étais écorché de la tête aux pieds ; je crus que j'avais la gale. Je consultai plusieurs médecins chinois. Après m'avoir tâté le pouls à droite et à gauche et pendant longtemps, ils convinrent que ce n'était pas la gale. Les uns disaient que j'avais eu froid, les autres que j'avais bu trop d'eau ; cependant peu s'en était fallu que je ne fusse mort de chaleur et de soif. Un d'eux attribua la cause de mon mal au chagrin. Il peut se faire que celui-là ait bien jugé. Quoiqu'il en soit, tous me traitèrent comme un galeux, ils ordonnèrent une onction ; il fallut se soumettre. A peine cette onction eut-elle été faite, que ma tête enfla singulièrement ; je ne pus ni boire, ni manger, ni ouvrir la bouche ; le sang coulait de toutes mes gencives ; enfin, après six mois de remèdes et de patience, je fus entièrement guéri. Dès le jour de notre arrivée, nous primes des mesures pour nous remettre en marche. Comme j'étais malade, mes courriers disposèrent de tout sans me consulter, et un peu différemment que je ne l'aurais désiré. On acheta deux mules, un cheval et un chariot ; le tout coûta environ quatre cents francs. Quand il fallut payer, on n'eut pas assez d'argent ; on emprunta à un païen, à gros intérêt. L'affaire fut entamée et conclue en deux jours, sans que j'en susse rien ; ils crurent qu'il n'était pas nécessaire de me consulter. Il ne manquait plus qu'un conducteur ; le Missionnaire chinois dans le district duquel nous séjournions, se chargea de nous en procurer un. Il envoya prendre, à cinq journées de là, un homme qu'il disait être le conducteur le plus capable qu'il connût dans tout le voisinage. Cet homme, consterné à une telle proposition, refusa net : « Je ne veux point, dit-il, exposer ma personne, l'Evêque et tous les chrétiens à une mort certaine. » Ce message jeta la terreur dans tout le village. L'excessive timidité de mes guides avait commencé à inspirer des craintes aux chrétiens, la réponse du charretier y mit le comble.

« Le 1er septembre, nos courriers et les notables du village vinrent me trouver pour me faire part du résultat de leurs délibérations. L'un d'eux portait la parole : « Excellence, me dit-il, vous ne pouvez plus avancer ; les dangers sont grands et certains, personne ne se hasarderà à vous accompagner ; il faut que votre Excellence revienne sur ses pas, ou bien il faut qu'elle aille ou au Chang-Si, ou au Hou-Qouang, ou à Macao. Les chrétiens de ce bourg ne veulent plus vous garder. Voilà notre sentiment, quel est le vôtre ? » Puis il ajouta : « Si votre Excellence tente de passer en Tartarie, elle sera certainement prise, mise à mort, et avec elle les Evêques du Fokien et de Nanking, tous les chrétiens de ces missions, et tous les mandarins des provinces par lesquelles nous avons passé ; de là la persécution s'étendra dans

le Chang-Si, dans le Su-Tchuen, etc. » Tout le monde applaudit à l'orateur ; on était persuadé que le massacre allait devenir général, par l'imprudence d'un seul homme. Joseph seul était d'un avis contraire « On peut, disait-il, passer en Tartarie en suivant la route que j'ai déjà tenue moi-même. » Son avis fut très-mal reçu « Tu es un téméraire, lui disait-on ; tu introduis des Européens dans le sein de l'empire et jusqu'aux portes de Péking, au risque de causer une persécution générale et de faire massacrer tous les chrétiens ; si tu persistes à donner de pareils conseils, nous allons nous retirer ; que pense votre Excellence ? » Je jugeaj qu'il n'était pas prudent de les contredire. Je leur répondis seulement : « Je vous dirai ce que je pense, quand j'aurai parlé à mon élève. » Aussitôt on leva la séance. « Eh bien ! dis-je à Joseph quand les autres furent partis, que pensez-vous de notre situation ? que faut-il faire ? Je pense qu'il faut avancer. Je pense de même. La Providence nous a conduits jusqu'ici, elle nous a fait éviter tous les dangers ; c'est une garantie pour l'avenir, pourvu que nous prenions toutes les précautions que la prudence peut exiger. Je serais digne de blâme, et le Souverain Pontife aurait lieu de se plaindre de moi, si, pour une terreur paniqué, je rétrogradais ; je suis résolu à mettre tout en usage pour parvenir au terme de ma carrière. Je ne reviendrai sur mes pas que lorsqu'il ne sera plus physiquement possible d'avancer, ou lorsqu'il n'y aura plus personne qui veuille m'accompagner. » On communiqua ma réponse au conseil ; elle ne fut point agréée, tout le monde persista dans le premier sentiment. « Puisqu'il n'y a point d'autre moyen, il faut aller à Péking chercher un guide ; en attendant, je resterai caché dans la maison de quelque chrétien : » Cet avis fut adopté.

« Le 3, à minuit, tout le monde disparut ; les uns allèrent à Péking, les autres revinrent à Nanking, et moi je restai enfermé nuit et jour dans une chambre. Je ne voyais que deux personnes qui m'apportaient à manger.

« Le 22, les envoyés arrivèrent de Péking ; ils m'apportèrent un peu d'argent de la part de Mgr. de Nanking ; cet argent servit à payer mes dettes, et fournit aux frais des Voyages que je fus encore obligé de faire. Joseph était tombé malade de fatigue, et resta à Péking pour rétablir sa santé.

« Le 29, la petite caravane se mit en marche ; elle était composée de quatre individus, savoir : un guide qui ne savait pas le chemin, un bouvier qui remplissait les fonctions de cocher, un interprète qui n'avait que la peur en partage, et un Missionnaire sourd-muet qui ne savait trop où on le conduisait. Mon compagnon était un peu inquiet sur les suites de notre voyage. Je lui dis pour le rassurer : « J'en augure bien. C'est aujourd'hui la fête de saint Michel et de tous les bons Anges ; si les hommes refusent de nous accompagner, nous aurons les saints Anges, ce qui vaut encore mieux. »

« Le 1er octobre nous rencontrâmes notre guide ; il consentit à nous accompagner, malgré les prières et les larmes de sa femme et de ses enfants, qui s'efforçaient de le retenir ; ils craignaient, disaient-ils, de ne plus le revoir ; il n'y avait que la plus jeune de ses filles qui l'exhortât à avoir bon courage, Du reste, il n'avait pas besoin qu'on l'aiguillonnât, il avait déjà fait ses preuves l'année précédente, il avait accompagné un Missionnaire italien du Hou-Qouang au Chang-Si. Cet homme m'a paru bien propre à remplir cette fonction : plutôt à Dieu que mes premiers guides eussent eu sa fermeté et son expérience !

« Le 6, il fallut franchir ou plutôt passer une douane placée dans une gorge formée par deux montagnes, à l'entrée de la province du Chang-Si. Jean était intimidé ; il me fit habiller de soie, plaça sur mon nez une paire de lunettes du poids d'environ six onces, et dont les verres avaient un pouce et demi de diamètre ; il me fit exécuter une espèce d'exercice, m'apprit à m'asseoir comme un mandarin, à porter mon corps et placer mes mains comme un homme d'importance, etc. J'avais l'air d'un mannequin que l'on remue à volonté. Pendant une heure et demie que dura le trajet de l'auberge à la douane, il eut toujours les yeux sur moi, pour voir si j'observais bien la consigne ; il frissonnait lorsqu'il s'apercevait que je m'en écartais. Enfin nous arrivâmes au fatal passage. Mon guide, monté à cheval et habillé en

grand uniforme, faisait l'office de premier courrier. Les préposés, placés sur un rang devant la porte de leur bureau, attendaient le noble mandarin qui allait passer ; quand j'arrivai, ils me considérèrent attentivement avec des figures allongées. Après un moment de silence, ils nous firent signe de passer, sans en venir à l'examen. Nous continuâmes notre route, sans regarder en arrière : je fus un peu étonné qu'on eût pris tant de mesures pour passer une douane qui n'avait pas l'air d'être bien difficile. Jean voua trois Messes, il me pria de les acquitter.

« Le 8, je fus témoin d'une scène singulière, et qui ne ' peut arriver qu'en Chine. Nous rencontrâmes quelques forçats enchaînés, que l'on menait en exil. Dès qu'ils---nous aperçurent, les archers qui les conduisaient s'assirent sur un tertre ; un seul tenait le bout de la chaîne. Aussitôt il s'élève un différent entre ces malfaiteurs et mes gens : « Nous voulons de l'argent, disaient les forçats. Vous n'en aurez pas, répondaient mes guides. Eh bien ! nous allons nous faire écraser sous les roues du chariot (en effet ils se couchèrent dans le chemin, en travers de la jante). Retirez-vous. Nous ne voulons pas ; nous aurons de l'argent, ou nous mourrons ici. » Des paroles on en vint aux coups. Mes gens les traînèrent par la chaîne loin du chariot sous lequel ils étaient couchés ; ceux-ci blessaient mon monde. Mon guide fit un dernier effort, et resta maître du champ de bataille. Par malheur, ces galériens amenaient avec eux des femmes ; elles prirent leur place, et recommencèrent le combat. Dans ce pays-ci, mettre la main sur une femme, même pour une juste défense, est une affaire d'état ; il fallut en venir aux prières et aux compliments. Mon interprète, qui était fort poli, les harangua ; mais rien ne put les ébranler. Elles déclarèrent qu'elles n'abandonneraient le poste qu'après avoir reçu de l'argent (Elles s'étaient placées sous les pieds des chevaux) ; il fallut donc en venir à une transaction. Nous leur donnâmes six francs, moyennant quoi nous eûmes le passage libre. Nous aurions pu, il est vrai, avoir recours au mandarin ; mais c'eût été à moi, comme principal personnage de la caravane, de poursuivre la plainte : c'était tomber dans un nouveau danger. Les soldats eurent l'air d'être étrangers à ce singulier combat ; au lieu de s'opposer à l'audace de ces malfaiteurs, dont ils étaient responsables, ils restèrent tranquilles spectateurs : ils devaient avoir leur part du gâteau. En certains districts de la Chine, on vole publiquement, mais on ne tue point. Il est rare qu'on réprime efficacement ce brigandage. A trente lieues sud de Péking, il y a depuis quelques années une société de voleurs ; ils exercent leurs brigandages publiquement et en plein jour. Les magistrats, qui devraient veiller à la sûreté publique, favorisent ce désordre ; ils sont du complot, et partagent avec les malfaiteurs le fruit de leurs rapines. L'empereur désire que ses sujets soient heureux, qu'ils vivent en paix sous la protection des lois ; il veut que la justice soit rendue également, et sans acception de personne, à tout le monde ; il fait punir sévèrement les mandarins qui ne remplissent pas leur devoir ; mais il n'est pas toujours obéi. Le cri du peuple parvient difficilement jusqu'au trône ; le mode du gouvernement le faste superbe des despotes orientaux ne permet jamais à un simple particulier, je ne dis pas de parler au prince, mais même de le voir.

« Nous terminâmes notre course sans aucun fâcheux accident. Ce voyage, comparé au premier, me parut une promenade de plaisir ; dans ces montagnes nous avions de quoi manger, tandis que nous mourions de faim dans la plaine ; et de plus, je n'étais pas obligé de marcher : cependant tout n'était pas beau. J'étais fort à l'étroit dans mon chariot ; un gros Chinois s'asseyait, par charité, sur la moitié de mon corps, afin que la vue d'aucun indiscret voyageur ne pût parvenir jusqu'à moi. A l'approche de chaque ville et de chaque village, et il y en a prodigieusement en Chine, ils étaient deux. Cette précaution ne faisait qu'irriter la curiosité des passants ; ils voulaient absolument savoir qui était au fond du chariot, et ils en venaient à bout plus d'une fois. « Quand nous eûmes atteint la grande route occidentale, le mauvais chemin commença. Pendant cinquante lieues nous fumes obligés souvent de marcher sur le roc nu, ou dans des ravins ; quelquefois il fallait grimper sur des collines escarpées, et puis nous devions descendre dans de profondes vallées, marchant toujours sur le rocher sec. La descente était si rapide, qu'à vingt pas de moi je ne distinguais plus le chemin ; il me

semblait qu'il se recourbait sous mes pieds. Nos mules étaient renversées par terre à chaque instant ; il y avait toujours trois ou quatre hommes qui tenaient fortement le chariot, crainte d'accident. Quand la mule de devant voyait ces rochers qu'il fallait gravir, elle commençait à frissonner, à souffler ; puis, reculant tout-à-coup, elle entraîna le timonier et le chariot, au risque de les briser contre le rocher, ou de les précipiter au fond du ravin. Ce malheur n'arriva pas, nous ne versâmes que deux fois ; il y eut trois blessés, l'un d'eux s'est senti assez longtemps de ses blessures. Dans ces occasions périlleuses, tout le monde descendait ; il n'y avait que moi qui devais courir le hasard ; ils pensaient qu'il y avait moins de danger pour moi d'être froissé dans une voiture que d'être vu des passants. « Le 10, j'arrivai au lieu où Mgr. du Chang-Si a sa résidence. Mon guide nous devança, pour prévenir ce prélat de mon arrivée. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour son procureur ou maître d'hôtel. « Hélas ! s'écriait-il, qu'avons-nous fait à Mgr. de Nanking pour nous envoyer un Evêque qui peut-être causera notre perte ? » Monseigneur le Vicaire apostolique tâchait de dissiper ses craintes. Comme je n'arrivai que deux heures après ce cri d'alarme, le major-dome eut le temps de reprendre ses esprits ; ainsi je ne me ressentis point de sa mauvaise humeur ; il me vit même avec plaisir, et il disait, quelque temps après, aux autres domestiques : « Vraiment, c'est un bienfait signalé de la Providence, que la présence de cet Evêque n'ait point encore compromis la sûreté de la mission. »

« Le Vicaire apostolique du Chang-Si est italien, ainsi que tous les autres Missionnaires européens qui sont dans son vicariat. Je n'ai qu'à me louer de la manière affable avec laquelle ce digne prélat me reçut ; il a eu pour moi des attentions particulières, il m'a donné des preuves non équivoques de sa bienveillance, soit pendant le long sé-jour que j'ai fait dans sa province, soit même après mon départ.

« Nous commençâmes cependant à prendre des mesures pour tenter un passage en Tartarie par le nord de la province du Chang-Si. Je n'attendais plus que Joseph pour reprendre notre route vers le Leao-Tong.

« Le 11 novembre, Joseph arriva ; il était allé me chercher jusqu'aux frontières du Chang-Tong. Ne m'ayant point trouvé, il revint à Péking, et de là il repartit pour me rejoindre au Chang-Si ; il m'assura que les chrétiens du Leao-Tong n'avaient point refusé absolument de me recevoir, mais avaient dit ou écrit : « Depuis peu il a paru plusieurs navires anglais sur les côtes de la Tartarie, quelques marchands et quelques matelots sont descendus à terre, et l'empereur a fait punir de mort des mandarins qui ne s'étaient point opposés à leur descente. Nous craignons, ajoutaient-ils, de nous compromettre, si l'Evêque de Corée est obligé de faire un long séjour au milieu de nous ; cependant, si les Coréens consentent à le recevoir chez eux, nous ne refusons pas de lui offrir un asile pour quelque temps. » « Le 18, je renvoyai Joseph à Péking avec les instructions les plus étendues et des lettres pour les Coréens. Il me semblait que j'avais pris toutes les mesures nécessaires pour entrer dans le courant de l'année suivante ; mais il est écrit que l'homme propose, et le Seigneur dispose ses voies. Les Coréens ne parurent point cette année, et Joseph s'en revint sans avoir rien fait ; comme sa commission appartient à l'année prochaine, je n'en parlerai qu'à son retour. En attendant, je dirai quelque chose de la mission du Chang-Si.

« Les Chang-Sinois sont simples et pacifiques. Le commerce intérieur et le trafic est fort de leur goût ; ils sont répandus dans toutes les provinces de l'empire, mais ils n'en dépassent point les limites ; ils n'aiment point la mer ; ils sont, par rapport à la Chine, ce que sont les Arméniens au reste du monde.

« Mgr. le Vicaire apostolique, qui réside dans cette province, a sous sa juridiction le Chang-Si, le Kan-Sien, qui n'est qu'un démembrement de la Tartarie, et le Hou-Qouang. On dit que cette mission et celle du Su-Tchuen sont les meilleures de la Chine : cependant la mission du Su-Tchuen est plus fournie de Missionnaires, soit européens, soit chinois ; peut-être même a-t-elle un plus grand nombre de chrétiens. S'il faut juger du reste des chrétiens du

Chang-Si par ceux qui sont dans le district de Mgr. le Vicaire apostolique, ils sont fort pieux ; il y en a un bon nombre d'exilés pour la Foi dans la Tartarie occidentale, à près de mille lieues de leur patrie.

« Peu de temps avant mon arrivée dans cette province, l'un d'entre eux donna un exemple rare de constance. Les Tartares occidentaux s'étant révoltés, l'empereur envoya des troupes pour les faire rentrer dans le devoir. Ce confesseur de la Foi se trouva enfermé avec quelques marchands chinois entre les deux armées ; ils craignirent, de quelque côté qu'ils se réfugiassent, d'être mis à mort, par les uns comme ennemis, et par les autres comme transfuges. Ils prirent le parti de se réfugier dans la Tartarie russe ; il y avait encore vingt journées de chemin pour atteindre les frontières. Ils éprouvèrent tout ce que l'on peut souffrir dans les déserts que l'on est obligé de traverser ; ils n'avaient quelquefois, pour toute nourriture, que des racines et des objets encore plus vils. Le gouverneur russe les reçut avec bonté, les traita comme la charité chrétienne l'exige en pareille circonstance, puis il les fit conduire jusqu'à Péking. Ils furent traduits, par ordre du gouvernement, devant le mandarin de leur province. Celui-ci renvoya les marchands chez eux, sans autre examen. S'adressant ensuite au chrétien : « Pour quelle cause, dit-il, êtes-vous en Tartarie ? -Pour la Foi ; j'ai été exilé dans cette province pour n'avoir pas voulu renoncer au Christianisme. Renonce maintenant à la Religion, et tu retourneras libre dans le sein de ta famille. -Que j'apostasie aujourd'hui, s'écria le généreux confesseur, après tant d'années de souffrances ! à Dieu ne plaise ! Eh bien ! retourne en exil. » « J'y retourne. » Il fut aussitôt enchaîné et ramené dans le lieu de son exil, à mille lieues loin de sa patrie. Plusieurs de ces confesseurs ont été amnistiés l'année dernière ; ils prirent les armes contre les rebelles, en faveur du gouvernement qui les persécutait. Le chef de l'armée s'est intéressé pour leur faire obtenir la liberté : parmi eux se trouvaient un Prêtre et un prince tartare. Ce prince est petit-fils de l'empereur Kang-Hi, qui a si bien mérité de la Religion par la puissante protection dont il environnait les Missionnaires et les néophytes. Cet illustre confesseur a passé dix-huit ans en exil. La fidélité qu'il a montrée, dans la dernière guerre, à un parent qui n'avait pas de grands titres à sa reconnaissance, lui a obtenu son rappel. Il paraît qu'il doit plutôt cette faveur à la générosité du mandarin militaire qu'à l'indulgence de l'empereur ; car il n'ose point revenir à Péking, crainte d'être encore recherché. Sa constance à professer la Foi chrétienne lui a fait perdre son rang, sa dignité et les insignes de prince du sang. Il est aujourd'hui dans la maison du Vicaire apostolique du Chang-Si : il a demandé à ce prélat, comme une grâce, d'être reçu au nombre de ses domestiques, afin, lui dit-il, de pouvoir entendre la Messe tous les jours, et pratiquer en paix ses exercices de religion le reste de sa vie. Mgr. le Vicaire apostolique le garde à titre de catéchiste. Quand je contemple ce saint vieillard, toujours utilement occupé et toujours en prières, son port majestueux, son ton noble et modeste, sa barbe blanche qui tombe jusque sur sa poitrine, il me semble voir un vénérable anachorète ; mais quand je considère en lui un illustre confesseur qui a préféré l'humiliation de la croix à l'honneur d'approcher de si près du trône impérial, le petit-fils d'un des plus grands empereurs du monde debout modestement devant moi, n'osant jamais s'asseoir, quelque instance que j'aie pu faire, ambitionnant l'honneur de servir Jésus-Christ dans la personne de son indigne ministre, j'éprouve une espèce de frissonnement, et je voudrais être à sa place. « Il y a quelques années, il arriva dans cette mission un fait mémorable qui prouve que Dieu enverrait plutôt un Ange pour instruire un fidèle qui suit dans toutes ses actions les lumières de sa conscience, que de le laisser dans son infidélité, comme l'enseignant saint Thomas et les autres théologiens avec lui. Il existait, dans le siècle dernier, un Chinois qui faisait exactement tout ce que lui dictait la droite raison, quoiqu'il n'eût jamais entendu parler du Christianisme. Il était surtout fort sévère sur l'article de la justice, vertu peu connue en Chine parmi les païens : on en rapporte certains traits qui prouvent qu'il portait son exactitude plus loin que ne l'auraient exigé les casuistes les plus rigoureux. Il ne paraît pas que cet homme ait

pratiqué aucun acte d'idolâtrie (on trouve beaucoup de Chinois qui ne font aucun cas des idoles). Cet honnête homme mourut enfin, ou tout au moins on le crut mort. Lorsqu'on procédait à ses funérailles, il donna des signes de vie, et voici ce qu'il dit : « J'ai été véritablement mort ; mon âme a comparu devant le grand Juge, il m'a parlé ainsi : « Tu as toujours suivi les lumières de ta conscience, je ne veux point te condamner ; mais tu n'es point chrétien, je ne peux te récompenser ; retourne au monde, je te rends la vie, embrasse le Christianisme. » Tel fut son rapport, et aussitôt il fit prendre des informations, afin de trouver des chrétiens. Après quelques recherches, on rencontra un catéchiste qui l'instruisit et le baptisa. De néophyte il devint Missionnaire ; il prêcha l'Evangile pendant les quarante jours qu'il vécut encore, et il convertit plusieurs païens. Ce terme expiré, il mourut sans retour, et alla recevoir la récompense due à sa foi et à ses mérites (Nous n'avons point cru devoir supprimer ce fait, bien que nous ayons pensé que plusieurs de nos lecteurs peut-être refuseront d'y ajouter une foi entière. L'Histoire ecclésiastique nous présente plusieurs exemples de ce genre, et des traits tout aussi frappants de la miséricorde de Dieu à l'égard de personnes rappelées miraculeusement à la vie.). Je tiens ce fait de la bouche même du vénérable Evêque du Chang-Si ; je l'ai écrit, en quelque sorte, sous sa dictée. Ce prélat en envoie actuellement la relation à la sacrée Congrégation de la Propagande. Il est donc vrai que Dieu ne punit personne sans qu'il l'ait mérité ; il est encore vrai, quoi qu'en disent les incrédules, que hors du Christianisme il n'y a point de salut. Ici, comme partout ailleurs, la justice est d'accord avec la miséricorde.

1854.

« Cette année ne s'ouvrit pas sous des auspices plus favorables, j'eus un pressentiment, qu'elle ne serait pas plus heureuse que les autres ; cependant je m'occupai de mon affaire comme si j'étais sûr de réussir.

« Le 10 mars, Joseph revint de Péking sans avoir rien fait. Les Coréens chrétiens ne parurent pas ; j'en connus la cause l'année d'après. Celui qui allait à Péking avec les lettres de ses compatriotes, rencontra le Père Pacifique aux frontières ; on crut que l'on ne pourrait pas l'introduire sans son secours. En conséquence, celui-ci obtint, sous différents prétextes, la permission de revenir sur ses pas.

« Le 24 avril, je reçus une lettre de M. Maubant : il m'annonçait qu'il était arrivé à Péking le 1er du même mois ; il me disait de lui mander où il devait aller et ce qu'il devait faire. Je me trouvais dans le cas de lui adresser la même question. Il était parti du Fokien vers la mi-décembre : après avoir fait naufrage une fois, il arriva à la capitale, monté sur un âne. Les préposés à l'octroi se contentèrent de lui enlever toutes ses sapèques, et le laissèrent passer ; ils étaient bien loin de croire que ce fût un Européen. Il était en effet si défiguré et si couvert de poussière que Mgr. de Nanking le prit pour un Chinois, quoiqu'on lui eût annoncé l'arrivée d'un Européen ; il ne commença à le croire tel, que lorsqu'il se fut convaincu par lui-même que le voyageur ne savait pas parler chinois. Sa présence jeta la consternation dans le palais épiscopal ; on ne pouvait croire qu'un Européen eût pu entrer à Péking sans les passeport impériaux et sans l'escorte de Sa Majesté, on trouvait encore plus de difficulté à le garder. Mgr. de Nanking voulait l'expédier de suite pour la Tartarie occidentale ; il lui accorda cependant un délai jusqu'à l'arrivée du courrier du Chang-Si. Mgr. L'Evêque lui-même est prisonnier dans son palais, il est sous la surveillance du gouvernement ; on ne lui a accordé la permission de rester à Péking que sous pré-texte de maladie. Son église, la seule qui existe des cinq qu'il y avait autrefois, est toujours fermée. On y célèbre la Messe, mais presque aucun chrétien n'y assiste ; on célèbre pour eux dans des oratoires particuliers. Le mandarin, ou plutôt le prince, à qui l'empereur a donné le droit d'acheter l'église, le palais épiscopal et ses dépendances, a promis qu'il ne la ferait point détruire. Ce sera un monument

qui conservera en Chine le souvenir des Européens. Après la mort de Mgr. de Nanking, il n'y aura plus de Missionnaire européen à Péking ; il paraît même, d'après les mesures qu'a prises le gouvernement, qu'ils ne seront jamais rappelés. Néanmoins ce prélat pense différemment. Voici encore un trait de reconnaissance de ces despotes orientaux pour les bienfaits que leur ont rendus les Jésuites et ceux qui leur ont succédé : tout ce que la capitale et le palais impérial renferment de beau et d'utile est l'ouvrage des Européens ; pour prix de leurs services, ces princes ont commencé par vexer les Missionnaires, les humilier, les punir par l'exil et l'emprisonnement ; enfin le dernier empereur a porté une loi qui menace de mort tout Européen qui entrera sur les terres de l'empire pour prêcher la Religion chrétienne. Cette loi existe encore dans toute sa rigueur, et elle n'a été que trop souvent mise à exécution. L'empereur de Chine, accoutumé aux adulations des grands mandarins qui sont autour de sa personne, ne regarde les Européens que comme des barbares qui sont trop honorés d'être ses serviteurs. L'archimandrite russe qui réside à Péking, sous le titre d'ambassadeur, si je ne me trompe, ou d'agent consulaire, ne jouit d'aucune considération ; il n'est jamais admis à l'audience de l'empereur ; lorsqu'il arrive, ou qu'il retourne en Russie, on l'annonce au prince, et l'on passe aussitôt à l'ordre du jour, sans jamais lui permettre de prendre congé de Sa Majesté. A mon avis, la Religion a plus gagné que perdu à l'éloignement des Européens de la capitale : les Missionnaires qui sont dans les provinces seront moins recherchés ; les grands mandarins n'ayant plus devant leurs yeux cet objet de haine et d'envie causée par la supériorité du talent et du mérite, penseront moins à molester les chrétiens ; et les Missionnaires n'emploieront pas un temps précieux à cultiver des arts et des sciences étrangers à leur vocation pour complaire à un prince qui ne leur sait point gré de leurs services, et sans que la Religion en retire aucun avantage. En effet Péking, qui contient, dit-on, plusieurs millions d'habitants, et qui depuis deux siècles a eu un si grand nombre de Ministres évangéliques, compte à peine, dans sa vaste enceinte, trois mille chrétiens ; encore ne sont-ce pas les meilleurs de la Chine. J'ai hâte de revenir à mon sujet.

« Deux chrétiens s'étaient offerts pour me conduire jusqu'aux frontières de la Corée ; mais la route qu'ils connaissaient était trop périlleuse pour moi, et celle que je voulais prendre leur était inconnue. Tout ce que la renommée en publiait n'était pas propre d'ailleurs à leur inspirer le désir de l'explorer : tantôt c'étaient des montagnes qu'il fallait gravir, au risque de mourir de froid ; tantôt c'étaient des déserts, repaires de voleurs et de bêtes féroces, qu'il fallait traverser. Ce sinistre rapport était exagéré sans doute ; il y avait cependant beaucoup de vrai. Après tout, comme je ne voyais aucun autre moyen d'avancer, je me décidai, à quelque prix que ce fût, à faire explorer cette route. Quelques voyageurs allaient à moitié chemin de notre destination ; je résolus d'envoyer au moins deux hommes avec eux : mais où trouver des gens qui voulussent s'aventurer ainsi ? Il n'y eut que Joseph qui se présentât, m'assurant qu'il courrait volontiers les risques de ce voyage pour une si belle cause. Il partit donc seul, n'ayant d'autre guide et d'autre secours que la Providence pour un trajet de neuf cents lieues. J'aurais désiré louer ou acheter une maison ; mais ce jeune homme partant seul, sa mission se borna à me tracer une route jusqu'aux frontières de la Corée.

« Le 31 mai, je reçus une lettre de Macao, qui m'enjoignait de donner cent piastres à M. Maubant, cent à M. Chastan, et quatre-vingt-cinq au P. Pacifique. J'étais de plus autorisé à en garder deux cents pour moi. Je n'avais qu'une légère somme à ma disposition, encore me l'avait-on prêtée. Le même courrier annonçait officiellement à Mgr. du Chang-Si et à ses Missionnaires, qu'il n'y avait point de viatique pour eux cette année : les dépenses que l'on avait été obligé de faire pour la Corée et pour l'expédition d'un jeune Missionnaire italien, avaient épuisé les finances. Ce fut donc pour la troisième fois qu'ils ne reçurent point de viatique, et c'était toujours la Corée qui causait ce déficit. Ces nouvelles n'étaient pas de nature à me faire plaisir ; mais Mgr. le Vicaire apostolique ne faisait qu'en rire, il était bien éloigné de faire paraître de l'humeur contre moi.

(Ainsi se montre en toute rencontre cette insuffisance de ressources, à laquelle l'œuvre de la Propagation de la Foi est destinée à suppléer. Sans doute ce n'est point l'argent et l'or qui procurent le succès des missions ; mais la grâce de Dieu, la prière et le zèle : cependant il est vrai de dire que Dieu veut aussi que les moyens temporels servent à la réussite des entreprises les plus saintes ; car ce serait tenter la Providence que de compter toujours sur des miracles : or quel meilleur usage pouvons-nous faire des biens de ce monde que de les employer à aider à sauver des âmes ? C'est le conseil même de N. S. : *Facite vobis amicos de mammona iniquitatis ; ut, cum defeceritis, recipiant vos in æterna tabernacula* ( Luc. XVI, TOM. 9, L. 9 ))

« Le 29 août, je reçus deux lettres de la part des Coréens ; elles étaient ouvertes : ce n'était point leur faute ; c'est le porteur qui prit sur lui de les ouvrir et d'en distribuer des copies partout où il passa. La première de ces lettres portait en substance : « Nous espérons que le bon Dieu, favorablement disposé par les prières de la Sainte Vierge et des Saints, vous ouvrira les portes de la Corée. » Mais ils n'indiquaient aucun moyen pour réaliser leurs espérances. Dans la seconde, après un préambule qui exprimait avec toute l'emphase orientale leur admiration, leur joie, leur reconnaissance, ils me disaient avec toutes les précautions oratoires et toute la politesse tartare, qu'il était très-difficile, c'est-à-dire impossible de me recevoir, à moins que le roi ne voulût me permettre d'entrer publiquement. Ainsi, à leur avis, il fallait que le Souverain Pontife armât un navire à ses frais, qu'il envoyât un ambassadeur avec de riches présents au roi de Corée, pour obtenir de ce prince l'exercice public de la Religion chrétienne. Si la première ambassade ne réussissait pas, le Pape devait en envoyer une autre avec de nouveaux présents, et successivement jusqu'à une parfaite réussite. Du reste, ils étaient disposés à suivre mes avis et ceux du Père Pacifique. Je regardai cette clause comme non avenue, comme une précaution et un détour adroit pour éviter le blâme d'un refus absolu. Quand on a vécu quelque temps avec les Orientaux, on sait apprécier de pareilles formules : l'urbanité asiatique ne permet jamais à un inférieur de donner une réponse négative à un supérieur ; c'est à celui-ci à découvrir une négation dans une proposition affirmative. Mais enfin les Coréens ont changé de sentiment ; l'apparition d'un navire anglais sur leurs côtes, et la terreur que ce navire a inspirée au gouvernement, les ont fait renoncer au projet d'ambassade.

« Le courrier qui m'apporta mes lettres m'apprit encore qu'aucun chrétien du Leao-Tong ne voulait me recevoir : « Le père Pacifique, dit-il, est entré ; neuf ou onze Coréens ont été emprisonnés pour la Foi, parmi eux se trouvaient trois femmes ; tous ont généreusement confessé leur Religion. « Nous vous prions, disaient-ils aux juges, de ne point user d'indulgence à notre égard, nous désirons de mourir pour obtenir la palme du martyr. » Les femmes ont été mises en liberté, les hommes ont été condamnés à mort ; mais le jeune roi, persuadé que la Religion chrétienne ne nuit point à la sûreté des états, leur a accordé la grâce. Ils étaient encore en prison, quand les Coréens sont venus recevoir le Père Pacifique. A cette époque, il n'y avait que vingt-quatre d'entre eux qui sussent qu'ils avaient un Missionnaire ; probablement il y en avait encore moins qui eussent appris qu'ils avaient un Evêque. Il y a quarante mille chrétiens en Corée. »

« Tel fut le rapport du courrier qui avait conduit le Père Pacifique sur les frontières : il avait parlé aux Coréens eux-mêmes. Cependant le nombre de chrétiens désigné me paraît fort exagéré Les Coréens qui sont venus cette année ont dit qu'il y en a plusieurs dizaines de mille, ou, pour le moins, plus de vingt mille. Mais, quand je leur ai fait demander si les catéchistes connaissaient à peu près le nombre des chrétiens qui étaient dans leurs districts, ils ont répondu négativement. Ainsi il n'y a rien de certain sur ce point. Le jeune prince qui paraissait favorablement disposé pour le Christianisme, est mort ; on en a nommé un second, qui est mort aussi. L'empereur de Chine vient d'en faire inaugurer un troisième ; on dit que c'est un enfant cela n'est pas de bon augure pour la mission. Sous un roi mineur, il faut

nommer des tuteurs, établir une régence ; mais une malheureuse expérience a prouvé que le temps des régences est une époque désastreuse pour les néophytes. : « Par ce même courrier, j'appris les aventures de M. Chastan : voici un épisode de son voyage. Trompé par la lettre de Joseph dont j'ai parlé naguère, et par les fausses espérances qu'elle contenait, tout le monde se mit en mouvement. M. Umpières prépara une maison pour servir de séminaire aux jeunes Coréens que l'on attendait à Macao ; ils allaient arriver incessamment. Il fallait un Directeur ; M. Umpières jeta sur les yeux sur M. Chastan ; mais celui-ci pria avec tant d'instance qu'on l'exposât au danger, qu'il obtint enfin son congé, non sans beaucoup de peine. La barque du Fokien qui fait la fonction de paquebot de Macao au Fokien, et du Fokien à Nanking, était sur le point de faire voile pour Fougan ; on profita d'une si belle occasion. M. Chastan s'embarqua en septembre 1833, et arriva à Fougan en novembre. M. Maubant y était encore ; il lui apprit cette heureuse nouvelle, que tout le monde regardait comme certaine. A l'instant même on prit des mesures pour partir, et dans peu de jours M. Maubant et M. Chastan furent en route pour la Corée. Ce faux rapport vint fort à propos pour débarrasser Mgr. du Fokien de deux Missionnaires européens, dans un temps où l'un de ses confrères venait d'être arrêté ; et il y avait lieu de craindre que cette arrestation ne causât une persécution générale dans cette province.

« Quand M. Chastan fut parvenu au Kiang-Nan, il s'aperçut qu'on l'avait induit en erreur. Alors il forma un autre plan de campagne ; il s'embarqua, lui quatrième, sur la mer Jaune, et alla jusqu'aux frontières de la Corée, construire ou acheter une maison. Il se persuada qu'il pourrait bien rencontrer le Père Pacifique, et entrer avec lui. Quand il eut pris terre en Tartarie, deux de ses courriers, transis de peur à la vue d'une contrée inconnue et presque déserte, s'enfuirent ; et ils remontèrent dans leur barque, pour revenir à Nanking. Ils voulaient même entraîner M. Chastan avec eux ; mais celui-ci tint ferme, il les paya et les congédia ; il s'en alla ensuite à la découverte avec un seul Fokinois, qui lui resta fidèle. Après un mois de temps, employé à des courses hasardeuses et à des recherches inutiles, il arriva sur les frontières de la Corée ; il en contempla les montagnes à loisir ; comme Moïse, il salua de loin cette terre promise ; et comme le législateur du peuple de Dieu, il ne put point y entrer, il ne trouva personne qui voulût l'introduire : il fut donc obligé de rétrograder sans avoir rencontré le Père Pacifique, et sans avoir préparé un logement à ceux qui devaient marcher sur ses traces. Il vint débarquer près de Péking ; par-là, il évita une douane que les Chinois eux-mêmes franchissent difficilement. Deux interprètes latins, dont l'un est du Su-Tchuen et ancien élève de Pinang, et l'autre du Fokien, furent instruits de sa triste situation ; ils prirent sur eux de l'introduire dans Péking, au péril de leur vie ; ils le tinrent caché chez eux, et fournirent généreusement à tous ses besoins. Ne pouvant faire mieux, je les remerciai par lettre. Mgr l'Evêque de Nanking lui offrit alors ou de retourner à Macao, ou d'aller dans le Chang-Tong exercer le saint ministère sous la juridiction de M. Castro, son vicaire-général ; il accepta ce dernier parti.

« Il se mit en route vers la fin d'août pour sa nouvelle mission ; il y fut reçu en triomphe et au son des fanfares, on chanta des Messes en musique et à grand orchestre, il y eut grand concert pendant son diner, etc. Cette brillante réception se fit à un quart de lieue du village où je fus retenu prisonnier pendant trente-six jours.

« M. Chastan est encore dans le Chang-Tong ; il est fort content de se trouver là, en attendant le moment où il sera appelé pour aller en Corée. Il croit pouvoir faire le trajet du Chang-Tong en Corée en vingt-quatre heures, si le vent est favorable. Dans son trajet du Fokien au Kiang-Nan, il avait relâché au port de Hiapou, à l'extrémité nord de la province du Tche-Kiang. Il vit là une jonque chinoise, qui faisait voile pour le Japon. Il crut qu'un Prêtre chinois, et même un Missionnaire européen, qui saurait bien la langue, pourrait monter à bord de quelqu'une de ces jonques, sous prétexte de commerce, et de là s'introduire dans le Japon,

pour planter une seconde fois l'étendard de la Croix sur une terre arrosée du sang d'un million de martyrs.

« Il n'y a point de doute, me disait-il, qu'on ne puisse sans peine allumer dans les cœurs des neveux le flambeau de la Foi, qui a jeté un si brillant éclat parmi leurs ancêtres. » Je consultai Mgr. du Chang-Si et un de ses Missionnaires : ils furent d'avis qu'il fit une tentative, s'il voyait quelque possibilité de réussir. Je lui répondis donc : « Je suis bien loin de retenir votre zèle ; peut-être la divine Providence ne vous a-t-elle conduit dans cette province que pour ouvrir une nouvelle mission. L'entrée de la Corée est bien difficile, pour ne rien dire de plus ; si le Japon présente moins de difficulté, allez-y, je vous laisse libre de vos actions ; faites ce que le bon Dieu vous inspirera. » Quelques mois après il m'écrivit de nouveau ; il me disait qu'il était très-content de la mission qui lui échéait. « Rien ne m'arrêtera, ajoutait-il, j'exécuterai vos ordres ; je prends des mesures pour me procurer une place sur quelque'une des jonques qui vont au Japon. Je pense partir en juin ( 1835 ). » Il n'avait pas bien saisi le sens de ma lettre ; je fus donc obligé de lui écrire une seconde fois, à peu près en ces termes : « Je ne vous ai point donné des ordres, je ne vous ai fait qu'une invitation ; je n'ai qu'une juridiction indirecte sur le Japon : votre mission n'est pas évidemment divine ; je pense que l'entrée de la Corée, présentant cette année-ci moins de difficulté, il est plus sûr et plus prudent d'entrer d'abord en Corée, pour passer de là au Japon. Cependant je ne gêne point votre zèle : si vous avez trouvé une occasion favorable de pénétrer dans ces îles infortunées, profitez-en. » Si ce que j'ai lu ou entendu est vrai, car je ne sais d'où me viennent ces renseignements, il est presque impossible à un Missionnaire, de quelque nation qu'il soit, de pénétrer au Japon. Lorsque le gouvernement japonais proscrivit sans retour le Christianisme, et fit faire un massacre général de tous ceux qui professaient la Religion sainte, il parut un édit qui défendait, sous peine de mort, aux Japonnais de sortir de leur patrie, sous quelque prétexte que ce fût, et aux Européens de ne plus jamais paraître sur les terres de l'empire, même sous le titre d'ambassadeur. On fit mettre à mort les derniers envoyés du roi de Portugal ; on permit seulement aux Hollandais, aux conditions les plus humiliantes pour leur nation et les plus honteuses pour la Religion, de prendre terre dans une petite île qui se trouve à l'entrée du port de Nangasaki, le seul qui leur soit ouvert. L'horrible sacrilège auquel on les obligea, et auquel la soif de l'or les fit soumettre (On leur fait fouler la croix sous les pieds), a fait croire à ce peuple que les Hollandais n'étaient pas chrétiens. On défendit aussi aux Chinois de former des établissements dans ces îles ; on leur permit seulement d'aborder dans certains ports pour faire le commerce, à condition qu'ils n'amèneraient aucun chrétien avec eux. Il paraît que ces faits sont authentiques. Ces lois funestes sont encore rigoureusement observées. En 1820 ou 1822, l'empereur de Russie envoya une ambassade au Japon ; après bien des difficultés pour permettre aux ambassadeurs de descendre à terre, après deux ou trois mois de délai, on leur envoya un message avec cette réponse : « Nous ne voulons ni de votre amitié, ni de votre alliance. Nous ne pouvons accepter vos présents, parce que nous serions obligés de vous en faire d'autres ; nous sommes résolus de n'avoir jamais rien de commun avec un prince chrétien.

« On ignore si l'on oblige les Chinois à des actes superstitieux, pour s'assurer qu'il n'y a point de chrétiens parmi eux ; et, supposé la vérité de ce fait, on ignore si l'on exige ces actes superstitieux lorsqu'on va reconnaître le navire, ou lorsque l'équipage descend à terre. Il faudrait prendre des informations exactes sur cela avant d'envoyer un Missionnaire sur une barque chinoise, autrement ce serait l'exposer à une mort certaine et inutile pour la mission. La Corée ne présente point, ce me semble, cet inconvénient. Il y a des Japonais établis à la partie sud-est de cette presqu'île ; on pourrait en convertir quelques-uns, et, par leur moyen, s'ouvrir secrètement une voie pour entrer au Japon. Mais enfin, y a-t-il encore des chrétiens dans ces îles ? et s'il y en a, où se trouvent-ils ? qui est-ce qui conduira le Missionnaire jusqu'à eux ? Ce sont autant de questions auxquelles il est bien difficile de répondre. Ce que

l'on rapporte de Mgr. de Chaumont dans les nouvelles Lettres édifiantes, porte à croire qu'il y en a. Pendant que ce respectable Missionnaire était dans le Fokien, on trouva dans la maison d'un Japonais un Agnus Dei : le gouvernement donna ordre que la maison fût renversée jusqu'aux fondements. Je ne sais si l'on fit mourir ceux qui l'habitaient. Mgr. de Chaumont était résolu d'envoyer un catéchiste chinois dans cet endroit-là, lorsqu'il fut appelé à Paris pour être directeur du séminaire des Missions. Son rappel fit évanouir ce projet. Dans le siècle dernier, il a paru dans la Cochinchine et ailleurs des hommes qui se disaient Missionnaires du Japon ; ils exigeaient le plus profond secret je crois qu'un d'eux s'adressa à Mgr. d'Adran pour lui demander quelques ornements sacrés. Il est donc possible qu'il y ait encore des chrétiens au Japon. Quoi qu'il en soit, voici un fait certain et récent, qui prouve qu'il y en a quelques-uns maintenant, et que l'on pourrait en faire d'autres. Il y a environ quatre ans, un navire japonais fit naufrage sur les côtes de Luçon (Manille) : une partie de l'équipage se sauva à terre. Les naufragés étaient, si je ne me trompe, au nombre de vingt on les traita avec toute l'humanité et toute la charité que la Religion chrétienne inspire envers les malheureux, On remarqua qu'ils avaient sur eux des objets de piété (des médailles), auxquels ils rendaient, dit-on, un culte superstitieux. On leur demanda quelles étaient ces figures ? qu'est-ce qu'elles représentaient ? Ils ne donnèrent aucune raison satisfaisante ; tout ce que l'on put savoir d'eux, c'est qu'ils tenaient ces objets de dévotion de leurs ancêtres. Du reste, on se convainquit qu'ils n'avaient aucune connaissance de la Religion chrétienne : on les instruisit. Tous, à l'exception de trois, demandèrent le baptême. Ils assurèrent que le peuple se souvenait encore de la Religion des Européens (le Christianisme) ; on éprouvait un sensible déplaisir qu'elle fût proscrite, et l'on désirait qu'elle fût prêchée de nouveau l'empereur et les magistrats s'y opposaient. On leur fournit le moyen de retourner chez eux. A-t-on pris d'eux d'autres renseignements ? je l'ignore. Ce fait m'a été rapporté par M. le Procureur de la Propagande, à Macao ; et il m'a été confirmé en Tartarie par un Prêtre chinois, qui se trouvait à Manille en même temps que ces Japonais. Il les a vus, je crois même qu'il leur a parlé par écrit ou par interprète. Tout récemment, un autre navire japonais fit naufrage, sur la côte de Macao : on voulut les instruire de la Religion chrétienne ; mais on s'y prit si mal, que ces infortunés sont retournés chez eux plongés dans l'erreur comme auparavant : on n'a pas su profiter d'un événement que la divine Providence paraissait avoir ménagé pour un meilleur succès. Je me suis un peu écarté de mon sujet ; mais j'ai cru que cette courte relation pourrait faire plaisir aux Missionnaires qui se sentiront animés du désir de reconquérir à la Religion des îles qui paraissent destinées à réparer, en partie, les pertes immenses que l'Eglise a faites par les dernières hérésies. Cependant il ne faut point désespérer la prière fervente est toute-puissante auprès d'un Dieu miséricordieux, qui veut que tous les hommes soient sauvés ; les humbles et ferventes supplications des Associés pour la Propagation de la Foi obtiendront ce prodige. L'exécution d'un pareil projet est sans doute impossible à la faiblesse humaine, mais tout est possible à Dieu.

« Le 8 septembre, Joseph, que l'on croyait mort, arriva ; il avait été cent vingt jours en route, il avait rempli sa commission aussi bien qu'il lui avait été possible ; voici son rapport : « Il y a un chemin pour aller de la Tartarie orientale en Corée ; on peut passer la grande muraille, soit par les portes, quoiqu'elles soient toujours gardées soit par les brèches que les injures du temps y ont faites. J'ai trouvé dans la Tartarie occidentale des lieux où vous pouvez être en sûreté ; les chrétiens consentent à vous recevoir (ces districts appartiennent à MM. les La-zaristes français) ; mais dans la Tartarie orientale (Leao-Tong), je doute qu'aucun chrétien veuille agir de même. Dans, la Tartarie occidentale, on trouve de grands déserts ; ce sont des lieux presque inhabités et dangereux pour les voyageurs ; ils courent risque d'être dépouillés par des bandes de voleurs qui infestent ces contrées. Deux petites caravanes qui nous précédaient ont été volées ; le bon Dieu nous a préservés de ce malheur, ces maraudeurs ne nous ont point aperçus. On peut aller facilement jusqu'aux frontières de la Corée sans être

reconnu, on peut même entrer furtivement dans ce royaume ; j'ai parlé à des Chinois qui l'avaient fait. J'ai été jusqu'à la porte chinoise qui est à l'extrême frontière de la Tartarie ; on peut tromper la vigilance des gardes. Entre cette porte et le premier poste coréen, il y a un désert d'environ douze lieues ; il est traversé par un grand fleuve, qui est gelé deux mois de l'année. Il est défendu à qui que ce soit de former des établissements dans ce désert. Les Chinois et les Coréens peuvent pêcher dans le fleuve c'est un moyen de plus pour s'introduire. Il y a trois foires qui se tiennent régulièrement tous les ans : la première, à la troisième lune ; la seconde, à la neuvième lune ; et la troisième, à la onzième lune. Ces foires se tiennent en deçà de la porte chinoise ; les deux nations peuvent s'y rendre, et trafiquer librement pendant quelques jours. Il y a encore quelques autres foires, mais le nombre et l'époque n'en sont pas fixés ; elles ne s'ouvrent que sur la demande du roi de Corée, agréée par le gouvernement chinois. »

« Ce jeune homme ayant passé par Péking à son retour, à l'entrée de la ville on lui vola le peu de hardes qu'il apportait.

« Le 17, je renvoyai Joseph à Péking. Le courrier qui avait accompagné le Père Pacifique jusqu'aux frontières m'assura que les Coréens viendraient très-probablement à la neuvième lune, et non point à la onzième. Cette nouvelle et d'autres raisons m'engagèrent à hâter mon départ pour Sivang en Tartarie : là, j'étais plus près de Péking, et plus à même de traiter avec les Coréens.

« Le 22, je me séparai de Mgr. du Chang-Si et du révérend Père Alphonse, dont j'avais reçu des preuves signalées de charité et de bienveillance. Ce prélat voulait emprunter une somme considérable pour me la donner ; je n'eus garde d'accepter une offre si généreuse, crainte d'augmenter encore l'état de gêne où il se trouvait. Je lui dis seulement : « Quand je serai dans la nécessité, j'aurai recours à votre Grandeur. » Cette occasion s'est bientôt présentée, et le Prélat a tenu sa promesse. Autant mes précédents voyages avaient été pénibles et fatigants, autant celui-ci fut agréable et facile. Je rencontrai sur ma route quelques chrétiens ; ces bonnes gens firent un effort de charité, ils me donnèrent plus que je ne dépensai dans le trajet.

« Le 7 octobre, nous arrivâmes à la grande muraille, tant vantée par ceux qui ne la connaissent pas, et décrite avec tant d'emphase par ceux qui ne l'ont jamais vue. Ce mur et les autres merveilles de Chine ne doivent être vus qu'en peinture, pour que leur réputation reste intacte. La grande muraille n'a de remarquable que sa longueur, qui est de plus de cinq cents lieues ; elle forme plusieurs sinuosités ; sa direction principale est de l'est à l'ouest ; au nord du Chang-Si, elle tourne un peu à l'ouest-sud-ouest. Ce rempart, recouvert autrefois de briques qui sont tombées, forme la limite de trois à quatre provinces, dont chacune ferait en Europe un royaume considérable. Dans les plaines et dans les défilés, il a la forme d'un boulevard à créneaux, de cinq à six toises d'élévation ; sur les montagnes je doute qu'il ait dix pieds de haut. Là ce n'est qu'un tertre, flanqué, à des distances très-rapprochées, de quelques petites buttes qui ressemblent à des redoutes ; mais il n'y a personne pour les garder. De loin en loin, on trouve des portes pour la facilité des voyageurs et pour la perception des octrois. Près de la mer sont établis deux postes assez difficiles à franchir. M. Maubant a passé cette muraille par une autre porte, et Joseph à deux portes différentes. Leur rapport est conforme au mien. Ce mur est la séparation physique de la Chine et de la Tartarie : les aversins des montagnes qui sont au sud, appartiennent à la Chine ; ceux du nord, à la Tartarie. Je passai par la porte appelée Chan-Tchakon ; c'est par-là que passent les Russes, lorsqu'ils vont à Péking personne ne fit attention à moi. Les employés me tournèrent le dos, pour m'enhardir peut-être et ceux qui viendront après moi. Si la surveillance devenait rigoureuse, on pourrait franchir la muraille par les montagnes, ou par les brèches que le temps y a faites. « C'est l'empereur Ché-Houang, de la dynastie Tehing ou Tsing, qui fit construire cette grande muraille, pour défendre ses états des irruptions des Tartares : toutes les provinces fournirent

un certain nombre d'ouvriers et de manœuvres. Il fallait que cet empereur eût une fort mauvaise idée de ses ennemis, pour croire qu'ils seraient contenus par un tel rempart, lequel ne pouvant être défendu sur tous les points, vu sa longueur immense, devenait par-là même inutile. Les Tartares, en effet, ont franchi ce faible boulevard toutes les fois qu'ils l'ont voulu, et enfin ils se sont rendus maîtres de la Chine. Cette conquête a reculé bien au-delà de cette barrière les limites de ce vaste empire.

« C'est le même empereur qui fit brûler tous les livres, et mettre à mort tous les savants. On dit qu'ils furent enterrés tout vivants jusqu'au cou ; et que, par ses ordres, on fit passer la charrue par-dessus leurs têtes. Il voulait que l'ère de toutes les connaissances littéraires et historiques datât de son règne. On croit qu'il y avait autant de politique que de cruauté dans ces mesures extraordinaires : il regardait les gens de lettres comme des hommes pernicieux à l'état, et dangereux pour sa personne. C'est de cette époque que date l'origine de cette chronologie fabuleuse qui fait remonter la fondation de l'empire chinois à une si haute antiquité : les monuments historiques étant détruits, on eut recours, après la mort de cet empereur, à des traditions populaires et incertaines ; l'amour du merveilleux et l'orgueil national les firent adopter comme des faits certains. Les savants chinois font peu de cas de cette chronologie. Quand on soumet les faits historiques qu'ils regardent comme indubitables, quoiqu'ils ne le soient pas toujours, aux règles d'une sage critique, on voit que la fondation de leur empire remonte à peine à quatre mille ans, c'est-à-dire longtemps après le déluge, si l'on adopte la chronologie des Septante ; et peu de temps après que Noé fut descendu dans les plaines de Sennaar, si l'on s'en tient à la chronologie du texte hébreu et de la Vulgate, ce qui n'est pas absolument impossible. C'est cependant à ces traditions fabuleuses, incapables de soutenir l'examen d'un homme raisonnable, qu'ont eu recours d'impies blasphémateurs qui ambitionnent le titre de savants, pour donner, s'il était possible, un démenti à l'Esprit-Saint.

« Le 8 octobre, j'arrivai à Sivang en Tartarie, où je trouvai M. Maubant, que je n'avais pas vu depuis mon départ du Fokien.

« Sivang est un village assez considérable et presque tout chrétien. Les néophytes de Sivang sont pieux, ils aiment les Prêtres, ils paraissent nous voir avec plaisir. Ils avaient une église, qui fut construite à l'époque où l'empereur défunt envoyait les chrétiens en exil, et les Missionnaires au supplice. Cette église s'est trouvée bientôt trop petite ; ils en construisent actuellement une autre beaucoup plus grande, elle sera terminée sous peu. Quoiqu'ils soient très-pauvres, ils font, avec leurs propres fonds et les aumônes de leurs confrères, ce que bien de riches paroisses ne feraient point ailleurs avec des offrandes volontaires. La nouvelle église a été commencée dans le même temps que les Pe-lien-kiao ont égorgé un mandarin dans la province du Chang-Si : cette révolte a produit, par contre-coup, une persécution contre les chrétiens dans l'arrondissement de Sivang. Cette malheureuse affaire n'est pas encore terminée ; on espère néanmoins que la paix se rétablira bientôt. J'en parlerai en son temps. Sivang me paraît être un lieu sûr pour un Missionnaire, si l'on peut dire toutefois qu'il y ait en Chine et en Tartarie un lieu de sûreté pour un ministre de l'Évangile.

« M. Suč (Lazariste chinois) a formé dans le même endroit un séminaire préparatoire, qui alimente celui que M. Torrette a formé à Macao. Parmi ses élèves il y en a un dont la vocation à la Foi et à l'état ecclésiastique est extraordinaire. Il est né de parents païens, dans la province du Chang-Si : il fut placé, à titre de commis, dans la maison d'un marchand chrétien. Ce jeune homme s'aperçut bientôt que son maître professait une autre religion que la sienne ; il se fit instruire, et voulut recevoir le Baptême contre le gré de ses parents. Pour se débarrasser, une fois pour toutes, de leurs vexations, il résolut de s'éloigner d'eux. On lui proposa d'aller chez l'Évêque du Chang-Si ; mais il jugea sagement qu'il serait encore trop près de sa famille, et par cela même en butte à des sollicitations dangereuses : il prit donc la résolution de s'expatrier. Il avait entendu parler d'un séminaire fondé en Tartarie ; mais il y avait près de deux cents lieues de distance, et il ne savait pas le chemin. Après

quelques légères instructions, il se mit en marche. Ce jeune homme, qui n'était jamais sorti de chez lui, s'égara bientôt la divine Providence lui fit rencontrer un homme qui allait à une légère distance de Sivang ; il le prit pour guide, et parvint ainsi heureusement jusqu'au séminaire de M. Sué, où il est encore aujourd'hui.

« La partie de la Tartarie où je me trouve est un pays pauvre et très-froid. Sivang n'est guère qu'au 41° degré 39 minutes de latitude, c'est-à-dire plus au midi qu'aucune ville de France ; et cependant il y fait aussi froid qu'en Pologne. Les gelées blanches, quoique peu sensibles dans un climat si sec, commencent à la fin d'août, ou à peu près. L'année dernière, il y gela forte ment le 8 septembre. Dans les vallées qui sont peu échauffées par les rayons du soleil, il y a de la glace toute l'année ; cependant cette contrée n'est qu'à soixante lieues de la mer. Les montagnes les plus élevées n'ont guère Plus de deux cents à deux cent cinquante toises d'élévation. On monte peu de Péking à Sivang, si l'on suit la vallée. En hiver ici, et surtout dans les environs, le thermomètre de Réaumur descend jusqu'à trente degrés, et quelquefois plus bas : alors toutes les liqueurs gèlent, excepté l'esprit-de-vin. Je disais la Messe dans une petite chapelle remplie de monde ; il y avait quelquefois deux brasiers à côté de l'autel, on conservait le vin dans un vase d'eau chaude ; malgré ces précautions, j'avais bien de la peine à empêcher que les saintes espèces ne gèlassent. Dans ces occasions, on ne peut toucher aucun métal ; si peu que l'on ait les mains moites, l'objet se colle aussitôt fortement aux doigts, et on ne l'enlève qu'en arrachant quelquefois l'épiderme. Lorsque l'on sort, et que l'on reste quelque temps en plein air les vapeurs qui s'exhalent par la respiration se congèlent sur la barbe et sur la moustache, et forment des glaçons de l'épaisseur du doigt. Quand on voyage, on est obligé de se couvrir le nez et les oreilles avec une espèce de capuchon fourré qui descend sur les épaules ; sans cette précaution, on serait exposé à les perdre. Cela n'empêche pas que les poils des moustaches, se collant avec ceux de la barbe, la bouche ne reste, pour ainsi dire, fermée à clef ; alors on respire plus par le nez que par la bouche. Tout ce que je rapporte ici est fondé sur ma propre expérience, et sur celle des autres aussi. Transporté tout d'un coup des chaleurs de la ligne dans un climat si froid, j'aurais dû, ce semble, m'en ressentir ; je n'ai éprouvé cependant aucun effet sensible de l'influence d'une telle température. Comme on est toujours couvert de la tête aux pieds, que le ciel est constamment beau et le soleil brillant, on s'aperçoit peu de l'intensité du froid. Néanmoins M. Maubant et Joseph se sont un peu ressentis de la dureté du climat, ils ont été malades pendant tout le temps que le thermomètre de Réaumur s'est soutenu de vingt à trente degrés au-dessous de zéro. Voici la graduation croissante ou décroissante du froid, selon les différents mois de l'année : Huit septembre, de 3 à 4 ° au-dessous de zéro, thermomètre de Réaumur. Octobre, du vingt au vingt-deux... Trente-un décembre · Fin de novembre Sept janvier, près de. Aux environs de Sivang, dans une exposition favorable 2 et quelquefois au-dessous. Mi-février Du dix-huit au vingt mars, presque Quinze avril. · Huit mai. Sept juin 9 ° 112 14 ° 112 23° 115 26 ° 30 ° 20 ° 179 13 ° 10 ° 314. Je pense que, le vingt du même mois, le thermomètre pouvait être au moins à zéro. Je ne pus pas l'observer je n'avais pas de thermomètre. « Tout le mois de juillet a été frais et pluvieux. « A la fin du mois d'août, il m'a paru que le thermomètre était à zéro.

« Les 25, 26, 27 septembre, fortes gelées. Depuis la fin de l'été jusqu'à la mi-février, le ciel est ordinairement beau, et l'air très-pur ; dans les grands froids, l'atmosphère est aussi azurée dans l'endroit opposé au soleil qu'au zénith. On ne voit point, comme en France même dans les plus beaux jours, ces légers nuages ou ces vapeurs blanchâtres qui ceignent l'horizon d'une espèce de gaze plus ou moins épaisse ; le soleil est chaud dans les lieux abrités, et dans une position favorable il dégèle un peu ; mais l'air est toujours glacial. Voici le rapport de différence d'une position à l'autre. « Au lever du soleil, le thermomètre marquant 23 ° au-dessous de zéro ; midi, à l'ombre, 11 ° 142.. « Au soleil, midi trois quarts, 27° au-dessus de zéro ; différence de l'exposition de l'ombre au soleil 15 ° 12.-De sept heures du matin à midi,

à l'ombre, différence 11 ° 112. Différence du soleil à l'ombre, et de sept heures du matin à une heure après midi, 50 degrés. 4 « Autre observation. A sept heures du matin, 26 ° au-dessous de zéro, Midi, à l'ombre, 17 ° 112 ; au soleil, 19 ° 112 au-dessus de zéro. Différence du matin à midi, à l'ombre, 8° 112 ; -Du matin à midi, au soleil, 45 ° 112.

« De la fin de novembre jusqu'au premier avril, on passe sur la glace la petite rivière qui coule devant Sivang. La terre est gelée bien avant dans le mois de mai. Il est bon d'observer que l'hiver dernier a été fort doux, comparé aux hivers précédents ; tout le monde en convient. Quelle aurait été l'intensité du froid, si l'hiver eût été rude ! Les habitants de la Tartarie ne craignent point le froid ; tant que la température n'est qu'à 16 ou 18 degrés, ils disent qu'il ne fait pas froid, mais frais seulement. Comme les chapelles où nous célébrions les divins Offices étaient trop petites, une partie des fidèles était obligée d'entendre la Messe dans une cour ; il y avait de quoi frissonner quand on voyait des hommes et des femmes à genoux, par un froid terrible, sur un tas de neige ou de glace, pendant une heure et demie ou deux heures. Les mendiants qui ne trouvent aucun abri pour passer la nuit, se blottissent dans la neige. L'expérience semble démontrer, en effet, que dans les contrées septentrionales le thermomètre descend moins sous la neige qu'à la surface (C'est ainsi que l'on voit des plantes résister, sous l'abri de la neige, aux rigoureux et longs hivers de la Sibérie, lesquelles ne peuvent rester en pleine terre, dans nos contrées, pendant la même saison.).

« Les animaux semblent participer de ce tempérament. Les bêtes de somme et les autres animaux domestiques n'ont ni étable, ni écurie, ni abri ; quelque froid qu'il fasse, ils sont toujours logés à la belle étoile ; ils ne s'en ressentent pas, on dirait même qu'ils ont plus de vigueur. Au contraire, les chaleurs de l'été, qui ne sont pas assurément excessives, débilitent leurs forces. La nature semble avoir prévu cet inconvénient, elle les a pourvus d'une double fourrure ; tous ces animaux sont couverts d'un poil long, épais et crépu.

« Il neige rarement, et fort peu chaque fois, Dans le printemps, l'air n'est pas si pur qu'en hiver ; l'atmosphère est souvent surchargée de légers brouillards dont la réfraction est désagréable à la vue ; ils brisent et réfléchissent, en tout sens, les rayons du soleil ; le ciel ressemble à du verre dépoli. Il s'élève quelquefois des vents du nord-ouest très-forts, ils entraînent des tourbillons de poussière qui produisent l'effet d'un nuage épais. L'été est la saison de l'année où il pleut davantage. En plein air, à l'ombre, le thermomètre monte jusqu'à 30 et 32° de Réaumur ; dans les chambres, il monte rarement à 26 et 27 °. A l'ombre, la différence du grand froid et des grandes chaleurs est de soixante degrés de Réaumur. « Les montagnes de cette partie de la Tartarie sont aussi tristes que celles de Chine. Dans les vallons, les gorges et les ravins, il y a quelques arbustes, et même quelques arbres fruitiers sauvages, dont les habitants ne savent pas profiter ils n'ont, pour se chauffer, que ces arbustes et quelques herbes sèches. Il y a des mines de charbon ; mais le gouvernement ne permet pas de les exploiter.

« Les terres qui sont en culture produisent un peu de froment, de l'avoine, du sarrasin, du millet et quelques légumes. Toutes ces céréales sont fort maigres, et souvent le froid ou la sécheresse les fait périr en partie avant la moisson. Le chanvre est la plante qui vient le mieux ; il s'élève jusqu'à la hauteur de sept à huit pieds, et peut-être davantage. Depuis quelques années, on cultive en Tartarie les pommes de terre ; elles prospèrent et produisent beaucoup. On sait que cette plante précieuse, originaire de l'Amérique septentrionale, a été apportée par un capitaine anglais dans la Grande-Bretagne. Cette utile racine passa bientôt en France, et se répandit ensuite dans toute l'Europe ; tout récemment elle a été portée de la Russie en Tartarie et dans le nord de la Chine. C'est le supplément du pain et du riz.

« La contrée de la Tartarie où se trouve Sivang, n'a commencé à être cultivée que depuis quatre-vingt-dix ans. Le froid, quelque grand qu'il soit encore, l'est beaucoup moins qu'autrefois on sème aujourd'hui des grains qu'on ne pouvait pas semer il y a trente ans. On

sait qu'à mesure que les défrichements augmentent, le froid diminue proportionnellement ; les terres cultivées conservent la chaleur, et absorbent mieux les rayons du soleil que les terres en friche. Les Grecs ont fait cette observation par rapport à la Thrace, et les Romains à l'égard des Gaules ; ce qu'ils rapportent de la température de ces régions, conviendrait à peine aujourd'hui au Danemark ou à la Suède.

« Cette courte notice sur la partie de la Tartarie où j'ai déjà fait un assez long séjour, m'engage à parler du reste de cette antique nation, connue des anciens sous le nom de Scythes. Les Chinois ne distinguent que trois espèces de Scythes, Tartares ou Tatares, savoir : les Mantchoux, les Mankoux, et les Tartares occidentaux mahométans, qu'ils appellent Houitze, ou bien Heuei-Houei. Les Mantchoux et les Mankoux sont au-delà de la grande muraille, les premiers au nord-est, les seconds au nord-ouest ; ils professent tous le lamisme. Les Mantchoux habitent le Leao-Tong ; les Chinois appellent cette province Quang-Tong. Depuis le règne de la présente dynastie, les Tartares qui composent cette tribu, ou plutôt tous les Tartares diffèrent peu des Chinois, quant au physique ; ils ont seulement les yeux plus saillants, leur teint est d'un rouge basané ; ils ont un idiome particulier et monosyllabique. Ils ont la consonne R, que n'ont pas les Chinois ; ils écrivent du haut en bas et de droite à gauche comme ceux-ci, mais ils ont des caractères particuliers. Cette tribu et celle des Man-koux ont-elles toujours possédé le pays qu'elles occupent maintenant ? je ne saurais l'assurer. J'ai vu, ce me semble, quelque part, que ces peuples étaient originaires d'une autre partie de l'Asie. Dans la suite des temps ils se divisèrent ; les Mantchoux n'eurent qu'un chef, et ils s'adonnèrent à la culture des terres ; les Mankoux eurent plusieurs chefs ou kans ; ils ont encore le même mode de gouvernement, sous la suzeraineté de l'empereur de la Chine. Les Mantchoux sont plus civilisés et plus polis que leurs voisins ; ils ont été pendant long-temps la terreur de la Chine. C'est pour mieux s'opposer à leurs incursions, que l'empereur Ku-Hu, de la dynastie Minh, transporta le siège de l'empire de Nanking à Péking. Ils règnent aujourd'hui en Chine sous le nom de la dynastie Thaoux ; depuis cent quatre-vingt-dix ans, elle compte six empereurs : Tchoung-Tché, Kang-Hi, lounng-Tcheng, Kia-Long, Kia-Tcheng, Tao-Quouang. Peu d'années avant cette époque, un perfide eunuque, trompant la confiance de son maître, fit révolter l'armée contre son prince ; il réduisit l'infortuné empereur à une telle extrémité, qu'il se donna la mort après avoir tué sa fille de sa propre main. Le traître fut bientôt puni de sa perfidie. Il se forma alors plusieurs partis qui ravagèrent ce vaste empire ; un nouveau tyran prit le titre d'empereur ; il fut bientôt renversé du trône qu'il avait usurpé. Un général, fidèle aux princes de la famille Minh, appela les Mantchoux pour l'aider à soumettre les rebelles : les Tartares accoururent ; ils eurent bientôt dissipé tous les partis qui désolaient les provinces. On dit que quatre-vingt mille Tartares mirent en déroute un million de Chinois. Ceux-ci, outre l'avantage du nombre, avaient encore celui de la position : ils étaient postés sur les montagnes du district de Fougan, et occupaient toutes les avenues. Quand le calme fut un peu rétabli, on crut que les Tartares se retireraient dans leur pays ; on se trompa : ils imitèrent les Anglo-Saxons que les anciens Bretons avaient appelés à leur secours contre les Pictes ; ils conservèrent la Chine, qu'ils avaient conquise en quelque sorte ; le prince mantchou fut proclamé empereur. Cette dynastie règne avec gloire ; ses princes n'ont en vue que le bonheur de leurs sujets. Plût à Dieu qu'ils portassent le même intérêt à la Religion sainte, sans laquelle il n'y a point de vraie gloire dans ce monde, ni de bonheur dans Péternité ! Tchoung-Tché et Kang-Hi furent très-favorables au Christianisme ; mais lounng-Tcheng, fils de Kang-Hi, en devint le premier persécuteur. Depuis ce temps-là, la Religion est toujours en butte à la fureur de ses ennemis ; heureusement les mandarins font rarement tout le mal qu'ils pourraient faire. D'après la teneur des lois, on dit que l'empereur Kang Hi avait désigné pour son successeur un de ses enfants qui avait reçu le baptême. Tous les Missionnaires se réjouissaient dans l'espoir de voir la Religion chrétienne assise sur le trône du plus grand empire du monde ; mais le prince lounng Tcheng sut par supercherie tromper l'attente générale, et, au grand étonnement des Jésuites,

au lieu d'un prince chrétien, ils trouvèrent un prince persécuteur. On dit que l'oung-Tcheng fit ajouter un trait de plus au caractère qui désignait le nom du futur empereur : ce fut un officier du palais qui lui rendit ce service ; et, par cette supercherie, il fut substitué au prince légitime.

« Les Mankoux sont nomades et pasteurs ; ils vivent sous des tentes comme les anciens patriarches, errant dans leurs déserts avec de nombreux troupeaux ; ils n'ont pour nourriture que quelques grains et la chair de leurs bestiaux, ils boivent du lait de brebis et de jument ; d'après Rubréquis (fameux cordelier, qui fut envoyé par le roi St. Louis vers Sartach, prince tartare, en 1252.), ils font fermenter le lait de jument, et en composent une liqueur spiritueuse dont ils sont fort friands. En s'avançant toujours vers l'ouest-nord-ouest, on trouve des troupeaux de bêtes sauvages qui errent dans les déserts de la Tartarie, tels que les chameaux, les ânes, les chevaux, les bœufs, les mulets, etc. Les Tartares domptent quelques-uns de ces animaux, ils se nourrissent indistinctement de la chair de tous ; en hiver, ils mangent de préférence de la chair de cheval ; ils disent qu'elle est chaude et qu'elle donne de la force pour résister au froid. L'année dernière, on nous en apporta un morceau en ragoût ; un d'entre nous en mangea, il ne la trouva pas excellente. Les bêtes de somme dont on se sert ordinairement en Tartarie et dans le nord de la Chine, sont les chameaux, ou plutôt les dromadaires ; ces déserts glacés en contiennent une grande quantité. J'avais cru jusqu'ici que ces animaux ne se trouvaient que dans les pays chauds, me voilà détrompé. Bien loin de craindre le froid, on ne les fait voyager qu'en hiver ; cette saison leur est plus favorable que l'été (On assure que les Mogols conduisent ces animaux jusque vers le lac Baï-Kal, vers le 53 ° degré.).

« Ces deux castes de Tartares professent le lamisme. Les Mankoux sont fort malpropres ; ils sont dans l'usage d'essuyer leurs doigts dégouttants de graisse à leurs habits, afin que personne n'ignore qu'ils mangent de la viande. Lorsqu'un Tartare mankou veut honorer son hôte ou un convive, il prend un gros os qu'il ronge d'abord, puis il le donne à celui-ci, qui le ronge à son tour ; à la fin du repas, le Tartare essuye ses doigts à la robe de son hôte, en commençant du col jusqu'à l'extrémité inférieure ; la politesse exige que le convive lui rende la pareille.

« Les lamas ne sont guère plus propres qu'eux ; ils voyagent ordinairement en caravane, montés sur des chameaux nous en avons trouvé un assez bon nombre en chemin. Leur costume consiste en une robe rouge et un bonnet à poil de forme tartare. Les chefs de pagode ont un manteau jaune et une espèce de mitre placée de manière qu'un des angles répond au front, et l'autre au derrière de la tête. Les lamas vivent en communauté dans leurs pagodes, comme des religieux ; ils gardent le célibat. Il existe entre eux une espèce de hiérarchie ; chaque communauté a un chef ; mais ces dignitaires, quelque grands qu'ils soient, ainsi que leurs subordonnés, sont sous la juridiction du grand-lama. Celui-ci réside dans le Thibet l'empereur Kia-Long le fit venir à Péking, mais il est probable que lui ou son successeur revint au Thibet. Ces lamas honorent les montagnes d'un certain culte ; c'est là qu'ils construisent leurs pagodes : c'est peut-être la raison pour laquelle leur patriarche a fixé son siège dans le Thibet, qui est la région la plus élevée de l'Asie. Ils admettent pour article fondamental l'immortalité de l'âme et la métempsycose ; dans leur système de religion, les bons sont récompensés, et les méchants sont punis après leur mort : c'est-à-dire qu'ils admettent l'existence du ciel et de l'enfer. Ils reconnaissent un grand esprit immortel, et immuable ; il réside, si je ne me trompe, " dans le corps du grand-lama, qui est comme le temple qu'habite la Divinité. De ce principe ils déduisent cette conséquence, savoir : que le grand-lama ne meurt jamais ; quand il a un corps usé par l'âge ou accablé d'infirmités, il en prend un autre plus vigoureux et plus jeune, à peu près comme on change d'habit quand le premier est usé ou déchiré ; le grand esprit passe à l'instant dans le corps d'un jeune lama ; il paraît qu'il ne sort jamais de la pagode. Comme la communauté est nombreuse, il n'est pas facile, à la seule inspection, de reconnaître celui d'entre eux qui est devenu le grand-lama :

lui-même n'en sait rien. Voici, dit-on, l'expédient dont ils se servent. Ils agitent successivement plusieurs sonnettes, parmi lesquelles se trouve celle qui avait appartenu au défunt ; celui qui, au son, sait la distinguer de toutes les autres, est proclamé grand-lama ; on fait son apothéose car le grand et les petits lamas sont des dieux vivants, c'est le titre qu'ils se donnent eux-mêmes ; leurs statues sont simplement des dieux. Voilà tout ce que je peux vous dire sur ce singulier mode d'élection, et sur le lamisme. Du reste, il y a quelques traits de ressemblance entre le lamisme et le fétichisme de toutes les sectes de bonzes de la Haute-Asie et de l'Inde. Le petit nombre de chrétiens qui se trouvent dans ces contrées ne date que du dix-septième et du dix-huitième siècle : il serait difficile de prouver qu'il y en eût eu dans des temps plus reculés. J'oubliais de dire qu'il y a des communautés de femmes lamas ; elles gardent le célibat, et vivent sous la direction et juridiction des lamas.

« Les Houitze ou Tartares mahometans sont à l'ouest de la Chine ; ils occupent cet espace immense qui s'étend d'un côté jusqu'à la mer du nord, borné au midi par le Thibet, la Perse, l'Arménie, la Géorgie, la Mingrèlie, le Turkhestan, le Don ou le Tanais des anciens ; peut-être même que les habitants du royaume de Cosan, et les Cosaques de l'Ukraine sont d'origine tartare. Tous ces Tartares ne sont pas mahométans sans exception ; il y a parmi eux des lamas et des chrétiens dans les provinces qui sont sous l'obéissance des Européens. La partie de la Tartarie qui est comprise entre les possessions russes d'un côté, et le Thibet et l'Indostan de l'autre, appartient à la Chine ; le reste appartient à la Porte et à la Russie. J'ignore s'il existe encore une Tartarie indépendante (Toute cette partie de la Tartarie, comprise entre les possessions russes le royaume de Kaboul, le lac Palkativet la mer Caspienne, est habités par des tribus, indépendantes, sous le gouvernement de différents kans, parmi lesquels on distingue ceux de Boukara, de Kiva et de Skoland. C'est dans le kanat de Bou kara que se trouve Samarcande, patrie de Tamerlan, et qui conserve encore le tombeau de jaspe de ce fameux conquérant.) ; il est probable que ces Tartares et les Tartares Mankoux n'ont eu primitivement qu'une même origine c'est peut-être pour cela qu'ils sont appelés Mogols dans l'Inde et en Europe.

« La destinée et la renommée de ces peuples ont subi bien des variations. A la fin du douzième siècle et au commencement du treizième, Gengis-Kah (1), ayant réuni sous sa puissance toutes ces différentes tribus, étendit au loin ses conquêtes ; il entra en Chine, connue alors sous le nom de Kathai. A cette époque, ce vaste empire était divisé en trois royaumes, le royaume de Péking, celui de Nanking, et un troisième dont le siège était je ne sais où, peut-être dans le Su-Tchuen. Gengis-Kan ne put point soumettre d'emblée tout le Kathai ; il paraît que les Chinois lui opposèrent une vigoureuse résistance. Ce ne fut qu'un de ses successeurs, connu en Europe sous le nom de Koublai (2), qui s'empara de toute la Chine. Il combattait encore contre le roi de Nanking lorsque Marc-Paul (3) vénitien, voyageait dans l'Inde et dans le Kathai. Cette dynastie, appelée Yuen par les Chinois, régna glorieusement en Chine pendant quatre-vingt-huit ans : les annales chinoises en font un grand éloge. Mais le dernier empereur de cette race n'ayant ni les vertus, ni les talents de ses prédécesseurs, les Chinois le renversèrent du trône et lui en substituèrent un autre. Les Tartares passèrent dans l'Inde et portèrent leurs armes jusqu'en Europe, ravagèrent la Pologne, rendirent tributaire la Russie, et firent trembler tout l'Occident. Quand ils voulaient marcher contre une nation, ils agitaient leur grand étendard de ce côté-là, n'importe à quelle distance ils fussent : c'était pour eux une juste déclaration de guerre.

( 1 ) Gengis-Kan, l'un des plus fameux conquérants qui aient paru dans le monde, naquit en 1154, il remporta pendant vingt-deux ans les victoires les plus signalées sur les Mogols et sur les Tartares, dont il subjuguait toutes les tribus. Fondateur d'un des plus grands empires du monde, dont les limites s'étendaient de la Chine à la Vistule, et de l'île de Sumatra à celle de Saghalien, il mourut enfin en 1226, à l'âge de 72 ans. Sa puissance ne passa pas à

ses successeurs ; après sa mort ils se divisèrent ses états. ( 2 ) Koublai-Kan, fondateur de la dynastie chinoise des Mougous ou des Yuen, régna avec gloire sous le nom de Chi-Tsou, après avoir défait le dernier des empereurs de la dynastie des Soug, lesquels s'étaient déjà depuis longtemps retirés au-delà du fleuve Kiang. Il fut reconnu pour souverain de toute la Chino vers Tan 1280. ( 3 ) Marc-Paul (Marco Polo), vénitien, voyageur célèbre dans le treizième siècle, par la singularité de ses aventures et la vaste étendue des pays qu'il parcourut : il fut le premier Européen qui parvint à la cour des empereurs chinois. Il fut traité avec distinction par Koublai, auprès duquel i resta longtemps. Il revint ens fin en Europe, où la relation de ses voyages eut une grande influence sur les progrès de la navigation et du commerce. C'est à dater de cette époque que l'on commença à voir sur les cartes géographiques la Tartarie, la Chine et le Japon, paya inconnus en grande partie des anciens, et l'extrémité de l'Afrique, que les navigateurs s'efforcèrent dès-lors de doubler.

« Pendant longtemps, ils se montrèrent ennemis des mahométans ; plusieurs fois le grand-kan proposa et fit des alliances avec les princes chrétiens, pour réunir leurs armes contre l'ennemi commun. Il y eut une coalition projetée entre saint Louis et le grand-kan pour attaquer les Sarrasins en même temps à l'orient et à l'occident : le saint Roi envoya successivement en Tartarie deux ambassades. On avait répandu le bruit en Europe que le kan était chrétien ; ce qui fut trouvé faux. Rubréquis, frère mineur, était chef de la seconde ambassade ; il rencontra quelques nestoriens à la cour de ce prince. En 1274, le grand-kan envoya une célèbre ambassade au second concile de Lyon. Le prince tartare donnait au Souverain Pontife, dans la lettre qu'il lui adressait, les titres les plus grands et les plus magnifiques ; mais, s'il se montrait généreux pour le Vicaire de Jésus-Christ, il l'était encore bien davantage pour lui-même : il prenait les titres les plus pompeux e les plus fastueux. Toutes ces ambassades mutuelles se réduisirent à la conversion de quelques députés tartares. Les princes latins ne surent point tirer parti d'une si puissante alliance pour humilier l'islamisme ; la Religion seule en profita. Le saint pape Grégoire X envoya Corvin, frère prédicateur, pour annoncer l'Evangile dans les vastes contrées de la Tartarie : ce Missionnaire fit des conversions nombreuses ; il envoya en Occident une relation de ses travaux ; il demandait du secours, parce que, disait-il, son zèle ne pouvait point suffire au soin des néophytes et à l'instruction des infidèles. On ignore s'il eut des coopérateurs, les monuments historiques du temps n'en parlent pas.

« Vers la fin du treizième siècle, le mahométisme, pour lequel ces peuples avaient montré jusqu'alors tant d'éloignement, commença à s'introduire parmi eux. Halon-Houla-Hou, un de leurs kans particuliers, était mahométan ; il n'était pas pour cela plus favorable à ses coreligionnaires. Au commencement du quatorzième siècle, ce vaillant Tartare entra dans le Diarbeck et dans la Syrie ; il vainquit le Vicux de la Montagne et le fit mourir : il eut la gloire d'avoir délivré l'univers de l'assassin des rois. Le calife de Bagdad, croyant son autorité blessée, lui écrivit une lettre orgueilleuse, dans laquelle il lui demandait de quel droit il avait osé porter ses armes dans ces contrées ; sans avoir pris ses ordres. A ne consulter que Tusage établi, la plainte était juste. Tant que les califes conservèrent la force et la valeur, eux seuls faisaient la paix ou la guerre ; mais, quand l'amour du plaisir et leur incapacité les eurent rendus méprisables, le commandement des armées passa à leurs lieutenants ; seulement, pour que la guerre fût déclarée juste, les généraux et même les princes obtenaient l'agrément du calife et étaient censés être ses lieutenants. Le fier Tartare crut pouvoir se dispenser de la règle commune, il ne vit dans la lettre du vicaire du Prophète qu'un outrage personnel : il court aussitôt à Bagdad, prend la ville et le calife, le fait coudre dans un sac de feutre, le fait lier à la queue de son cheval, et le traîne dans les rues de Bagdad jusqu'à ce que l'infortuné calife eût expiré. Il s'appelait Mostazet ou Moustazet : avec lui périt le califat ; ceux d'Espagne et de Babylone, d'Egypte ou du Caire n'existaient déjà plus. Ainsi, depuis cinq

cents ans, l'islamisme n'a plus de représentant du Prophète, et les prétendus vrais croyants sont acéphales. Les Tartares mahométans ne sont ni de la secte d'Omar, ni de celle d'Ali ; ils sont d'une secte plus particulière, plus simple et moins superstitieuse que celle d'Omar. ( « C'est de cette époque que date la décadence de cet empire éphémère, composé de plusieurs nations différentes de mœurs et de langages. Différents kans formèrent des principautés indépendantes : la Chine secoua leur joug ; les Européens les repoussèrent loin de leurs frontières ; la Russie recouvra son indépendance sous le règne d'Ivan (III peut-être) (Ce fut en effet sous le règne d'Ivan III que la Russie secula le joug des Tartares, ensuite de plusieurs victoires remportées sur Akmet-Kan, leur prince, vers l'an 1475.). Ce prince conquit le royaume de Casan, et réunit la Sibérie, à ses états. Ses successeurs étendirent leurs conquêtes au loin dans la Tartarie ; enfin ils se sont rendus maîtres du Kamtschotka, et ils l'ont civilisé ; de là ils ont passé en Amérique, où leurs possessions s'étendent déjà jusqu'aux sources du Mississipi. L'empereur de Russie n'est plus obligé d'offrir pour hommage, un genou à terre un pot de lait au député du kan, et de lécher les gouttes que le Tartare laissait tomber, en buvant, sur la crinière de son cheval. D'un autre côté, la Chine s'empara de la meilleure partie de la Tartarie, et recula les bornes de son empire non loin de la Perse et de la mer Caspienne. Tamerlan, tartare lui-même, après avoir vaincu et fait prisonnier Bajazet 1er, empereur des Turcs, dans les plaines de l'ancienne Mésopotamie (1), tourna, dit-on, ses armes vers l'Indostan, dont il s'empara. Alors fut anéantie pour jamais la puissance de la famille de Gengis-Kan, qui avait régné dans la majeure partie de l'Asie, et menacé l'Europe d'une entière invasion. Les successeurs de Timur n'ont pas eu un meilleur sort ; au commencement du dix-septième siècle, Tamas-Kouli-Kan (2) entra dans l'Inde, et s'empara de Delhi, dont il fit égorger plus de cent mille habitants en quelques heures ; il retint prisonnier Méhémet-Schah, empereur des Mogols, et ne lui rendit la liberté et ses états qu'en lui imposant les plus dures conditions ; puis il retourna en Perse, chargé de richesses immenses.

(1) Cet événement eut lieu en 1402. Tamerlan ou Timur mourut en 1415, à l'âge de 71 ans. Ses enfants se partagèrent ses conquêtes.

( 2 ) Nadir-Koul, si célèbre au commencement du 18e siècle sous le nom de Tamas-Kouli-Kan, fut d'abord soldat, puis chef de brigands ; enfin, à cause de sa valeur, élevé à un poste important par le Schah de Perse, Tamas, lequel changea le nom de cet aventurier en celui de Tamas-Kouli-Kan. Mais bientôt, oubliant la reconnaissance, Nadir-Koul détrôna son bienfaiteur, et vers l'an 1730 il s'empara du pouvoir suprême. Le reste de sa vie fut une suite continuelle de combats et de victoires : il tourna d'abord ses armes contre les Turcs, qu'il défit en plusieurs batailles, et ensuite contre les Mogols, dont il renversa l'empire. Tamas-Kouli-Kan était mahométan ; mais, dans le fait, il méprisait tous les cultes : il s'était vanté de donner au monde une religion meilleure que celle de J. C. et de Mahomet. La Providence l'arrêta au milieu de ses projets de réformes religieuses : il périt en 1747, de la main d'un de ses propres neveux.)

Les Anglais enfin, depuis peu d'années, se sont emparés du reste des états du Mogol et de ses trésors ; ils ont réduit ce prince à une simple pension. Il n'y a plus aujourd'hui de Tartarie indépendante, que cette partie de l'Asie qui se trouve resserrée entre la Perse, les possessions chinoises et celles de la Russie ; si toutefois cette dernière puissance ne s'en est pas entièrement emparée ( Il existe bien encore, ainsi que nous l'avons observé plus haut, une certaine étendue de terres habitées par des tribus tar-tares indépendantes : il faut cependant distraire du pays, marqué ordinairement sur les cartes sous le nom de Tartarie indépendante, celui occupé par les Kirgis de la petite horde, lesquels sont vassaux de la Russie.). Sic transit gloria mundi .

« Les Huns ou les Avarez, qui, dans des temps plus reculés, firent tant de mal à l'empire romain, étaient aussi tartares ; ils habitaient à l'est du Palus-Méotide (mer d'Azof ou de Zabaches). Sous le règne de Valentinien III, Attila, roi des Huns, après avoir soumis tous ses voisins, les força à le suivre et à marcher contre Rome ; il était appelé par une princesse vindicative, qui voulait satisfaire sa haine par la ruine de sa patrie. Ce prince, surnommé le fléau de Dieu, ravagea la Germanie, la Belgique et une partie des Gaules ; il renversa de fond en comble Trèves, Auxerre, Arras, Besançon et bien d'autres villes. Dans ces temps malheureux, la Religion seule préserva l'empire romain d'une entière ruine ; tandis que le prince et les peuples consternés restaient dans l'inaction, plongés dans une espèce de stupeur, les Evêques seuls veillaient au salut de l'état. Sainte Geneviève sauva Paris par ses prières ; mais cette héroïne de la Religion fut mal récompensée du soin qu'elle prenait de ses compatriotes ; peu s'en fallut qu'ils ne la jetassent dans la Seine. Saint Loup, par sa vertu et par son éloquence, préserva Troyes de la fureur d'Attila. Saint Amand, voyant Orléans menacé d'un siège qu'il n'était pas en état de soutenir, courut à Arles pour implorer le secours d'Aétius, Hun lui-même, et général des armées romaines : il le pria instamment de venir arracher ses malheureux diocésains à une perte certaine ; il revint aussitôt à Orléans, et engagea les habitants à prier avec ferveur et à se défendre vaillamment. Cependant Aétius rappela à Arles ses légions, qu'il réunit aux troupes auxiliaires des Francs et des Goths, et marcha vers Orléans. Attila était sur le point d'emporter la ville d'assaut, lorsque saint Amand, qui était sur les remparts, aperçut des tourbillons de poussière ; il exhorta les Orléanais à redoubler d'ardeur, et leur annonça l'arrivée de leur libérateur. Attila leva promptement le siège, et se retira vers le Rhin. Aétius l'atteignit dans les plaines de la Champagne, près de Châlons-sur-Marne, lui livra bataille, lui tua plus de cent mille hommes, et le força à repasser le Rhin. Le combat fut si opiniâtre de part et d'autre, qu'Aétius ne sut qu'il était vainqueur que par la prompte retraite de son ennemi. Celui-ci usa d'un stratagème, et se sauva à la faveur de la nuit ; mais tel est l'ascendant que donnent la vertu et la Religion, même sur les âmes les plus féroces, Attila voulut que saint Loup l'accompagnât jusqu'au-delà du Rhin. Le fier Tartare ne crut pouvoir échapper aux armes victorieuses du général romain, qu'en ayant un tel guide et un tel protecteur. Attila reparut encore l'année suivante avec une armée formidable : semblable à un fleuve qui a rompu ses digues, il porta la désolation et la mort dans le nord de l'Italie ; il marcha droit à Rome ; en passant, il prit Aquilée et la saccagea. L'épée de l'empire romain, le brave Aétius n'était plus ; un faible et crédule empereur l'avait tué de sa propre main, trompé par une fausse accusation. C'en était fait de Rome, si elle n'eût eu un pape tel que saint Léon. D'un seul mot le Pontife arrêta Attila dans sa course, et lui fit repasser le Danube. Le barbare méditait une troisième expédition, lorsque la justice divine, dont il avait été l'instrument, satisfaite des maux qu'avait éprouvés le monde chrétien, arracha à ce fier Tartare la verge dont elle l'avait armé, en lui enlevant la vie. Il mourut d'une hémorragie la nuit de ses noces. « Le portrait que saint Loup fait d'Attila convient aux Tartares que j'ai sous les yeux. « Un visage plat, un nez épaté, des yeux petits et pétillants, une barbe légère et hérissée, un teint basané, les cheveux noirs et rudes, une taille carrée : à la petitesse près, c'est parfaitement le portrait d'un Mantchou ou d'un Mankou. On chercherait aujourd'hui en vain la puissance et même le nom de ces peuples, on ne les trouve que dans l'histoire : « semblables à ces tourbillons rapides, ils ont passé en faisant du bruit. Mais votre règne, Seigneur, est éternel et immuable : Transierunt cum « sonitu, tu autem in æternum permanes (1 ).

(Après cet exposé rapide mais fidèle de tous les événements célèbres auxquels les Tartares ont pris part à différentes époques, il est bon de se rappeler que Mgr. de Capse n'avait, lorsqu'il l'a tracé, d'autre livre que son bréviaire, et qu'il a puisé tous ces détails dans les ressources seules de sa mémoire. La même remarque s'applique à ce qui suit encore.)

« Cette partie de la Tartarie appelée Heize ou Hueisse par les Chinois, n'est autre, en effet, que la Mongolie des Européens. Ses habitants, pour la plupart, ont été idolâtres jusqu'au quatorzième siècle ; dès-lors le mahométisme fit des progrès rapides dans ces contrées. Il est certain qu'il y a eu des chrétiens. Il est probable que le Preste-Jean ou Prête-Jean, si fameux dans l'histoire ecclésiastique du moyen âge, régnait dans le centre de la Tartarie. Il était prêtre et roi ; il paraît qu'il était nestorien. On raconte bien des histoires sur le compte de ce prince et de son royaume, je doute qu'elles soient bien authentiques. Je crois avoir lu qu'il n'y avait qu'un seul Evêque dans ses vastes états. Ce prélat faisait successivement la visite de toutes les provinces de l'empire : il ordonnait prêtres tous les enfants mâles qui étaient nés depuis la dernière visite. Ainsi, depuis le prince jusqu'au dernier sujet, tous les hommes étaient initiés au sacerdoce. Si le royaume du Preste-Jean était pauvre en Evêques, il était au moins abondamment pourvu de Prêtres. Je laisse aux savants critiques le soin d'examiner la vérité d'un fait si singulier ; je ne suis pas assez instruit pour en faire la discussion. Quoi qu'il en soit, ces Prêtres n'étaient tenus ni au célibat, ni à l'observation des autres lois que l'Eglise a imposées aux Ministres des autels. Les Portugais, il est vrai, ont placé le Preste-Jean dans l'Abyssinie. Il est certain qu'ils sont dans l'erreur ; les auteurs du moyen âge donnent clairement à entendre que le Preste-Jean était dans le centre de l'Asie : l'Abyssinie est placée bien avant dans l'Afrique. Le premier était nestorien ; et les princes abyssins, eutychéens. Le prince tartare était prêtre (C'est en 1145 que l'histoire ecclésiastique parle pour la première fois du Prête-Jean : on disait à cette époque qu'il avait remporté des victoires considérables sur les Persans, et qu'il voulait venir au secours de la Terre-Sainte, en faveur de laquelle s'armaient alors les Croisades. 32 ans plus tard le Pape Alexandre III lui écrivait la lettre dont il est question, et dont le texte nous a été conservé,) ; le pape Alexandre III lui donna le titre de très-saint Prêtre, Sanctissimus Sacerdos, dans la lettre que ce Pontife lui écrivit (l'an 1177) pour lui donner les éclaircissements que celui-ci avait demandés sur certains points de religion ; au contraire, aucun prince abyssin n'a été prêtre, du moins personne ne saurait le prouver. Enfin, à l'époque où l'on a commencé à parler du Preste-Jean, les Européens voyageaient de préférence en Asie ; pour l'Afrique, ils n'en connaissaient que la partie septentrionale : aujourd'hui il est très difficile à un Européen d'aller par terre en Abyssinie. Au commencement du seizième siècle, peu de temps après qu'ils eurent doublé le cap de Bonne-Espérance, la surprise que leur causa la découverte d'un prince et d'un royaume chrétiens, leur rappela le souvenir du Preste-Jean qui n'était plus connu que dans l'histoire ; ils le confondirent avec le prince abyssin, sans se donner la peine de prouver l'identité de ces deux personnages. Depuis les conquêtes de Gengis-Kan et de ses successeurs, on n'a plus entendu parler du Preste-Jean ; il est probable que les Tartares s'emparèrent des états de ce prince, et qu'ils en dispersèrent les chrétiens, ou les mirent à mort. Les ambassadeurs de saint Louis ne trouvèrent aucun vestige de christianisme dans ces vastes régions ; ils virent seulement quelques nestoriens à la cour du grand-kan des Tartares ; ils rencontrèrent, sur leur route, des villes ruinées et des plaines jonchées de cadavres et d'ossements : cela pouvait être les débris et les reliques, en quelque sorte, des états et des sujets du Preste-Jean ; mais ce n'est pas une preuve démonstrative.

« Il est certain que les Nestoriens, poursuivis par les empereurs grecs et chassés hors des limites de l'empire, trouvèrent un asile en Perse. Les successeurs de Sapor crurent se venger des Romains en recevant, dans leurs états, des hérétiques que ceux-ci repoussaient loin de leurs provinces. De là, les Nestoriens entrèrent dans l'Inde et les autres royaumes voisins de la Perse ; en s'avancant toujours vers l'orient, ils pénétrèrent en Chine, dans le sixième ou le septième siècle : quelques monuments, découverts en Chine dans ces derniers temps, prouvent qu'il y avait à cette époque des chrétiens nestoriens.

« Dans le treizième siècle, Corvin, missionnaire dominicain, prêcha l'Evangile en Tartarie : il eut de grands succès ; mais, son zèle n'ayant point été soutenu, ces missions

s'éteignirent après la mort de ce saint Missionnaire. Peu après, ces peuples embrassèrent l'islamisme ; dès-lors tout espoir de les soumettre au joug de l'Evangile fut à peu près perdu on sait que la conversion d'un juif ou d'un mahométan est un prodige. Il n'y a aujourd'hui en Tartarie d'autres chrétiens que ceux qui ont été exilés pour la Foi les Tartares idolâtres convertis à la Foi sont bons chrétiens.

« D'après la relation d'un chrétien qui a passé dix-huit ans dans le Yli, et le peu que je sais de mon propre fonds, la Tartarie en général, la Mongolie, les terres des Mankoux et des Mantchoux comprennent des régions immenses ; c'est un pays pauvre et très-froid ; il est coupé, en certaines contrées, par des montagnes fort hautes ; dans d'autres, on trouve de grandes plaines de sable, et de vastes déserts remplis de bêtes de somme et d'animaux féroces ; il y a même des tigres ; en un mot, la Tartarie est stérile, à quelques contrées près, et mal peuplée. Il y a, parmi ces Tartares, plusieurs tribus qui errent dans les déserts à la suite de leurs troupeaux, à la manière des Scythes. Je ne m'étendrai pas davantage sur la description d'un pays si peu connu des Européens, crainte de dire des choses hasardées ou peu certaines. Je reviens à la relation de mon voyage, il en est temps.

« Le treize novembre, Joseph arriva de Péking sans avoir rien fait : c'était la quatrième ambassade coréenne qui était envoyée ; depuis le départ du Père Pacifique, aucun chrétien de cette nation n'avait paru, 1835. Le 9 janvier, je fus encore obligé d'envoyer Joseph à Péking pour traiter avec les Coréens bien qu'il fût malade de fatigue et de froid, le thermomètre se soutenant de vingt à trente degrés au-dessous de zéro, il n'hésita pas à se mettre en route. Je lui donnai des lettres de créance pour traiter en mon nom ; je l'établissais mon plénipotentiaire. « Je vous envoie, disais-je aux Coréens, maître Joseph Ouang, ne pouvant pas aller moi-même vers vous ; traitez avec lui comme vous traiteriez avec moi en personne. Vous le connaissez, il mérite votre confiance ; il est probable qu'il sera un jour votre Missionnaire répondez clairement oui ou non à toutes les questions qu'il vous fera, déclarez franchement si vous voulez recevoir votre Evêque, ou non. Je regarderai toute réponse équivoque ou conditionnelle, ou toute demande de temps pour délibérer encore comme une réponse évasive et négative, et à l'instant même j'écrirai au Souverain Pontife que vous ne voulez pas recevoir l'Evêque que Sa Sainteté vous envoie, et que vous avez demandé vous-mêmes. Lisez et relisez attentivement la longue lettre que je vous ai écrite ; et donnez votre réponse de suite, avec clarté et simplicité, sans circonlocutions et sans compliments. »

« Je donnai à Joseph une série de questions auxquelles les Coréens devaient répondre par écrit, pour éviter l'équivoque ou la méprise. Les Coréens prononcent mal le chinois, mais ils l'écrivent pour le moins aussi bien que les Chinois eux-mêmes.

« Je défendis à Joseph de parler d'autre Missionnaire que de leur Evêque. Cette précaution fut inutile : on leur avait déjà appris, dans le Leao-Tong, qu'il y avait à Péking un autre Prêtre européen qui voulait aller chez eux ; qu'il s'appelait Jacques : c'était M. Chastan. Cette nouvelle leur fit plaisir.

« Le 19, Joseph eut sa première conférence avec les Coréens. Dès l'entrevue, il leur présenta ses lettres de créance ; puis il ajouta : « Me reconnaissez-vous pour le légitime représentant de Mgr. de Capse, votre Evêque ? -Oui. Suis-je nanti de pouvoirs suffisants pour traiter définitivement avec vous ? Oui. Voulez-vous recevoir votre Evêque, Mgr. de Capse ? Oui. » On en était là, lorsqu'un importun entra brusquement dans la salle des conférences, et, interrompant les interlocuteurs : « L'Evêque de Capse, s'écrie-t-il, ne peut point entrer en Corée, il est Européen. » « Qui es-tu, pour te mêler de cette affaire ? reprit Joseph d'un ton sévère et fronçant les sourcils ; retire-toi, tu n'as rien à faire ici. » Cela dit, on reprit les conférences. « Combien y a-t-il de chrétiens en Corée ? Il y en a plusieurs milliers, mais nous n'en connaissons pas exactement le nombre. Sont-ils réunis ou dispersés ? Les uns sont dispersés, les autres sont réunis. Il y a un bon nombre de villages entièrement chrétiens. - Avez-vous, parmi vos compatriotes, des personnes consacrées à Dieu ? Parmi les personnes

du sexe, il y a beaucoup de vierges qui ont fait vœu de continence ; parmi les hommes, il y en a moins. Pourrait-on trouver quelques jeunes gens propres à l'état ecclésiastique ?-On en trouvera, mais le nombre n'en sera pas considérable. — Avez-vous des oratoires ? Non, les chrétiens prient en famille ; il y a des catéchistes pour instruire les fidèles et les catéchumènes, et quelques vierges qui tiennent des écoles pour l'instruction des jeunes personnes de leur sexe. Avez-vous les corps de ceux de vos frères qui sont morts pour la Foi ?-Nous en avons quelques-uns. Quelle est aujourd'hui la disposition du gouvernement à l'égard des chrétiens ?-Le gouvernement paraît mieux disposé maintenant qu'il ne l'était autrefois. Le Père Pacifique parle-t-il bien coréen ? Non, il n'entend les confessions que par écrit. Combien y a-t-il de personnes qui sont instruites de l'arrivée du Vicaire apostolique et du Père Pacifique ? Il y a deux cents personnes qui savent que le Père Pacifique est entré, c'est-à-dire, les personnes qui se sont confessées. Six chrétiens seulement, qui sont les chefs de la chrétienté, savent qu'ils ont un Evêque ; sur ces six, quatre opinent fortement pour son introduction, et deux paraissent être d'un avis contraire. »

« Le parti qui est pour l'Evêque se compose d'un homme de lettres, d'un soldat, d'un pauvre paysan et d'une religieuse (il paraît que cette vierge a de l'influence). Charles, c'est-à-dire le soldat, pense que le Père Pacifique quittera bientôt la Corée. Il suit de cet exposé, que, sur trente ou quarante mille chrétiens, six seulement savent que j'existe ; et sur ces six, quatre sont pour moi ainsi toutes mes espérances reposent sur les bonnes dispositions de trois ou quatre individus. Le même Charles dit à Joseph que l'on me préparerait un domicile dans la partie sud-est de la Corée, non loin du Japon. »

« Le 26 janvier, Joseph revint de Péking ; il me fit part du résultat de ses conférences avec les Coréens ; il m'apporta plusieurs lettres, et entr'autres la suivante : « Nous pécheurs, Sébastien et les autres, nous écrivons cette lettre : « Le grand Maître, l'Evêque de Capse, par la faveur du Seigneur suprême et de la sainte Eglise, s'est chargé de prendre soin et de paître les brebis de la Corée ; il vient ( pour cela ) dans cette obscure mission pour l'honorer et lui accorder une faveur au-dessus de son mérite. Sommes-nous dignes d'un tel bienfait ? Outre cela, voltigeant comme un étendard agité par les vents et courant comme un char ; appuyé sur un bâton, excédé de fatigue, il travaille avec activité depuis des mois et des années, mû seulement par un amour abondant, et par un sentiment d'une compassion miséricordieuse envers nous pécheurs. Mais nos ressources sont minces et modiques ; et, parce que les circonstances et les malheurs du temps ne nous permettent point d'aller le recevoir au lieu convenu nous sommes brûlés de tristesse, nous sommes comme agités (comme troublés : c'est pourquoi nous ne savons ce que nous faisons. Mais heureusement notre propre Prêtre est venu chez nous, il a été reçu peu honorablement (c'est une phrase orientale), il a répandu ses bienfaits et sa faveur, et aussitôt toutes les âmes ont repris une nouvelle vie ; il a été pour nous comme un flambeau) qui répand la lumière au milieu d'une nuit éternelle, et comme celui qui apporte de la nourriture à des malheureux affamés. Nous pécheurs, semblables à des infortunés qui poussent des gémissements nous avons obtenu ce spécial bienfait : comment pourrions-nous même partiellement reconnaître un seul bienfait des dix mille (c'est-à-dire innombrables bienfaits) que nous avons reçus. Le temps nous ayant empêchés de venir l'année précédente, prosternés à terre, nous sommes en grande sollicitude, désirant savoir si le grand Maître s'est toujours bien porté, s'il jouit de toutes les félicités, et si toutes les personnes qui sont à son service le servent avec joie et en bonne santé. « Nous pécheurs, nous avons obtenu une miséricordieuse compassion. Notre propre Prêtre est nourri en paix, il est conservé avec soin dans la mission. Connaissant le bienfait de bénédiction que nous avons reçu, nous en rendons des actions de grâces infinies, Quant à l'entrée du grand Maître en Corée, le Prêtre (le Père Pacifique) a déjà exposé l'état des choses dans la lettre qu'il envoie. Nous, pécheurs, nous sommes véritablement incapables de décider s'il est expédient qu'il entre ou non ; mais, outre notre avis, fruit d'un génie borné, nous sommes obligés de faire

connaître à Son Excellence une ou deux circonstances, pour la mettre à même de voir s'il lui est expédient d'entrer ou de rétrograder.

« Le grand Maître ayant un visage et une couleur tout-à-fait différents de ceux des Coréens, ne pourra point entrer furtivement (secrètement). Sa forme et son langage le trahiront facilement au milieu de la foule, dans la supposition même qu'il pût entrer et prêcher la Religion. Enfin il sera exposé au danger (il sera reconnu). Voilà ce qui nous met dans de grandes angoisses.

« Nous n'osons pas vous forcer à venir à nous, ni chercher des prétextes pour nous dispenser de vous recevoir, dans la crainte de nous priver du plus grand bienfait de l'Eglise. Nous ne savons quelles actions de grâces rendre au grand Maître (l'Evêque de Capse) pour sa grande charité, son zèle, ses chagrins, ses peines ou ses travaux. Outre cela, nous le prions de voir et d'imaginer un moyen quelconque pour éclairer notre cécité. Alors nous serons au comble du bonheur, et nous ne pourrons jamais vous en rendre d'assez grandes actions de grâces. Cependant nous prions Dieu de combler le grand Maître de toute espèce de félicités. »

« Cette lettre est pour le moins aussi mauvaise que celle de l'année dernière, elle manifeste clairement le désir de me voir revenir dans le lieu d'où je suis parti ; ils me font entendre qu'en prenant cette détermination, je les tirerai d'un grand embarras. « Joseph donna, à son tour, aux Coréens une tres-longue lettre que j'avais écrite dans les premiers jours de janvier. J'avais développé, dans cette lettre, tous les motifs qui devaient les engager à me recevoir ; je faisais valoir toutes les raisons tirées de la gloire de Dieu, de leurs propres intérêts et de ma propre position ; je leur disais, en terminant : « Quelle que soit votre détermination, je suis résolu de terminer la mission qui m'a été confiée par le Vicaire de Jésus-Christ. Je me rendrai aux frontières de la Corée dans le courant de la onzième lune ; je frapperai à votre porte et je verrai par moi-même si, parmi tant de milliers de chrétiens, il s'en trouvera au moins un qui ait assez de courage pour introduire l'Evêque qu'ils ont eux-mêmes demandé, et que le Ciel leur a envoyé dans sa miséricorde. » « Des Coréens lurent cette lettre avec beaucoup d'attention je ne saurais dire au juste quelle impression elle fit sur leur esprit ; ils dirent seulement qu'elle était forte. Ce qui les frappa le plus, ce fut un décret du Souverain Pontife qui menace d'excommunication encourue par le seul fait quiconque empêchera, d'une manière active, par parole ou par conseil, ou par tout autre moyen injuste, un Vicaire apostolique d'entrer dans sa mission. Ils parurent épouvantés quand on leur cita ce décret : cela prouve qu'ils ont la foi. La constance inébranlable qu'ils ont montrée jusqu'à ce jour à professer notre sainte Religion, en est d'ailleurs une preuve sans réplique. « Cependant, pour remplir mes intentions et la promesse qu'ils avaient donnée de répondre d'une manière claire et précise sur mon admission, ils m'envoyèrent la lettre suivante : « Les pécheurs Augustin et autres, saluant avec crainte pour la seconde fois, écrivent cette lettre au trône de l'Evêque : Nous pécheurs, entièrement dignes, à cause de nos péchés et de notre méchanceté, d'être frappés d'excommunication, depuis trente ans nous n'avons eu aucun Missionnaire ; nous attendions avec plaisir l'arrivée d'un Prêtre, de même qu'un enfant soupire après sa mère. Voilà que tout-à-coup, contre notre attente, nous avons obtenu un grand bienfait du suprême Seigneur. L'année dernière un Pasteur est venu jusqu'à nous, et a dépassé les frontières sans danger. Cette année-ci, nous avons encore obtenu un nouveau bienfait : Monseigneur s'est solennellement et courageusement engagé de venir en Corée pour sauver ses brebis, et ne point rendre inutile le prix du sang de Jésus-Christ répandu pour nous. Nous rendons de grandes actions de grâces à Dieu pour un si grand bienfait, à la Sainte Vierge et à tous les Saints et Saintes. Nous remercions encore l'Empereur de la Religion (le Souverain Pontife) et l'Evêque (de Capse). Nous rendons aussi des actions de grâces à maître Ouang (Joseph), qui ne craint ni les dangers de la mort ni les travaux de la vie, voulant, uniquement pour nous, épuiser toutes ses forces, courir et travailler. Nous ne pouvons concevoir comment de si

grands pécheurs tels que nous sommes avons obtenu de si grands bienfaits ; émus et attendris, nous versons des torrents de larmes.

« Une des raisons pour lesquelles nous ne sommes point venus l'année dernière recevoir l'Evêque, est celle-ci : nous étions dans la persuasion que Monseigneur, différant beaucoup des Chinois par la forme et le visage, ferait certainement naître des soupçons à ceux qui ne le connaîtraient pas, et pourrait être cause indirectement de quelque fâcheux événement en Corée. C'est ce qui nous a engagés à inviter Monseigneur à venir en Corée sur un grand navire, et à aller aborder près de la ville capitale, disant publiquement « Je suis de telle nation, né en tel endroit ; je suis venu ici pour publier la Religion sainte, je désire prêcher dans votre royaume, etc. » Et comme une telle déclaration aurait certainement pris beaucoup de temps (en conférences réciproques), alors nous aurions vu l'état des choses, et nous aurions pris une dernière détermination. En adoptant ce plan, ç'aurait été bien autrement que d'entrer clandestinement et à la dérobée. Voilà le motif qui nous a fait écrire cette lettre. Ce n'est point parce que nous ne voulons point recevoir Mgr., ou parce que nous voulons le rejeter (à Dieu ne plaise !) : nous craignons la peine de la réjection (d'excommunication). Mais aujourd'hui, frappés de terreur comme d'un coup de foudre à la lecture de l'avis ou de l'ordre que Mgr. nous a envoyé, nous avons la confiance qu'il daignera examiner l'état des choses. ( Ils ont mal pris le sens de ma lettre, peut-être leur a-t-elle été mal expliquée.) Or, nous obéissons aux ordres que Mgr. nous a envoyés par maître Ouang. L'année prochaine, à la onzième lune, nous enverrons des chrétiens à Pien-Men pour recevoir Mgr. absolument de la même manière que nous reçûmes, l'année dernière, le Père Pacifique. Mgr. et maître Ouang se rendront (au lieu convenu) quelque temps avant le jour fixé ; ils prendront logement dans une boutique. Les signes de reconnaissance seront les deux lettres ou caractères : Ouan, Sing (c'est-à-dire, dix mille félicités, ou bien, avoir une entière confiance). Ils tiendront à leurs mains les mouchoirs (dont on est convenu ), et cela ira très-bien. Nous recevons d'abord Mgr., et ensuite, l'année prochaine, maître Ouang ; ce qui sera aussi bien. Nous vous rappelons l'état de notre pays tous les chrétiens sont pauvres, ils n'ont pas de quoi vivre ; comment pourront-ils se procurer l'argent que nous pensons être nécessaire (pour recevoir, loger et nourrir Mgr.) ? Nous dépenserons pour cela au moins la somme de cinq cents taëls (environ 3,500 francs). Si Mgr. désire que tout soit bien et beau, en ce cas-là, il faudra mille ou même deux mille taëls (14,000 francs). Plus il y aura d'argent, mieux on arrangera tout. Mais pourrions-nous employer une si grande somme ? Il faut préparer tout selon nos forces et selon les circonstances du temps ; cela se fera peu à peu. Nous espérons que Mgr. aura égard à l'état misérable de notre pays, et qu'il ne se plaindra point nous l'espérons, et nous l'espérons.

« Il y a, outre ce que nous venons de dire, bien d'autres choses que nous avons confiées à maître Quang pour être rapportées verbalement à Mgr.: c'est pour cela que nous ne les mettons pas par écrit. Qu'il donne promptement réponse.

« Nous souhaitons que Mgr. soit mille et dix mille fois content, joyeux et tranquille ; qu'il ne fasse pas d'instances (qu'il ne se presse pas) ; ce que nous espérons.

« Toutes les années, on peut entrer à la 14<sup>e</sup> lune, depuis le 6<sup>e</sup> ou 7<sup>e</sup> jour jusqu'au 10<sup>e</sup>, 11, 12<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> jour. La seconde fois on peut entrer à la onzième lune, depuis le 16 ou 17<sup>e</sup> jour jusqu'au 20<sup>e</sup>, 23<sup>e</sup> ou 24<sup>e</sup>. A cette dernière époque, on apporte à l'empereur les présents d'usage à l'occasion de la nouvelle année. Nous viendrons probablement dans ce temps-là. Quand vous serez parvenus à la porte chinoise, vous attendrez pendant quelques jours. Mais pourrez-vous attendre sans danger ? Nous espérons seulement que nous traiterons bien cette affaire. Il faut prendre les précautions nécessaires, afin de ne point causer de soupçons. » D'après la teneur de cette lettre et les colloques qu'ils ont eus avec d'autres personnes, on a des preuves certaines que les Coréens désirent m'introduire chez eux, ainsi que les autres Missionnaires européens. Ils seraient au comble de la joie, s'ils pouvaient avoir

et conserver un Evêque sans danger ; mais ils craignent tous de ne pas pouvoir surmonter les difficultés qui s'opposent à mon entrée, ils veulent me voir avant de s'aventurer. Ils n'ont donné qu'une promesse conditionnelle (peut-être). Ce forsitan de mauvais augure diminue de beaucoup mes espérances.

« Le 29 janvier, Joseph repartit pour Péking ; nous nous quittâmes, j'allais presque dire pour ne plus nous revoir. Peu s'en est fallu qu'il ne soit devenu victime de son zèle. « Pendant son absence je reçus des lettres de Macao, qui m'annonçaient les tristes événements arrivés au Tong-King et en Cochinchine, et la mort du vénérable Evêque de Sozopolis, Mgr. Florens. Cette nouvelle aigrit encore la douleur que j'éprouvai quand je dus me séparer de ce respectable Prélat, que je regardais comme mon père. Le souvenir de ses vertus et des bontés qu'il a eues pour moi me rendra sa mémoire toujours chère. Je pense souvent à ce saint Evêque, et toujours avec attendrissement.

« Les chagrins que me causèrent tant de tristes événements arrivés coup sur coup, et l'inquiétude que me donnait une entreprise que je regardais presque comme désespérée, furent un peu adoucis par la nouvelle du glorieux martyr du vénérable M. Gagelin, et par la réception du rescrit de la Propagande, qui, daignant satisfaire vos vœux et les miens, confiait la mission de Corée aux soins de notre Société.

« Le 7 février, l'affaire fut entièrement terminée. Joseph remit entre les mains des Coréens la somme convenue, avec quelques effets ; et les Coréens lui donnèrent un habillement complet, dont je devais me revêtir aux frontières. Le révérend Père Sué, lazariste chinois, me prêta la somme dont j'ai parlé ; elle a été restituée à M. Torrette, à Macao. « Pendant que j'étais au Chang-Si, un catéchiste qui a été longtemps au service de Mgr. le Vicaire apostolique de cette province, me promit, quand je le voudrais, d'aller louer une maison sur les frontières de la Corée. Quand je fus assuré de la bonne volonté des Coréens, je crus devoir accepter cette offre sans ce moyen, il me paraissait trop dangereux de passer quelque temps aux frontières, logé chez des païens.

« Le 30 mars, j'envoyai donc un courrier au Chang-Si pour avertir ce catéchiste et l'amener avec lui. « Pendant la nuit du 2 au 3 avril, quelques séditeux d'un district du Chang-Si, peu éloigné du domicile de Mgr. le Vicaire apostolique, égorgèrent le mandarin du chef-lieu, sa famille, ses domestiques, sa garde, et après ce massacre ils mirent le feu à la maison ; deux individus seulement purent se sauver pendant l'obscurité. Bien des personnes sont persuadées que les meurtriers sont de malheureux Chinois poussés à bout par les exactions exorbitantes de leur mandarin. Les confrères de celui-ci, dont la conduite n'était pas meilleure, craignirent d'être recherchés ; ils firent courir le bruit que c'était une conspiration tramée par les Pe-lien-kiao. Le premier mandarin militaire du district fit aussitôt cerner la ville, plaça des corps-de-garde dans toutes les avenues, se saisit de tous les gens suspects, et, comme c'est l'ordinaire, fit arrêter tous les chrétiens qu'il put trouver. On sait qu'il n'y a parmi eux aucun Pe-lien-kiao, que leur religion les oblige à rester fidèles à leurs princes et aux magistrats ; mais n'importe, le Christianisme est une religion prohibée par le gouvernement, il faut la persécuter : il n'arrive point de funeste événement dont les chrétiens. n'aient à souffrir. Parmi les chrétiens que ce chef militaire fit arrêter il se trouva un Prêtre chinois ; ce malheureux accident mit le Chang-Si et les districts voisins en rumeur : le gouverneur-général publia un édit foudroyant contre les Pe-lien-kiao et contre toutes les sectes prohibées, parmi lesquelles il comprenait la Religion chrétienne, qu'il nommait expressément. Par une contradiction inexplicable, il défendait d'inquiéter les bonzes, de quelque secte qu'ils fussent, quoiqu'on en eût arrêté quelques-uns, comme convaincus d'être Pe-lien-kiao. Tout semblait présager une persécution générale dans le Chang-Si. A Ta-Juen-Fou, métropole de la province, on avait commencé à procéder contre les chrétiens : un certain nombre avait été conduit en prison. Mgr. du Chang-Si et ses Prêtres prenaient des mesures pour détourner l'orage qui grondait sur leurs têtes, il était à craindre que mon courrier et ceux qui venaient de

Macao ne fussent arrêtés avec les effets et les lettres qu'on envoyait d'Europe. Un pareil malheur aurait compromis toutes les missions du nord de la Chine et de la Tartarie. Mgr. du Chang-Si m'écrivit et me manifesta ses craintes ; mais le bon Dieu permit que l'orage se dissipât au moment même qu'il commençait à éclater. L'édit de persécution contre les chrétiens fut révoqué le second ou le troisième jour après sa publication ; le Missionnaire chinois et les autres chrétiens arrêtés en différents endroits furent relâchés ; mon courrier et ceux de Mgr. arrivèrent heureusement au Chang-Si.

« Cependant, si l'orage qui s'était formé dans cette province l'épargna, il vint nous atteindre en Tartarie. Le gouvernement du Chang-Si avait fait instruire le vice-roi du Tchy-Ly du malheureux événement dont j'ai parlé, et du soupçon qui pesait sur les Pe-lien-kiao. Celui-ci montra un zèle aussi ardent, pour le moins, que son collègue : il parut bientôt un décret qui ordonnait aux mandarins inférieurs d'informer contre les Pe-lien-kiao et les chrétiens. Le mandarin de notre arrondissement méprisa cet ordre, et déclara à ses officiers qu'il n'entamerait aucune procédure contre les chrétiens : « Je connais, dit-il, par l'expérience de mes prédécesseurs, qu'il est dangereux d'inquiéter les chrétiens ; de pareils procès ont toujours nui à ceux qui les ont suscités. » Un autre mandarin, duquel nous dépendons en premier ressort, a montré encore plus de fermeté ; il a résisté jusqu'à ce jour aux ordres réitérés plusieurs fois de procéder contre les chrétiens ; il a même fait prévenir ceux de Sivang de donner la bastonnade à tous les satellites qui viendraient les inquiéter, parce qu'ils seraient venus sans ordre. Cependant, à n'en juger que d'après les apparences, dans une persécution, Sivang devrait être le plus exposé : les mandarins et tous les païens du voisinage savent que c'est comme la métropole de tous les chrétiens du district ; plusieurs mandarins n'ignorent pas qu'il y a une église, et qu'actuellement même on en construit une autre plus vaste et plus belle ; ils connaissent les principaux habitants du bourg ; on ne doute point qu'il n'y ait des Missionnaires. Mais Dieu n'a pas permis qu'aucun malheur nous arrivât. L'affaire des Pe-lien-kiao n'aurait pas eu des suites fâcheuses, sans un autre accident qui faillit causer un embrasement général. « Le 17 juin, à sept heures du soir, message extraordinaire, dont voici le rapport : « Le vice-roi de la province, prévenu qu'il y a des Missionnaires européens cachés à Sivang, a donné ordre au mandarin de l'arrondissement de les faire prendre à l'instant. Prenez la fuite à l'heure même, et cachez-vous où vous pourrez ; peut-être que le mandarin et les satellites sont en chemin pour vous saisir. La nouvelle est certaine ; les officiers du mandarin, instruits de cet ordre, ont averti le chef des chrétiens du district de se tenir sur ses gardes et de prendre des mesures de sûreté. » Cette nouvelle, qui paraissait officielle, jeta l'alarme partout. On serra au plus vite dans de profondes cavernes tous les objets de religion, et ceux qui pouvaient directement ou indirectement faire soupçonner ou réveiller l'idée d'un Européen. Nous travaillâmes jusqu'à une heure après minuit. Cela fait, on nous relégua, à petit bruit, dans une caverne. En attendant le cours des événements, on plaça des sentinelles à certaines distances, pour être prévenus à temps de l'arrivée de l'ennemi : alors nous aurions gravi la montagne. Les deux chefs du bourg nous donnèrent de grandes marques de dévouement. J'admirai leur charité ; ils oubliaient leur propre danger pour ne s'occuper que du nôtre : cependant ils étaient bien plus exposés que nous. « Le 18 et le 19, nouveau message. « Ce ne sont point les Européens qui sont l'objet des poursuites du vice-roi ; on ignore même s'il y en a un seul dans toute la province : c'est un mandarin militaire qui est la cause de ce malheureux événement. Cet officier, promu à un grade supérieur, est allé remercier le vice-roi ; celui-ci lui a demandé s'il y avait des rebelles pe-lien-kiao dans son district : « Non, Excellence, dit-il, il n'y a point de Pe-lien-kiao, mais il y a beaucoup de chrétiens. » Ce méchant homme, ennemi secret des chrétiens, s'est plu par des rapports calomnieux à les rendre suspects et odieux au mandarin ; il a obtenu un ordre adressé au gouvernement de Sueng-Ho-Fou, pour informer contre eux et contre le Missionnaire du lieu désigné. Le prêtre, averti à temps, s'était sauvé à la faveur de la nuit. Pour comble de

malheur, l'officier militaire accusateur et ennemi personnel des chrétiens a été chargé de faire les recherches : il a arrêté tout ce qu'il en a pu trouver, hommes et femmes, et les a fait traîner à Sueng-Ho-Fou. Il a même dépassé les limites de sa juridiction, il s'est permis de faire des arrestations dans un district étranger. S'il eût été question d'une affaire purement criminelle, il eût été sévèrement puni ; mais en Chine, comme ailleurs, lorsqu'il s'agit d'une incrimination contre la Religion chrétienne, tout est permis ; on peut impunément violer tous les droits de la justice, et faire violence aux lois. Cependant le mandarin lettré, à qui il appartient de porter la sentence, indigné de la conduite irrégulière de l'officier militaire, a fait délivrer toutes les femmes et un bon nombre d'hommes ; il n'a retenu prisonniers que dix à douze chefs de familles.

« Cette injuste inquisition a réveillé la cupidité de quelques autres mandarins lettrés et militaires. Il y a eu plusieurs chrétiens persécutés en certains districts ; quelques-uns se sont rachetés à prix d'argent ; d'autres ont été cruellement tourmentés, et condamnés à de fortes amendes. Nous apprîmes, il y a peu de jours, qu'un saint vieillard connu de tous les Missionnaires a été frappé d'une manière inhumaine. Ce vénérable confesseur, craignant de succomber aux tourments, a offert environ quatre mille francs au mandarin pour n'être pas tourmenté davantage. Ce ministre de l'enfer lui a répondu : « Non, tu apostasieras, et de plus tu me donneras cette somme. » Le saint confesseur a tenu ferme. Plusieurs ont pris la fuite, aimant mieux perdre leurs biens que de s'exposer à perdre la foi. Quelques-uns se sont réfugiés chez nous. Le mandarin duquel nous dépendons immédiatement a encore refusé de faire des informations contre les chrétiens : Dieu veuille le confirmer dans sa bonne résolution !

« Le 23, le catéchiste de Sivang, mû par un motif de compassion excessive, nous fit sortir de notre caverne, et nous ramena à notre premier domicile. Nous étions passablement bien dans cette habitation souterraine. Ces cavernes ne ressemblent pas à celles que la nature a creusées dans les montagnes : ce sont des habitations préparées de main d'homme dans le flanc d'une colline ; on y trouve toutes les petites commodités qui sont dans les pauvres cabanes bâties en plein air ; il y a des familles entières qui passent leur vie dans ces obscures retraites. Cependant l'air y est humide et malsain ; comme il n'y a qu'une seule ouverture qui est souvent fermée, il circule difficilement. Le 26, une nouvelle alerte nous obligea de fuir une seconde fois ; nous allâmes chercher un asile dans une vieille baraque, sur une montagne.

« Le 3 juillet, un nouveau motif de compassion nous fit rappeler à Sivang : peu s'en fallut que nous ne fussions obligés de fuir pour la troisième fois.

« Le 7, un nouveau message nous fit prendre de nouvelles mesures de sûreté. Depuis ce temps jusqu'à ce jour, nous sommes entre la crainte et l'espérance. Le vice-roi est fort mal disposé ; il a répondu à la consultation du mandarin de l'arrondissement qu'il fallait continuer les recherches, ce qui signifie qu'il faut en venir à une persécution générale. Celui-ci a jusqu'à présent éludé cet ordre. Puisque les Pe-lien-kiao nous causent, sans s'en douter, tant de tracasseries, vous serez probablement bien aises de les connaître. Les Pe-lien-kiao, ou sectateurs de la religion de la fleur du nymphæa, sont de vrais francs-maçons chinois ; ils sont répandus dans toutes les provinces de l'empire ; le nombre est de plusieurs millions : c'est une espèce de gouvernement qui travaille secrètement à renverser le gouvernement établi ; ils ont un chef et des officiers inférieurs qui se distinguent par différents grades. Tous sont liés par un serment qui les oblige au secret le plus inviolable ; ils se font un devoir de nier qu'ils soient de la secte, quand ils sont poursuivis comme Pe-lien-kiao. Ils se livrent à des superstitions secrètes, mais à l'extérieur ils ne diffèrent en rien du reste des Chinois ; ils ont seulement des signes particuliers pour se connaître entr'eux font des collections pécuniaires, et forment un trésor pour les besoins de l'ordre. Lorsqu'ils sont découverts sous un nom, ils en prennent un autre. Aujourd'hui ils se disent sectateurs de la religion du suprême Ciel, mais le vulgaire ne les connaît que sous leur premier nom de Pe-lien kiao. Leur but principal est de

renverser le gouvernement, pour lui en substituer un autre composé seulement de Pe-lien-kiao. Plusieurs fois ils ont tenté de réaliser leurs principaux desseins, mais ils ont toujours échoué. Sous le règne du dernier empereur (Kia-Tching), il y a environ vingt-cinq ans, ils furent sur le point d'exécuter leur projet.

(Mgr. l'Evêque de Capse se trompe sur l'époque où la secte les Pe-lien-kiao fut sur le point de détrôner la dynastie régnante : Cee fut environ dix ans plus tôt. Ils exercèrent leurs ravages dans différentes provinces, depuis 1794 jusqu'en 1802. C'est en cette année-là qu'un de leurs principaux chefs fut pris. Voyez ce qui est dit, à ce sujet, dans les nouvelles Lettres édifiantes tome in, p. 379 et suiv., et tome iv, p. 3 et 4. Ce ne fut que plus de deux ans après la défaite des Pe-lien-kiao, c'est-à-dire en 1805, que l'empereur Kia-Tching commença à molester les Missionnaires et les chrétiens, surtout à Péking ; mais ce ne fut qu'en 1814 qu'il condamna à mort les Missionnaires !)

Un jour plus tard, et la Chine avait un empereur pe-lien-kiao on se pressa un peu trop. Parmi les conjurés se trouvaient des Chinois de toutes les classes ; des princes du sang, des eunuques du palais, des magnats, etc. : on se saisit du chef. L'empereur voulut l'interroger lui-même : « Combien as-tu de sectateurs, lui demanda-t-il ? J'ai pour moi le tiers de l'empire.--As-tu parmi tes partisans des sectateurs de la religion du Ciel (c'est-à-dire des chrétiens) ? Je n'en ai aucun qui professe cette religion. » Malgré ce glorieux témoignage et cette déclaration authentique, l'ingrat empereur sortit vers le même temps une loi qui condamnait à mort tous les Missionnaires, et les simples fidèles à l'exil perpétuel. Il est certain que cette secte est funeste à la Religion chrétienne. Il n'y a point de révolte de Pe-lien-kiao, qui par contre-coup ne nuise aux chrétiens. On dit que cette secte fameuse en Chine a commencé avec cette dynastie ; mais il paraît qu'elle est beaucoup plus ancienne.

« Vers la fin de juin, j'envoyai un courrier pour aller chercher Joseph, dont je commençais à être fort en peine. Sur la route, cet homme rencontra un Prêtre chinois qui lui fit rebrousser chemin pour nous annoncer la prochaine arrivée de M. Mouly, lazarus français. En effet, ce Missionnaire parvint à Sivang le 12 de juillet. Il passa sans danger dans tous les lieux où la persécution était le plus violente : le bon Dieu le protégea d'une manière particulière. Chemin faisant, il alla loger chez un chrétien qui avait été visité, ainsi que bien d'autres, par le mandarin du district ; peu après son départ, le mandarin revint et fit conduire en prison tous les chrétiens qu'il trouva dans cette maison et ailleurs. Un peu plus tôt, un peu plus tard, M. Mouly était certainement arrêté. Un si grand malheur aurait donné à la persécution une terrible intensité.

« Le 6 juillet, j'envoie, pour la seconde fois, le même courrier sur les traces de Joseph. Le journal impérial avait, dit-on, annoncé que trente barques, du nombre de celles qui apportent le riz à l'empereur, avaient été brûlées. Trois cents personnes avaient péri dans l'incendie ; on crut bientôt que Joseph était de ce nombre. Je ne pus me persuader qu'un tel malheur lui fût arrivé ; je ne pouvais point concevoir d'abord comment trente barques qui naviguent à une distance plus ou moins grande les unes des autres, auraient péri par un même incendie : cependant l'annonce officielle d'un événement qui n'était contredit par personne, me causait les plus vives appréhensions.

« Enfin, le 8 septembre, il arriva à Sivang dans l'état le plus pitoyable ; il était couvert de plaies et de tumeurs, · Le froid qu'il avait supporté en Tartarie et sur la route de Péking, ajouté à l'humidité et aux vapeurs malsaines de sa barque, l'avaient mis dans ce triste état ; il est encore dans une impossibilité complète, je ne dis pas de marcher, mais même de voyager à cheval ou dans un chariot. Cependant son courage est toujours au-dessus de ses forces ; il voit bien que, dans la circonstance actuelle, sa présence m'est très-nécessaire.

« Le funeste événement dont j'ai parlé plus haut s'est trouvé vrai, du moins en partie. Plusieurs barques du nombre de celles qui portent le riz à l'empereur, ont été brûlées dans le fleuve Yang ; un grand nombre de matelots et de voyageurs ont péri dans l'incendie ou dans

l'eau, en s'efforçant de gagner le rivage. Ces barques étaient à l'ancre, et à côté les unes des autres. On attribue cet accident à la malveillance. L'équipage de plus de cent autres barques s'est révolté contre ses chefs, ils les ont égorgés ainsi que bien d'autres personnes ; les uns sont morts dans cette rixe les autres ont pris la fuite ceux qui sont restés sont entre les mains de la justice ; enfin quelques autres barques ont été brisées par le courant en remontant une cataracte ou chute d'eau. Les Chinois ne connaissent point l'usage des écluses ; ils ignorent les ressources de la science hydraulique, qui produit des prodiges en Europe : aussi la navigation en Chine, soit sur les côtes, soit dans l'intérieur, est-elle toujours pénible, longue et souvent même dangereuse. Les barques du Kiang-Si qui naviguent sur le canal impérial, font un an pour aller au port de Péking et revenir dans leur province ; cependant la distance est à peine de trois cents lieues. Joseph s'est trouvé dans la bagarre, il a été témoin de tous ces funestes accidents ; mais le bon Dieu l'en a préservé comme par miracle, il en a été quitte pour son infirmité,

La persécution contre les chrétiens de ce district commence à se ralentir, mais elle n'a point entièrement cessé. Neuf de ces généreux confesseurs ont été condamnés à l'exil perpétuel en Tartarie. Pendant qu'on les conduisait de leur canton au chef-lieu de l'arrondissement, les archers se sont arrêtés dans une auberge pour se rafraîchir. Un Prêtre chinois qui attendait l'occasion favorable, a profité de la circonstance pour les confesser ; trois ont reçu la communion. Le Missionnaire aurait bien voulu les communier tous ; mais les satellites ont voulu continuer leur marche, et il n'était pas prudent de se trouver avec les prisonniers à leur arrivée.

« Il paraît que les premiers qui furent arrêtés au mois de juin, au nombre de douze, seront condamnés à un exil de dix ans. On ignore quelle sera la destinée de ceux qui ont été cruellement fustigés dans une petite ville voisine. Le mandarin qui les a fait tourmenter a été appelé par le vice-roi de la province ; on ne sait pourquoi.

« Les habitants de Sivang, et les Missionnaires aussi n'ont pas l'air de craindre. Quoique nous soyons presque au centre des endroits où la persécution est allumée, les chrétiens de ce pays-ci n'ont point interrompu la construction de leur église elle est enfin achevée ; elle est belle pour un bourg si misérable ; peut-être l'est-elle trop. Un tel édifice, que l'on peut appeler à juste titre la merveille de cette partie de la Tartarie, pourrait bien attirer l'attention de quelque mandarin peu favorable au Christianisme, et causer sa ruine et celle des chrétiens. Après Péking, Macao et le Fokien, je ne connais que Sivang qui ait un édifice public consacré au culte divin. Depuis quelques jours, nous nous trouvons huit Missionnaires réunis à Sivang, savoir : un Evêque européen, deux Missionnaires aussi européens, cinq Prêtres chinois, non compris bon nombre de Catéchistes et quelques élèves du sanctuaire. En voilà plus qu'il n'en faut pour tenir un synode en forme.

« Joseph va mieux, mais il n'est pas entièrement guéri ; son courage ne l'a point abandonné.

« Nous partons mercredi prochain 7 du mois d'octobre. Nous avons acheté un petit chariot qui ressemble assez à une brouette ; il nous coûte sept francs, y compris l'attelage. On nous donne deux chevaux pour la somme de cent quarante francs, et un troisième pour rien : nous formons une petite caravane. Nos gens s'arment de toutes pièces, nous devons marcher pendant deux cents et quelques lieues à travers les montagnes et des déserts remplis de voleurs et de bêtes féroces ; d'un jour à l'autre on nous annonce quelque nouvelle spoliation. Ordinairement ces voleurs ne tuent point, à moins qu'on ne fasse résistance ; ils se contentent de dévaliser les voyageurs, quelquefois ils leur enlèvent jusqu'à leurs habits. Or, dans la circonstance actuelle, une telle spoliation équivaut à un cruel assassinat ; car, quoique nous soyons encore dans le mois de septembre, il gèle néanmoins bien fort. Le pays que nous allons traverser est encore plus froid que Sivang. Après un mois de marche, nous entrons dans le Leao-Tong ; dans cette province, la température est un peu plus douce, mais les

habitants ne nous sont guère favorables. Je prévois d'avance qu'aucun chrétien ne voudra nous donner un asile, même en passant. Ils ont une peur terrible des Européens ; si nous ne pouvons pas vaincre leur opiniâtreté, il faudra, bon gré mal gré, prendre logement chez les païens. Au commencement de la onzième lune, nous irons à l'extrême frontière, où se tiennent les foires ; alors nous serons nécessairement seuls parmi des milliers d'infidèles, et entourés de la gendarmerie chinoise qui se trouve là tout exprès pour faire rançonner les commerçants et examiner les étrangers., Si nous pouvons, nous construirons une petite baraque ; nous aurons l'air de faire le commerce, et nous attendrons avec résignation l'arrivée des Coréens. Quand ils seront venus, supposé encore qu'ils viennent, nous entrerons si le bon Dieu le veut. Notre situation est bien critique ; pour comble d'embarras, mes compagnons de voyage sont sans courage et sans capacité ; heureux encore d'avoir pu trouver trois hommes qui aient voulu courir les chances d'un pareil voyage. Du reste, je m'inquiète peu des suites de cette périlleuse entreprise, j'ai remis ma destinée entre les mains de Dieu, je me jette entre les bras de la divine Providence, et cours tête baissée à travers les dangers, jusqu'à ce que je sois arrivé au terme de ma course.

« Bonne nouvelle ! il me vient de l'argent du Chang-Si avec un excellent guide, qui consent à m'accompagner jusqu'aux portes de la Corée. Le Chang-Si a un nouvel Evêque ; Mgr. le Vicaire apostolique de cette province vient de sacrer pour son Coadjuteur le révérend Alphonse, religieux franciscain, né à Naples ; c'est un excellent sujet, j'ai l'avantage de le connaître ; il a toutes les qualités nécessaires à un grand Evêque.

« Pour surcroît de bonheur, les chefs des courriers que j'avais envoyés au Leao-Tong arrivent (1er octobre). On m'a loué une maison assez spacieuse à une petite demi-lieue de l'endroit où se tiennent les foires entre les Chinois et les Coréens ; le prix du loyer est de cent cinq francs pour l'espace d'une année.

« Je termine ici cette longue relation, dont vous recevrez la suite par le prochain courrier. »

« Sivang, Tartarie occidentale, le 5 octobre 1835.

« Barthelemi, évêque de Capse, et vicaire apostolique de la Corée. »

Le courrier par lequel Mgr. de Capse devait transmettre de nouveaux détails n'a plus apporté de dépêches de ce saint Prélat ; à la place de celles attendues, M. le Supérieur du séminaire des Missions étrangères a reçu la lettre suivante :

« Révérend Monsieur,

C'est avec la plus vive douleur que je vous annonce la mort de Mgr. Barthélemi Bruguière. Parti du séminaire de MM. les Lazaristes français en Tartarie, le 7 octobre 1835, pour se rendre en Corée, il arriva le 19 du même mois à une maison de chrétiens, sur la route, pour se reposer et y attendre la permission de Mgr. l'Evêque de Nanking, afin de se rendre au Leao-Tong. Le 20, après dîner, il tomba soudainement malade. Un Prêtre chinois, qui l'accompagnait, lui donna l'Extrême-Onction, et une heure après il mourut. Deux messages furent aussitôt expédiés ; un pour le Chang-Si, lequel nous apporta la fatale nouvelle ; l'autre pour Sivang, afin de l'apprendre à MM. les Lazaristes et à M. Maubant. Nous ne savons pas encore ce que fera ce dernier, nous nous attendons qu'il se dirigera vers la Corée.

« Mgr. Bruguière avait prédit sa mort ; dans une de ses lettres il nous écrivait : « Je mourrai dans une terre étrangère, en Tartarie. Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! »

« Il avait assez souffert pour J. C. : il méritait de recevoir sa récompense. Nous avons la ferme espérance qu'il intercède maintenant dans ciel auprès de Dieu pour la mission dont il était chargé.

« Alphonse De Donata, évêque de Carade. »

Note sur la chronologie chinoise, écrite par Mgr. l'Evêque de Capse, à l'appui de sa Relation.

Les Chinois ont des histoires et des annales. Tout le monde en Chine a le pouvoir de composer des histoires, mais toutes ne sont pas véridiques, ni reconnues pour telles par le gouvernement et par les Chinois instruits. Ce ne sont souvent que des fables, propres seulement à induire en erreur le vulgaire ignorant et crédule, et à amuser les gens oisifs. C'est dans ces histoires fabuleuses que l'on trouve cette chronologie qui donne au monde une si prodigieuse antiquité. Les Annales chinoises sont les seuls monuments historiques reconnus par le gouvernement et par les savants critiques. Tous les faits rapportés dans les Annales sont regardés comme authentiques et d'une certitude irréfutable. Depuis plus de quatre mille ans, c'est-à-dire depuis la fondation de l'empire chinois, il existe une société de savants, instituée par les premiers empereurs : cette société est chargée de rédiger l'histoire de la nation ; le nombre de ses membres est fixé, et ils ont chacun un nom particulier, qui ne change jamais ; il passe à leurs successeurs : c'est ce qu'on appelle le tribunal des Annales. Il est placé dans la capitale, où réside le chef de la nation. Pour éviter les dangers de l'adulation et de la crainte, les ouvrages rédigés par les membres de ce tribunal sont déposés dans des coffres de fer que personne n'a le droit d'ouvrir, pas même l'empereur. Ces Annales ne sont livrées à l'impression et connues du public qu'après le changement de la dynastie, dont elles contiennent l'histoire. On dit que celles de la précédente dynastie, c'est-à-dire des Tartares Mantchoux, est encore à paraître, quoiqu'il y ait déjà quatre coffres remplis de mémoires. D'abord ces Annales étaient éparses comme les rapsodies d'Homère, ce qui ouvrit peut-être un moyen facile à la falsification et à l'interpolation. Le docteur Kin-Gin-Chan, qui vivait dans le quatorzième siècle de l'ère vulgaire, réunit toutes ces Annales en un même corps d'histoire. Il rejeta toute l'histoire des temps fabuleux, qui appartiennent au règne de Fo-Hi. Son ouvrage commence à la première année du règne d'Yao, que les Chinois regardent comme leur second empereur, c'est-à-dire vers l'an 2353 avant Jésus-Christ. Selon l'opinion commune, Jésus-Christ est venu au monde l'an 4004 de la création : or, si l'on soustrait 2353 du nombre 4004, on aura pour différence 1651 ; cette époque, à six années près, coïncide avec le déluge. Cette légère erreur chronologique aura pu se glisser facilement dans une histoire qui comprend une si longue durée. Ce Yao pourrait bien être un des petits-fils de Noé. Ainsi le plus ancien empire du monde ne peut faire remonter ses connaissances historiques que jusqu'au déluge, en s'en tenant même à la chronologie du texte hébreu ; mais si l'on adopte la chronologie des Septante, admise par toute l'Eglise grecque, et suivie par l'Eglise latine, toutes les difficultés s'évanouissent. On a plus de temps qu'il n'en faut pour placer après le déluge le règne fabuleux et incertain de Fo-Hi. Le docteur Nan-Hien, qui florissait dans le seizième siècle de notre ère, ajouta aux Annales authentiques, rédigées par Kin-Gin-Chan, l'histoire fabuleuse de Fo-Hi, que l'on dit être le premier empereur chinois. Plusieurs critiques croient que c'est Noé. Par cette addition Nan-Hien recule l'origine de l'empire chinois jusqu'à l'an 2951 avant Jésus-Christ. Si l'on s'en tient à la chronologie des Septante, on ne trouve dans l'histoire de la Chine rien qui soit contraire à l'Ecriture-Sainte. Le règne de Fo-Hi est postérieur au déluge de plusieurs années ; mais une pareille époque semble contredire la chronologie hébraïque : cependant cette contradiction pourrait bien n'être qu'apparente. Il est très-probable que Fo-Hi est Noé, selon le sentiment de plusieurs savants. Un déluge arrivé vers cette époque, suivant les traditions populaires des anciens Chinois, semble donner une grande probabilité à cette opinion ; il est bien possible encore que les Chinois, en prenant Noé, sous le nom de Fo-Hi, pour leur premier empereur, aient fait commencer son règne à l'année même de sa naissance, et que, réunissant cette époque qui précède le déluge avec celle qui l'a suivi, ils en aient fait une seule qui forme la durée du règne de ce prétendu empereur : en effet, si l'on retranche 2951 du nombre 4004, on a pour différence 1053. Or, cette date, à compter depuis la création du monde, répond, à quelque

chose près, à l'époque à laquelle le texte hébreu place la naissance de Noé. De ces principes découlent naturellement ces conséquences : 1 ° les Annales chinoises, qui sont l'histoire authentique de la nation, ne sont point opposées à la chronologie du texte hébreu, encore moins à celle du texte grec ; 2 ° l'histoire fabuleuse du règne de Fo-Hi ne contredit point le texte grec, et peut-être même s'accorde-t-elle avec le texte hébreu ; 3 ° la chronologie chinoise, qui fait remonter l'origine du monde à une si haute antiquité, est rejetée de tous les savants critiques chinois ; elle ne se trouve consignée que dans des ouvrages fabuleux, rejetés par tous les gens sensés.

### MISSION DE CORÉE.

On a vu dans la Relation de Mgr. l'Evêque de Capse, insérée au N ° L des Annales, qu'un Prêtre chinois, appelé Pacifique Ly, avait réussi à pénétrer en Corée. Ce Prêtre est un élève du collège chinois de Naples, où il fut ordonné et renvoyé dans son pays en 1830. Lorsque la mission de Corée fut décidée, il fut placé sous les ordres de Mgr. Bruguière, qui lui fit prendre les devants pour lui préparer les voies. Le rapport que l'on va lire est adressé à M. Umpières, procureur de la Propagande à Macao. Il laisse sans doute beaucoup à désirer ; mais on connaît si peu de choses sur le pays dont il parle, que les moindres détails deviennent par cela seul intéressants. L'original est écrit en latin ; nous nous sommes efforcés, en le traduisant, de lui conserver, autant que possible, le ton de simplicité qui le caractérise. Après avoir rapporté d'abord les difficultés de tout genre qu'il lui fallut surmonter, les dangers auxquels il fut exposé de Péking jusqu'à la dernière douane chinoise, et de celle-ci à la limite de la Corée, à travers des pays déserts, infestés de tigres, de loups, etc., les moyens auxquels il eut recours pour éluder la vigilance sévère des gardes des frontières, le P. Pacifique continue ainsi :

« Enfin nous entrâmes dans la première ville coréenne ; mais il faut dire auparavant que nous étions dans une grande inquiétude, car nous ne savions où aller loger. La Providence nous tira d'embarras ; elle nous conduisit à une hôtellerie où il n'y avait point, dans ce moment, de voyageurs. Un de mes guides, que j'avais envoyé devant moi, vint bientôt m'y rejoindre avec un petit nombre de chrétiens. Le lendemain, quoiqu'il fût tombé pendant la nuit beaucoup de neige, nous préparâmes trois chevaux, et je me mis en route en la compagnie de six chrétiens, pour me rendre à la capitale. J'y parvins enfin, après un trajet de treize jours : j'y fus caché dans une maison fort petite et dans laquelle, depuis ce moment, j'ai été bien longtemps malade ; et ainsi, quoique j'eusse un très-grand désir de travailler, je n'en avais pas la force. Actuellement je vais un peu mieux, je m'occupe le jour et la nuit à instruire les chrétiens ; cependant, jusqu'à cette heure, il n'y en a guère plus de cent qui aient participé aux sacrements. Il est vrai que je suis difficile à les y admettre, parce que je veux auparavant les bien éprouver.

« J'ai appris que le Père Tchou (Le P. Tchou fut le premier Missionnaire envoyé en Corée il y a environ 50 ans ; il y fut martyrisé.) fut livré dans le temps aux mandarins par des chrétiens apostats, et que sa mort fut le signal d'une persécution violente dans laquelle plus de quatre cents chrétiens furent mis à mort, cinq ou six cents autres furent envoyés en exil. Depuis ce moment il y a toujours, de temps en temps, un certain nombre de traîtres dont il faut beaucoup se défier. Dans les diverses persécutions qui ont suivi la première, plusieurs centaines de chrétiens ont été pris ; ceux qui ont confessé leur Foi avec courage sont encore

détenus en prison, j'ignore s'ils seront mis à mort ; ceux qui ont apostasié n'en ont pas moins été exilés.

« Lorsque l'on considère l'état présent de notre sainte Religion en Corée, on peut conjecturer que, si elle a de nouvelles persécutions à supporter, elles ne seront pas probablement aussi violentes ; car le nombre des fidèles augmente de jour en jour, la barbarie des supplices n'est plus tout-à-fait la même, et les mandarins et leurs satellites commencent à concevoir une bonne opinion des chrétiens : c'est ce dont tout le monde est d'accord.

« Dans ce moment le nombre des chrétiens est, dit-on, de plus de vingt mille ; mais je ne sais encore si ce chiffre est bien réel. L'hiver prochain j'enverrai de côté et d'autre, afin de prendre à ce sujet des informations exactes, et lorsque je saurai quelque chose de plus certain, j'aurai soin de vous en informer.

« La maison dans laquelle j'habite appartient à deux familles, mais qui sont si unies ensemble qu'elles n'en forment en quelque sorte qu'une seule. L'une de ces familles se compose du mari et de la femme ; l'autre compte deux personnes de plus. Quelques vierges et plusieurs veuves passent pour les servantes de cette famille ; car c'est ainsi que se compose, en Corée, le domestique des maisons riches. Ces vierges et ces veuves s'emploient, pendant le jour, à porter des lettres aux chrétiens ; la nuit, elles les instruisent pour se disposer à recevoir les sacrements.

« Pour ce qui regarde les fonctions de mon ministère, je suis assisté de trois ou quatre catéchistes ; mais je suis obligé de me mêler quelque peu des affaires domestiques ; car, la maison où je me trouve étant un rendez-vous pour les chrétiens de l'extérieur, il est rare qu'un four se passe sans qu'il y ait une vingtaine de personnes à nourrir. Aussi, quoique les fidèles en général se montrent assez généreux, nous vivons si pauvrement, que c'est à peine si j'ai à ma suffisance du riz liquide avec des herbes.

« Je ne donne à personne le droit de se mêler de ce qui regarde la Religion, mais je traite moi-même tout ce qui y a rapport, et ne confère le sacrement (Nous croyons qu'il est ici question du sacrement de Baptême aux adultes) qu'à ceux dont les bonnes dispositions sont attestées par leurs parents. Quant aux autres, non-seulement ils ne me voient point, mais on leur laisse même ignorer que je suis venu en Orient. C'est ainsi que j'agis depuis dix mois que je suis arrivé.

« La langue coréenne est très-difficile pour les étrangers, parce qu'elle est différente pour chacun, selon le rang qu'il occupe dans la société. Il y a d'abord trois grandes divisions principales, mais chaque ordre se subdivise encore, et chacun a sa manière de s'exprimer ; de telle sorte que, d'après son langage, on puisse connaître à quel rang il appartient. Les Coréens des deux premiers ordres ont beaucoup de faste ; ils ne travaillent pas, et ne se livrent ni au commerce ni à l'agriculture ; autrement ils seraient censés déchoir de leur dignité. Vêtus d'une manière somptueuse, ils passent leurs jours à rester oisivement assis dans leur maison, ou ils consomment le temps en repas qu'ils donnent à leurs amis, ou à des conversations inutiles. Les hommes de ces deux classes sont, en général, d'un mauvais naturel ; ils vivent de leurs revenus, ou de l'intérêt de l'argent qu'ils prêtent aux pauvres à usure, et souvent encore les tourmentent-ils de toutes manières pour leur extorquer de l'argent. Voilà la véritable cause de la grande pauvreté du pays. Les hommes d'une classe inférieure cultivent la terre et font le commerce. Les femmes s'emploient comme les hommes au négoce : ceux-ci vont dans les rues, portant avec eux des marchandises qu'ils crient ; les femmes ne portent que de petits objets, mais elles entrent dans les maisons pour les vendre ces sortes de visites me gênent beaucoup.

« Quant aux vêtements, les hommes les portent blancs ; ceux qui sont en dignité, verts avec des manches larges comme celles des bonzes chinois. L'habit des femmes est court et étroit ; elles ont de plus une sorte de surtout appelé ting-ke qui tombe de la poitrine jusqu'aux talons. On ne se sert en Corée que de sandales à semelles de bois. Les hommes

comme les femmes entretiennent leur chevelure : les premiers portent de grands chapeaux faits avec des crins de cheval ; les dernières ont autour de la tête une sorte de cercle fabriqué avec des cheveux postiches, et de médiocre grandeur. Du reste, point d'autre ornement sur toute leur personne, ni or ni argent, pas même des fleurs. Les femmes mariées ou non portent des habillements bleus, rouges et verts. Les veuves des deux premières classes en portent de blancs toute leur vie ; elles ne peuvent pas se remarier. C'est une règle rigoureuse de la politesse coréenne, que les hommes et les femmes ne doivent point se faire de visite, à moins qu'ils ne soient liés par des liens étroits de parenté ou d'amitié. Les femmes des deux premiers ordres ne sortent jamais que de nuit, celles d'une classe inférieure sortent à toutes les heures indistinctement. Les personnes de l'un et de l'autre sexe connaissent les caractères chinois comme ceux de leur propre pays, ce qui facilite merveilleusement l'extension de notre sainte Religion dans ces contrées. Tous ceux qui veulent subir les examens nécessaires pour obtenir quelque grade dans les sciences ou quelque dignité, doivent connaître aussi les caractères chinois. Les maisons sont fort petites, beaucoup sont couvertes en paille, un bien petit nombre en tuiles. Quoiqu'elles aient des murs, elles sont construites de manière qu'on peut voir et entendre tout ce qui se passe au-dehors. Elles sont en outre si basses, qu'en élevant la main on peut en toucher le toit ; si étroites que, lorsque je suis couché, ma tête touche le mur oriental, mes pieds celui de l'occident, et que selon que je me tourne à droite ou à gauche je puis, en étendant la main, atteindre alternativement les deux autres murs. Ces maisons n'ont point de fenêtres, l'air y circule difficilement, en sorte que la chaleur y est intolérable en été, et le froid très-rigoureux en hiver : quant à la porte, elle est tellement abaissée qu'il faut se courber en deux pour entrer. On ne trouve ici ni tables, ni chaises, ni lits ; on mange par terre, on s'assoit par terre, on dort par terre. De plus, toutes les habitations sont remplies d'insectes qui vous dévorent et ne vous laissent pas un instant de repos. La nourriture ordinaire des habitants est le riz et l'orge ; ils ne boivent l'eau que chaude ; ils ne connaissent ni le thé ni le sucre. On ne mange jamais de viande de brebis, parce qu'il est défendu d'élever cette sorte d'animal. La viande dont on mange principalement est celle du chien, ensuite du porc, puis de la poule, et enfin du bœuf ; mais, depuis que je suis ici, je n'ai goûté qu'une seule fois de celle du porc. Je n'ai pas vu non plus qu'on fit usage d'huile ou de graisse ; seulement on se frotte le corps avec une huile chargée d'aromates.

« Le sol de la Corée est, en général, montagneux ; il y a beaucoup de forêts, les animaux féroces y abondent ; ces années dernières, ils ont dévoré beaucoup de personnes, parmi lesquelles quelques chrétiens. Le pays est coupé par beaucoup de rivières ; les champs sont couverts de sable ; tous les instruments d'agriculture sont d'une forme bizarre. Sur dix familles, neuf sont pauvres. Il n'y a pas très-long-temps qu'une disette affreuse enleva près de la moitié de la population. Les chrétiens ont, en outre, à supporter les épreuves les plus terribles ; dans les temps de persécution, plusieurs ont été obligés de fuir sur les montagnes et dans des lieux déserts, où ils n'avaient que de l'herbe pour se nourrir. Ceux qui ne prenaient pas la fuite, ne pouvant continuer leur négoce, à cause de la crainte toujours présente d'être impliqués dans quelque superstition, étaient obligés de mendier. Cependant, à quelque point de misère qu'ils se trouvassent réduits, jamais ils ne se laissèrent aller au murmure ni au découragement, mais ils aiment Dieu et observent ses commandements avec bien plus de fidélité que les Chinois.

« Pour moi, depuis que je suis ici, je passe ma vie au milieu des alarmes et des privations de tout genre ; c'est à peine si je puis me procurer une nourriture suffisante. Mais, quand j'aurais des mets salubres et en abondance, pourrais-je les manger à la vue de tant de misère ? Une seule chose me console, c'est que je suis venu ici par la volonté de Dieu.

« L'an 1825, l'empereur du Japon écrivit au roi de Corée, pour l'avertir que six de ses sujets qui adoraient Jésus avaient fui dans une petite barque : « S'ils sont venus dans votre royaume, ajoutait-il, je vous prie de les faire chercher et de me les envoyer. » D'après ce fait,

nous pouvons croire qu'il existe encore des chrétiens au Japon. La Corée et le Japon sont à peu de distance l'un de l'autre ; tous les trois ans, ces deux pays s'envoient réciproquement des présents ; trois cents Japonais, et autant de Coréens veillent sur les côtes des deux états, pour empêcher toute. rixe entre les sujets de l'un et de l'autre. »

En Corée, 1 novembre 1834